This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

4.

Jean Jq - Nic - Bouret de Vaumorel, acteur et auteur dramatique (Limeuil 1745 - 1811)
Il fut le père de Mlle Mars

a fait 30 frs - en 1920 - vente Monod n° 1417 du catalogue

1 front - 1 en-tête - 1 cul de lampe par Steinlen - Bertaux - Premier tirage

Vet. Fr. II B. 232

7.

T. Bertaus Inuenit
Therese Martinet Sc.

FRÉDÉGONDE

ET

BRUNÉHAUT,

ROMAN HISTORIQUE.

PAR M. MONVEL.

Le prix eſt de 3 liv.

A LONDRES,
Et ſe trouve A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.
Et chez L'AUTEUR, rue du petit Carrouſel, au Magaſin de Porcelaines.

M. DCC. LXXV.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
9 OCT 1952
UNIVERSITY OF OXFORD

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur n'ayant pû veiller lui-même à la partie Typographique de ce Roman, il s'y eſt gliſſé quelques fautes auxquelles on prie le Lecteur de vouloir bien faire grace. Si cet Eſſai de l'Auteur a le bonheur de plaire, on aura ſoin qu'à l'avenir les Ouvrages qui ſuivront celui-ci, n'ayent pas, quant à l'impreſſion du moins, beſoin d'autant d'indulgence.

FRÉDÉGONDE

FRÉDÉGONDE ET BRUNEHAUT,

ROMAN HISTORIQUE.

CLOTAIRE, roi de Soiſſons, reſté ſeul des quatre fils de Clovis, venait enfin de réunir ſur ſa tête les quatre couronnes que ce monarque avait partagées entre ſes enfans; mais il ne jouit pas long-tems de

l'avantage brillant de dominer sur la France entière. Son regne, long & horrible tissu d'inceſtes, d'adultères, de meurtres & d'inhumanités, finit comme il avait commencé par le plus incroyable de tous les attentats.

Séduit, excité par les conseils de Childebert, roi de Paris & son oncle, Chramne, le plus chéri des enfans de Clotaire, s'était révolté contre lui. Childebert, en semant la division dans la famille de son frere, cherchait à se venger du roi de Soissons, qui s'était emparé du royaume d'Austrasie à la mort de leur petit neveu Théodebalde, fils de Théodebert. Clotaire, d'abord vainqueur des Saxons, contraint ensuite à leur demander la paix, ramenait en France les débris de son armée, lorsqu'il apprit la révolte de Chramme. Il allait marcher contre lui; mais forcé de retourner vers les Saxons, il envoya contre le rebelle, Caribert & Gontran ses deux autres fils. Ils entrent en Auvergne, font lever le blocus de Clermont, & s'avancent jusques dans le Limosin pour combattre leur frere. Le bruit se répand que Clotaire vient d'être tué. Cette nouvelle change aussi-tôt la marche des deux rois (1) qui reprennent le chemin de Bourgogne.

(1) Les enfans de France portaient alors l'auguste titre de *Rois*.

Le retour du roi de Soiſſons & la mort de Childebert, mirent fin à cette guerre civile. Privé de ſon appui,

---

On donnait le nom de *Reines* aux princeſſes du ſang. Ce titre, qui les égalait aux rois ſans les rapprocher du trône, était un préſage de leur future alliance avec quelque ſouverain. On n'en connaît aucune ſous la premiere race qui n'ait gardé le célibat, ou épouſé un roi. On dérogea par la ſuite à cet uſage ſi ſcrupuleuſement obſervé. Pluſieurs filles de France épouſerent des ſeigneurs particuliers, & ne perdirent pas pour cela le nom de reines. *Adelaïde*, fille du roi *Robert*, épouſa *Baudouin V*, comte de *Flandres*, & fut appelée la *Comteſſe Reine*. *Conſtance*, fille de *Louis le gros*, & femme de *Raymond V*, comte de *Toulouſe*, conſerva le nom de *Madame la reine Conſtance*. Une autre princeſſe du même nom, fille de *Philippe I*, femme de *Boëmond*, prince d'*Antioche*, fut également décorée du nom de *Reine*. Cette étiquette changea, à ce que l'on prétend, pour la princeſſe *Marie*, que *Philippe Auguſte* épouſa, après avoir répudié *Iſemburge*, qu'il reprit enſuite après avoir renvoyé l'autre. La naiſſance équivoque de la princeſſe *Marie* cauſa cette révolution. Elle ne porta que le nom de *Madame Marie*; & depuis le regne de ce prince, les filles de nos rois, & celles de leurs fils aînés, furent appellées ſimplement *Meſdames*. On joignait à leurs noms la qualification de *glorieuſe*, ou *d'heureuſe mémoire*, prérogative réſervée dès-lors aux ſeules têtes couronnées.

Chramme implora la miséricorde de son pere. Il obtint sa grace ; mais digne en tout du sang barbare qui coulait dans ses veines, il retomba bientôt dans ses premiers excès. Il se ligua avec le comte de Bretagne, & marcha contre son père. Clotaire désespéré d'avoir toujours à punir celui de ses enfans qu'il avait le plus aimé, prit les armes, & banniſſant de son cœur une pitié qui ne lui était pas naturelle, il attaqua son fils & les Bretons. Ils sont défaits, leur chef est tué. On poursuit le prince rebelle, & sa malheureuse famille. Clotaire par une barbarie dont ces tems seuls offrent l'exemple, oubliant que Chramme tout révolté qu'il est, n'en est pas moins son fils, fait investir une chaumiere où il s'est réfugié avec sa femme & ses enfans. On en brise les portes. Ils sont tous étranglés, & la chaumiere, ainsi que leurs corps, est aussi-tôt réduite en cendres.

Clotaire ne survécut pas long-tems à son malheureux fils. Le remords qu'il ne pût étouffer comme le cri de la nature, le remords le déchira depuis cet instant fatal. Il vécut dans la triſtesse la plus profonde, & mourut enfin à Compiegne dans la cinquante-unieme année de son regne, l'an d'après la bataille de Bre-

tagne, le même jour, à la même heure où l'infortuné Chramme avait péri par ſes ordres.

Sa mort occaſionna une nouvelle diviſion des quatre parties du Royaume. Les partages n'étaient pas encore faits, que la déſunion ſe mit entre les enfans de Clotaire. Chilperic voulait régner dans Paris, Capitale de l'Empire ; & profitant de l'abſence de ſes freres, il s'empara de Braine, maiſon de plaiſance (2),

(2) Ce n'était point ſous la premiere & la ſeconde race de ſuperbes palais magnifiquement ornés, ni de vaſtes jardins embellis de tout ce que l'art peut inventer de plus ſomptueux. C'étaient de bonnes métairies, placées pour la plûpart au milieu des forêts, des étangs, des haras, des troupeaux, des eſclaves occupés à faire valoir ſous les ordres d'un *domeſtique* ou *intendant*. Tout, dans les maiſons de plaiſance de nos anciens rois, annonçait l'utile plutôt que l'agréable. On en comptait plus de cent ſoixante dans l'étendue du royaume. Le monarque voyageait toute l'année de l'une à l'autre. On peut dire qu'il paſſait ſa vie dans ſes terres, & l'on vendait à ſon profit les proviſions qu'il n'avait pas conſommées. Il nous reſte un capitulaire de *Charlemagne* concernant ſes métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende un compte exact de ſes troupeaux, que l'on vende les poulets de ſa baſſe-cour, & les légumes de ſes jardins. Un des grands biens de la campagne conſiſtait alors

où étaient renfermés les tréſors de ſon pere, les prodigua aux principaux de la nation, & vint à leur tête pour ſe faire reconnaître à Paris.

Les princes, indignés de cette entrepriſe, leverent des troupes, & vinrent l'aſſiéger dans ſa nouvelle ville. Il fut obligé de deſcendre d'un trône qu'il n'avait acquis que par uſurpation, & de s'en rapporter, ainſi que ſes freres, à la déciſion du ſort qui ne ſe déclara pas en ſa faveur.

---

dans les abeilles. Les villes, les villages, les abbayes, les châteaux qui ſe trouvaient ſur la route de nos rois lorſqu'ils voyageaient, étaient obligés de les défrayer. Ceux-là fourniſſaient des voitures pour leurs équipages, ceux-ci le logement & l'entretien. On les traitait avec magnificence, & l'on ne manquait pas à leur départ de leur faire quelque préſent d'argenterie. Ce qui n'était d'abord qu'un don de l'amour du vaſſal, devint par la ſuite un tribut de ſon obéiſſance. Les ſouverains s'ennuyerent enfin de mener une vie errante, mais ils ne voulurent rien perdre de leurs prérogatives. Ils exigerent un droit de *giſte* des prélats, des ſeigneurs chez qui ils ne logeaient pas. Les plus grandes choſes & les plus petites de ces tems reculés, nous font voir des loix, des mœurs & des uſages dont à peine il reſte des traces.

Caribert devint roi de Paris (3), Gontran de Bour-

(3) Cette ville fut de tout tems celle que nos rois chérirent de prédilection, & cependant jusques vers la fin de la seconde race, Paris, toujours enfermé entre les deux bras de la riviere, n'était pas plus étendu que du tems de César. La cathédrale au levant, le grand & le petit châtelet au nord & au midi, & le palais du roi ou des comtes au couchant, faisaient les quatre extrémités de son enceinte. *Lutece*, dit César, *située dans une isle de la Seine, est la ville des Parisiens. Je passai l'hiver*, dit Julien, qui régnait quatre cens ans après ce conquérant des Gaules, *dans ma chere Lutece; elle occupe une petite isle de la Seine, on y entre par deux ponts. Paris*, dit Abbon, qui vivoit neuf cens ans après César, *tient à la terre ferme par deux ponts.... A la tête de chacun de ces ponts, il y a un château en dehors de la ville*, c'est le grand & le petit châtelet. *Pour peu que l'on réfléchisse*, dit M. de Saint-Foix, *sur le mépris qu'avaient les Français pour ceux qui demeuraient dans les villes, & pour toute autre profession que celle des armes, on se persuadera facilement que Paris sous la premiere race ne dût pas s'aggrandir: sous la seconde, on le vit presque abandonné. Pepin, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve & Louis le Begue, n'y demeurerent qu'en passant.* Tous les différens tribunaux que nous voyons aujourd'hui, & dont les dépendances sont si nombreuses, n'existaient pas encore. Il n'y avait que deux portes, & sous Louis

gogne, Sigebert fut régner en Auſtraſie (4) & le royaume de Soiſſons échût à Chilperic.

---

le Gros, les droits de la porte du nord ne rapportaient que douze francs par an.

(4) Le royaume d'Auſtraſie, dont Metz était la capitale, comprenait le Rouergue, l'Auvergne, l'Albigeois, toutes les frontieres de la Provence & du Languedoc, la Champagne, les Trois-Evêchés, le Luxembourg, l'Alſace, les électorats de Treves, de Mayence, de Cologne, & toute l'ancienne France au-delà du Rhin, juſqu'à la Veſtphalie. S'il perdit dans ce partage quelques provinces dans la Gaule, il ſe trouva agrandi de toute la Thuringe dans la Germanie.

Celui de Paris s'étendait le long de la mer, depuis la Picardie juſqu'au pied des Pirénées. On y joignit la Touraine, l'Albigeois & Marſeille.

La Beauce, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Berri, compoſaient celui d'Orleans. On y réunit la Bourgogne, le Senonois, & une partie de la Champagne. Châlons-ſur-Saone devint la ville royale.

Enfin le royaume de Soiſſons, plus borné dans ſon étendue, était reſſerré entre la Champagne, l'Iſle de France, la Normandie, la mer & l'Eſcaut. On ajouta le Tournaiſis; mais quoique diviſés & gouvernés par des princes également indépendans, ces quatre états ne ſuivaient qu'une même loi & ne faiſaient qu'une même monarchie.

Sigebert étoit à peine monté ſur le trône d'Auſtraſie, qu'il fut obligé de ſe défendre, & d'armer toutes ſes forces contre les Huns (5), qui s'étaient jettés ſur ſes Etats au delà du Rhin. Chilperic, digne fils de Clotaire, parjure comme lui à tous ſes ſermens, ne connaiſſant d'autres liens que ceux de ſon intérêt, d'autre mobile que ſon ambition, voulût ſe ſaiſir de cet inſtant favorable pour démembrer les Etats de Sigebert; mais comme il connaiſſait ſa faibleſſe, il voulût s'appuyer d'une alliance formidable; & pour cet effet, il envoya Merovée ſon fils à la Cour d'Athanagilde, roi des Viſigots (6). Le motif de cette ambaſſade ſecrette, était d'engager Athanagilde à ſeconder ſon entrepriſe, & à la ſoutenir de ſes propres forces.

Les princeſſes Galſuinde & Brunehaut, filles du roi d'Eſpagne, paſſaient pour les deux beautés les plus accomplies de l'Europe, & rendaient cette Cour une des

(5) Les *Huns* étaient les anciens peuples de la *Sarmatie Européenne*. Ils étaient alors maîtres de la *Pannonie*, qui a pris d'eux le nom de *Hongrie*.

(6) Ce monarque régnait en *Eſpagne* vers l'an 563. Les *Viſigots*, aujourd'hui nommés *Eſpagnols*, étaient un des peuples les plus redoutés, & les plus conſidérables de l'*Europe*.

plus brillantes de ce ſiecle. Galſuinde avait ſeize ans, & ſa ſœur touchait à peine à ſa quinzieme année. Adorées du roi leur pere, & l'amour de toute la Nation, la renommée avait déjà répandu partout, que par les attraits & les qualités de l'eſprit & du cœur, elles effaçaient tout ce qu'on citait alors de beautés célebres.

Merovée frappé depuis long-tems du portrait qu'on lui avait fait des deux princeſſes, brûlait de juger par lui-même ſi la prévention n'avait point eu de part à tant d'éloges. Il ne connaiſſait encore d'autre penchant que la gloire, & d'autre deſir que celui des combats. Né avec un caractère ardent, il avait reçu de la nature un cœur noble, généreux, mais ſuſceptible des paſſions les plus violentes. Inébranlable dans ſes ſentimens, ſon ame n'avait jamais connu l'art de ſe plier aux circonſtances, & de renfermer des ſecrets dangereux.

Tel était Mérovée lorſqu'il arriva à la Cour d'Athanagilde, ſous le nom de Clodomir. Il fit demander au roi des Viſigots une audience ſecrette qu'il obtint ſans difficulté. Introduit dans le cabinet du monarque, Merovée ſe fit connaître pour fils de Chilperic, & expoſa les motifs de ſon ambaſſade.

C'était à regret qu'il s'était vû chargé de ſolliciter

l'appui d'un roi puiſſant, pour perſécuter un prince à qui le ſang l'uniſſait par des liens ſacrés. Merovée ne reſſemblait à ſon pere que par la fougue des paſſions; mais incapable d'un crime, il voyait avec douleur juſqu'où l'ambition peut égarer les hommes.

Athanagilde l'écouta avec tranquillité, & lui répondit enſuite: » La confiance que le roi de Soiſſons me » témoigne me flatterait beaucoup ſans doute, ſi le » motif en était différent. Je me vois avec peine dans » la néceſſité de lui refuſer ce qu'il exige de moi. » Prince, que votre pere n'attende point d'Athanagilde » un appui qui nous déshonorerait l'un & l'autre. Je » tire mon épée pour me défendre, & jamais pour » attaquer. Jamais on ne reprochera à mes armes d'a- » voir ſoutenu le parti de l'injuſtice. Sigebert eſt frere » de Chilperic. Votre pere, ſi j'en crois ce que l'on » en publie, n'a pas droit de ſe plaindre du roi » d'Auſtraſie. Il veut l'attaquer, le dépouiller, il » n'a, pour appuyer ſes injuſtes prétentions, d'autre » titre qu'une ambition criminelle, & c'eſt à moi » qu'il demande un ſecours qui me ferait partager l'ir- » régularité de ſa démarche? Non, prince, je ne puis » que vous conjurer d'employer auprès de lui tout le

» pouvoir que la nature doit vous donner ſur ſon
» cœur, pour le rappeller à des ſentimens plus équi-
» tables. N'épargnez rien pour lui faire enviſager com-
» bien cette entrepriſe peut nuire à ſa réputation dans
» l'eſprit de tous les potentats de l'Europe. Il ne fait
» que monter au trône, tous les yeux ſont fixés ſur
» lui; quelle opinion va-t-il donner des ſuites de ſon
» regne, s'il le commence par la plus condamnable de
» toutes les injuſtices? Obtenez de lui qu'il ſe récon-
» cilie avec le roi d'Auſtraſie; & s'il eſt quelqu'ennemi
» dont il ait jamais à repouſſer l'offenſe, qu'il compte
» ſur Athanagilde. Mes armées marcheront pour le
» défendre. Mon bras combattra pour lui, mon ſang
» eſt prêt à ſoutenir ſa cauſe. Prince, voilà ce que
» je penſe. Tel je ſuis, & tel je ſerai toujours. »

Merovée au comble de ſes vœux de trouver dans le roi des Viſigots des ſentimens ſi conformes aux ſiens, ne balança point à lui avouer qu'il gémiſſait en ſecret de la réſolution qu'avait formé ſon pere, & qu'il s'applaudiſſait de ne point obtenir des ſecours dont la privation empêcherait peut-être Chilperic de pourſuivre ſes projets. Touché des vertus qu'il découvrit dans le jeune prince de Soiſſons, ſéduit par les graces

de ſon âge, & par une figure charmante où brillaient tour-à-tour la nobleſſe, l'humanité & le feu d'un ardent caractere, Athanagilde combla Mérovée des marques les plus flateuſes de la tendreſſe & de l'eſtime. Il exigea du fils de Chilperic de demeurer quelques jours à ſa Cour, lui promit le ſecret ſur les motifs de ſon ambaſſade & ſur ſon véritable nom, qu'il voulait continuer de cacher ſous celui de Clodomir.

Il ſe retira, & le ſoir même il parut à la Cour comme un ſimple Seigneur Français que la curioſité attirait en Eſpagne.

Il vit ces deux princeſſes dont la renommée faiſait un portrait enchanteur. Combien il l'accuſa d'être reſtée au-deſſous de ſes modeles! Rien n'égalait en effet les deux reines, filles d'Athanagilde, & Merovée incertain ſur le choix, ne ſavait à laquelle des deux accorder la préférence, enfin Brunehaut l'emporta. Galſuinde était peut-être plus régulierement belle; mais aux graces d'une taille charmante, Brunehaut joignait une de ces figures où brille la beauté ſans éteindre l'expreſſion & le jeu de l'eſprit. Galſuinde frappait, étonnait. La bonté de ſon cœur ſe peignait dans ſes yeux. On était touché, l'on admirait. Mais Brunehaut ſéduiſait,

entraînait. Ses regards pleins de feu portaient dans tous les cœurs ce trouble, ce déſordre, avant-coureurs de l'amour.

Le jeune Merovée n'était point armé contre tant de charmes. Son cœur juſqu'à ce moment avait ignoré l'empire des paſſions. Il le connût enfin. Brunehaut s'empara pour jamais de ce cœur qui n'avait encore brûlé que pour la gloire. Le fils de Chilperic ne chercha pas même à combattre un penchant dont il ne ſoupçonnait pas l'aſcendant victorieux. Il aima Brunehaut avant de ſe demander ce que c'était qu'aimer; & lorſqu'il s'apperçut des progrès qu'elle avait fait dans ſon ame, l'amour le maîtriſait déjà ſi puiſſamment, que la réflexion ne fit qu'en augmenter la violence.

Ce ne fut que dans le calme de la ſeconde nuit qui ſuivit cette premiere entrevue, que Merovée s'interrogea ſur l'état de ſon cœur. Un moment lui découvrit le ſecret d'une paſſion qui ne devait finir qu'avec ſa vie. Il n'en conçut aucune idée funeſte. L'avenir ne lui préſenta que la perſpective la plus heureuſe. Athanagilde était puiſſant. Jamais Chilperic, ſe diſait-il en lui-même, ne refuſerait de ſolliciter une

alliance d'où pouvait réſulter pour la France l'avantage le plus réel. Son bonheur était sûr. Il allait partir, ſe jetter aux genoux de ſon pere, lui déclarer ſon amour, implorer ſa bonté, enfin obtenir de lui d'envoyer des Ambaſſadeurs demander la main de Brunehaut. Athanagilde avait paru prévenu en ſa faveur, Athanagilde lui avait témoigné l'eſtime la plus diſtinguée. Rien ne s'oppoſait à ſa félicité. Le roi d'Eſpagne ſouſcrivait à cette alliance, Brunehaut partait, devenait ſon épouſe, & déja Merovée ſe regardait comme le plus fortuné de tous les hommes.

Tel était le rêve ſéducteur dont une imagination échauffée par l'amour, arrangeait tous les incidens. Douces chimeres dont ſe repaît un jeune-cœur qui s'ouvre avec tranſport aux premieres impreſſions de la tendreſſe, ſonges heureux qu'enfante le deſir, & qu'interprete l'eſpérance, illuſions flatteuſes, vous ſeuls nous conſolés des tourmens de l'amour!

Une réflexion cependant vint troubler ce bonheur, dont Merovée ſe formait une image ſi riante. Brunehaut n'avait point encore approuvé ſes projets. Il ignorait ſi la fille d'Athanagilde partagerait jamais tout l'amour qu'elle venait de lui inſpirer. Ses yeux, il eſt

vrai, n'avaient point paru le voir avec chagrin, mais ſes yeux n'avaient rien dit qui pût encourager ſa tendreſſe. Il ne pouvait qu'imputer aux bienſéances l'accueil flatteur qu'il avait reçu d'elle. On n'avait point dédaigné ſes ſoins, mais on n'avait point paru les diſtinguer. Demander Brunehaut ſans avoir ſollicité ſon aveu ; obtenir ſa main ſans avoir mérité ſon cœur, c'était ce que Merovée jamais n'eût oſé ſe permettre. Il aimait ardemment, mais il aimait avec délicateſſe. Il ne pouvait être heureux que du bonheur de ſon amante. Il l'adorait, réſolu de s'immoler pour elle, de ne faire aucune démarche pour devenir ſon époux, & de renoncer à l'eſpoir de la poſſéder, s'il ne parvenait point à lui plaire.

Pendant que le fils de Chilperic était en proie à ces contrariétés qui tour-à-tour ſéduiſaient ſa tendreſſe, & détruiſaient ſes eſpérances, la jeune reine d'Eſpagne cherchait envain à ſe déguiſer le trouble que Clodomir apportait dans ſon cœur. Sa ſœur s'en apperçut, & ſa tendre amitié méritait la confiance que Brunehaut eut bientôt pour elle. Galſuinde vit avec effroi les ſuites d'un amour auquel la diſproportion des rangs ne préſageait que de l'infortune. Merovée

à

à ſes yeux n'était que Clodomir, qu'un ſeigneur Français dont le ſang, quoique noble, ne pouvait s'allier au ſang d'Athanagilde. Elle ne cacha point à ſon aimable ſœur, qu'en ſe livrant à ſon penchant, elle s'apprêtait un douloureux avenir, que jamais Clodomir ne ſerait ſon époux, & qu'il fallait employer tout ce que la fierté, la vertu, la raiſon pouvaient avoir d'empire pour arrêter les progrès d'une paſſion qui ferait le malheur de ſa vie. La triſte Brunehaut promit en ſoupirant d'arracher de ſon cœur, & l'amour dont elle regrettait les charmes, & l'amant adoré dont tout lui retraçait l'image.

Cependant les momens s'écoulaient. Merovée ne pouvait plus, ſans déſobéir à ſon pere, prolonger ſon ſéjour à la cour d'Eſpagne. La princeſſe, dont il était épris depuis ſon entretien avec Galſuinde, évitait de le voir & de lui parler. Cette conduite, ſi différente de celle qu'elle avait tenu précédemment, jettait le déſeſpoir dans le cœur du prince de Soiſſons. Il ne put réſiſter long-tems aux tourmens de l'incertitude, il réſolut de ſe découvrir à la fille d'Athanagilde, de lui avouer ſon amour, de lui expliquer ſes deſſeins, & de mourir enfin s'il la trouvait inſenſible à ſa tendreſſe.

La naissance de Galsuinde, que l'on célébrait le jour même à la cour, semblait lui faciliter les moyens de se déclarer. Les deux jeunes reines ne pouvaient se dispenser de présider à la fête. Merovée se flattait que dans le tumulte inséparable d'une telle journée, un instant favoriserait son entreprise.

Fatiguée d'un appareil qui pesait à son cœur agité, peu sensible aux plaisirs où chacun se livrait, trop émue pour soutenir si long-tems l'aspect de Clodomir, Brunehaut venait d'engager Galsuinde à se soustraire pour quelques momens à la foule qui les environnait. Assises dans une embrâsure de fenêtre, & cachées par les ornemens qui paraient la galerie, les deux princesses respiraient un instant. Merovée, dont l'œil éclairé par l'amour, ne perdait aucune des actions de Brunehaut, s'apperçut de sa retraite, & l'y suivit de près. Quelle fut la surprise de la jeune reine! Que de mouvemens divers partagerent son ame? Elle fuyait Clodomir, & cependant sa présence, son empressement à la rejoindre, ne purent lui déplaire; mais la réflexion réprima bientôt ce sentiment involontaire né de l'amour, & combattu par la raison.

« Que voulez-vous, Clodomir, lui dit d'un air froid

» & ſérieux l'aimable ſœur de Galſuinde ? J'ai beſoin
» d'un moment de repos, permettez-moi d'en jouir.
» Vos moindres deſirs, Madame, répondit en trem-
blant Mérovée, « ſeront toujours mes loix. Mais avant
» de vous obéir, avant de me retirer, ſouffrez que
» j'éclairciſſe mon ſort. Ce moment va décider du
» reſte de ma vie. Je pars demain, Madame, & j'oſe
» vous avouer que je pars plein d'un amour qui ne
» doit finir qu'avec ma vie. C'eſt vous qui me l'avez
» inſpiré, c'eſt vous. »..... Brunehaut ſe leve ſans répondre au prince de Soiſſons, prend Galſuinde par la main, jette ſur Merovée un regard où l'indignation peut-être ſe peignait en dépit d'elle, beaucoup moins que l'amour, & fait un pas pour ſe retirer. Merovée l'arrête.... « Ecoutez-moi, Madame, pour-
» ſuit-il avec véhémence, écoutez-moi, il y va de ma
» vie. Ne réduiſez point au déſeſpoir un homme dont
» tout le crime eſt de n'avoir pu ſe défendre du pou-
» voir de vos yeux. Ne m'accablez pas d'un mépris
» plus cruel encore que votre colere. Si je vous déplais,
» ſi jamais mon amour ne doit trouver grace devant
» vous, dites un mot, je m'éloigne, je pars & vais
» traîner loin de vous une vie dont votre indifférence
» abrégera le cours ».

« Eſt-ce bien vous qui m'avez parlé, Clodomir? reprend » enfin Brunehaut après un aſſez long ſilence. » Songez-» vous bien à la témérité de votre démarche? Songez-» vous que vous êtes Clodomir, que je ſuis fille d'A-» tanagilde, & que je pardonnerais à peine l'auda-» cieux aveu que vous venez de me faire au roi Chil-» peric votre maître, au prince Merovée ſon fils? »... Eh bien, interrompt vivement le jeune prince, en tombant aux genoux de Brunehaut. « C'eſt Merovée » lui-même qui jure ici de n'aimer jamais que la fille » d'Athanagilde; Merovée eſt devant vous, Merovée » attend à vos pieds ou la vie ou la mort. — Vous, » fils de Chilperic, s'écrient Galſuinde & ſa ſenſible » ſœur! Vous, Clodomir! — Le roi d'Eſpagne eſt » inſtruit des raiſons qui m'ont fait cacher ma naiſ-» ſance. C'eſt un ſecret entre ce monarque & mon » pere. Je devais vous en faire un myſtere, mais » Clodomir vous adorait, le téméraire a fait l'aveu » de ſa tendreſſe, c'eſt un crime dans Clodomir, puiſſe » Merovée en obtenir la grace! puiſſe le fils de Chil-» peric faire oublier l'audace de Clodomir! »

Brunehaut regarde Galſuinde en rougiſſant, baiſſe les yeux, ſoupire; & trop agitée pour pouvoir s'expri-

mer, elle garde le silence. « Vous vous taisez, Madame, » poursuit le fils de Chilperic! .... Ah! je lis dans » vos yeux mon malheur & l'arrêt de ma mort!.... » Vivez, prince, répond avec timidité la fille d'Atha- » nagilde; j'oublie l'imprudence de Clodomir.... Mais » puisqu'il faut répondre à Merovée.... Prince, je » dépends d'un pere, sa volonté seule est ma loi, & » je suis prête à lui obéir ».

Sa voix s'affaiblit en prononçant ces derniers mots; & pour cacher au prince de Soiffons le trouble involontaire que ce moment venait de lui causer, elle sortit de l'embrâsure avec Galsuinde, & toutes deux rentrerent dans l'assemblée.

Merovée respirait à peine. Demeuré seul, immobile, incertain, il regardait autour de lui, il interrogeait son cœur avec un reste d'inquiétude, il se demandait s'il n'était point abusé par un songe, & si son bonheur était bien réel. Quel espoir séduisant succédait à son incertitude affreuse! Il s'était vu le plus malheureux des hommes, il avait cru déplaire à Brunehaut.... Un instant, un mot avait changé son sort. Elle lui permettait d'espérer, elle approuvait les démarches qu'il allait faire pour l'obtenir; ces démarches ne pouvaient

qu'être heureuſes, & Merovée plein de la plus douce ivreſſe, s'abandonnait ſans crainte à toute la violence de ſa paſſion.

Il prit le lendemain congé d'Athanagilde, & des deux jeunes reines. Il ne put parler à Brunehaut, mais ſes yeux s'exprimerent au défaut de la voix, & les regards de la princeſſe répondirent à ce muet langage. Il partit comblé des bontés du roi d'Eſpagne, & rempli de la plus flateuſe eſpérance. On conçoit aiſément quelle diligence fit le prince de Soiſſons. Il était guidé par l'amour; mais quel intervalle immenſe ſéparait l'Eſpagne du royaume de ſon pere! Que de momens perdus pour ſa tendreſſe! il ignorait l'infortuné que ſon empreſſement à s'éloigner de la cour d'Athanagilde ſerait la ſource éternelle des malheurs de ſa vie.

Dans l'abſence de Mérovée, Chilperic ſon pere avait déjà commencé les hoſtilités de cette guerre injuſte qu'il préparait au roi d'Auſtraſie. Déjà maître de Reims, il s'était jetté dans la Champagne, où ſon armée exerçait les plus grands ravages.

Sigebert, vainqueur des Huns, reçoit la nouvelle des perfidies de ſon frere. Il accorde la paix aux Saxons, repaſſe le Rhin, & vient mettre le ſiége devant

Soiſſons, qu'il emporte d'aſſaut, & où il fait priſonnier Theodebert ſon neveu qui le défendait. Il marche de là contre ſon frere, le défait en bataille rangée, & lui rend ſes états par l'entremiſe de ſes deux autres freres, Caribert, roi de Paris, & Gontran, roi de Bourgogne. Théodebert, pour obtenir ſa liberté, fit ſerment de ne jamais prendre les armes contre ſon oncle. Sigebert le reçut, & remit le jeune prince entre les mains de ſon pere; mais le Soiſſonnais avait appris de l'auteur de ſes jours, l'art de prodiguer les ſermens, & celui de leur être parjure.

Le victorieux Sigebert, après cette expédition rapide, revint en Auſtraſie. Il ſongea à s'allier par un mariage digne de ſa grandeur à quelque maiſon royale & puiſſante. Il jetta les yeux ſur la plus jeune des filles d'Athanagilde. Le bruit de ſa beauté était venu juſqu'à lui. Gogon, maire de ſon palais (7), partit de Metz, & vint à Tolede au nom du roi ſon maître, demander au monarque Eſpagnol la main de l'aimable Brunehaut.

(7) C'eſt la premiere fois qu'il eſt parlé dans l'hiſtoire de cette dignité ſi funeſte par la ſuite à la puiſſance royale. Le maire était anciennement ce qu'eſt aujourd'hui le grand maître de la

Athanagilde, ſenſible à l'eſtime que lui témoignait Sigebert, ſouſcrivit ſans peine à la demande de l'ambaſſadeur. Le mariage fut arrêté, & Gogon reçut pour le roi d'Auſtraſie la parole & le ſerment du roi des Viſigots.

Athanagilde mande la princeſſe ſa fille, lui fait part de ſes intentions, de l'engagement qu'il vient de contracter, & lui fait entendre qu'il compte ſur ſa ſoumiſſion. La foudre en tombant aux pieds de Brunehaut, l'eût moins épouvantée que ce coup imprévu. Elle reſte immobile, interdite, ne répond au roi que par un geſte qui marque ſon obéiſſance, & ſe retire pour cacher ſon trouble & ſa douleur.

---

maiſon du roi. Il ne commandait que dans le palais, & aux domeſtiques. Lorſque Chilperic envoya Waddon pour accompagner Rigunthe ſa fille en Eſpagne, où elle allait épouſer Recarede, fils de Lengivilde, il lui donna le titre de *maire du palais de la princeſſe*, c'eſt-là l'idée que l'on doit ſe former des maires du palais qui ſe trouvent nommés dans l'hiſtoire avant la mort de Dagobert I. Ils devinrent enſuite miniſtres, commandans des armées, chefs, princes, enfin rois de la nation. Le regne de Sigebert II eſt l'époque de l'élévation de cet officier, & de l'abaiſſement de la majeſté royale.

Seule avec Galſuinde, elle donne un libre cours à ſes larmes. « Ah! Merovée! Merovée! s'écrie-t-elle, » voilà donc ce bonheur dont nous nous faiſions une » ſi douce image! Ah! ma ſœur, que vais je devenir! » Que deviendra-t-il lui-même quand il apprendra le » malheur qui nous ſépare? Mon pere a promis ma » main. Je vais épouſer le roi d'Auſtraſie, & j'adore » le fils de Chilperic! O ma chere Galſuinde! vous » me l'aviez prédit, en abandonnant mon cœur à l'a- » mour, quel avenir je me préparais! il eſt affreux, » & j'en mourrai! » La tendre Galſuinde employa pour conſoler, pour encourager ſa ſœur infortunée, tout ce que la pitié a de plus touchant, tout ce que la raiſon peut oppoſer au choc des paſſions. Elle obtint du moins de Brunehaut de renfermer ſa douleur, de ſe ſoumettre à ſon deſtin, & de ne rien épargner pour oublier Merovée.

Cependant on hâte les préparatifs de ſon départ. Le maire du palais d'Auſtraſie preſſe un hymen attendu par Sigebert avec la plus vive impatience. Tout eſt prêt, rien ne s'oppoſe plus aux vœux des deux nations. Brunehaut déſeſpérée, mais contrainte par ſon rang à dévorer ſes chagrins, s'arrache des bras de la triſte

Galſuinde, reçoit en gémiſſant les derniers embraſſemens du vertueux Athanagilde, quitte le palais de ſes peres, & conduite par Gogon, va régner & porter en d'autres climats ſon amour & ſon déſeſpoir.

Elle arrive à Metz aux acclamations de tout un peuple frappé de ſa beauté. Sigebert la reçoit avec tranſport. Son ame auſſi ſenſible que celle de Merovée, conçoit pour la jeune reine l'amour le plus violent, & le mariage eſt célébré avec autant de joie que de magnificence.

Sigebert trop heureux ſi Brunehaut l'eût aimé, n'imputa qu'à la douleur d'avoir quitté ſon pere, la triſteſſe où la reine paraiſſait plongée. Il eſpéra que le tems, ſes ſoins & ſa tendreſſe banniraient de ſon ame un ſouvenir qui l'affligeait encore, & ſon cœur ſe livra tout entier au bonheur de poſſéder tout ce que la Nature avait fait de plus beau.

Mais que devient Merovée, lorſqu'en arrivant à la cour de ſon pere, il apprend que les ambaſſadeurs du roi d'Auſtraſie ſont partis, & qu'ils vont au nom de ſon oncle demander la main de Brunehaut. Il demeure anéanti. Son ame déchirée par tout ce que la douleur a de plus affreux, cede au coup qui l'accable. A peine

a-t-il la force de détailler à Chilperic le ſuccès de ſon ambaſſade; il rentre chez lui. Un feu dévorant coule dans ſes veines, embâſe ſon ſang, & pendant dix jours on déſeſpere de ſa vie. Il rejettait tous les ſecours que l'art s'empreſſait de lui préſenter. Il voulait mourir, il appellait la mort, & s'obſtinait à cacher la cauſe du mal qui le conduiſait au tombeau. Sa jeuneſſe, la force de ſon tempérament, les ſoins que, malgré lui, l'on prit de ſon état, l'arracherent enfin au danger qui menaçait ſes jours. Il apprit que ce funeſte hymen venait enfin d'être célébré, que Brunehaut était l'épouſe de Sigebert. Ce dernier coup, en lui raviſſant tout eſpoir, lui rendit aſſez de fermeté pour ſurvivre à ſon malheur, ou plutôt égaré par la fureur, il n'y voulait ſurvivre que le tems néceſſaire à ſa vengeance.

Il forma la réſolution de paſſer en Auſtraſie, & de voir encore une fois la fille d'Athanagilde. Il l'accuſait d'infidélité, de parjure. Il voulait l'accabler de reproches, & ſe poignarder à ſes yeux. Il obtint aiſément de Chilperic la permiſſion d'aller à la cour de ſon oncle. Il partit.

Pendant le cours de ſon voyage, il ne s'occupa qu'à

chercher, qu'à raſſembler tout ce que l'amour furieux & trahi peut ſuggérer d'expreſſions cruelles. Son cœur ulcéré les fourniſſait en abondance, mais toutes lui paraiſſaient trop faibles pour rendre ſa colère, toutes lui ſemblaient au-deſſous de l'exécrable infidélité qu'il venait d'éprouver. Il s'efforçait de répandre ſur ſes reproches l'amertume de ſon déſeſpoir, l'horreur des maux qu'il avait ſouffert, & la violence des tourmens qu'il ſouffrait encore. « Oui, diſait-il, oui, je » ſerai cruel comme toi. Je n'ai d'autre reſſource, » d'autre eſpoir que le vengeance..... Mon cœur » s'y livre tout entier..... Ce cœur qui t'adorait, » que tu viens de déchirer, ſera ſans pitié comme tu » fus ſans foi ». Alors des larmes de rage s'échappaient malgré lui de ſes yeux. Bien-tôt plus abondantes, & dégageant ſon cœur du poids qui l'oppreſſait, elles ſe changeaient en larmes de douleur. L'amour les faiſait couler. Alors Brunehaut ſe peignait à ſes yeux brillante de tous ſes charmes. Il la voyait telle que la cour d'Athanagilde l'avait offerte à ſes premiers regards. Il l'entendait lui dire, de cette voix que l'amour rendait encore plus touchante. — *Vivez, Prince, j'oublie l'imprudence de Clodomir.* Il ſe repréſentait

l'adorable ſœur de Galſuinde, recevant de ſon pere l'ordre cruel d'épouſer Sigebert, anéantie par ce coup imprévu, gémiſſant dans les bras de ſa ſœur, appellant Merovée à ſon ſecours, contrainte d'obéir, allant en Auſtraſie moins comme une reine que comme une victime que l'on traîne à l'autel.

Ce tableau rouvrait toutes ſes bleſſures. Il s'accuſait d'injuſtice, d'inhumanité, d'ingratitude. Il nommait Brunehaut, la voyait, tombait à ſes genoux, lui demandait pardon, déteſtait ſa violence, l'imputait à l'amour malheureux, jaloux & déſeſpéré..... Mais bien-tôt Sigebert ſe préſentait à lui. Sigebert, époux de Brunehaut, Sigebert, poſſeſſeur de cet objet adorable, adoré. Il le voyait prodiguer à l'aimable fille d'Athanagilde ces careſſes brûlantes, dont le plus doux hymen avait légitimé l'ivreſſe. La jalouſie lui montrait Brunehaut les recevant avec complaiſance, y répondant par l'ardeur la plus tendre, & payant les tranſports d'un époux du retour le plus paſſionné. Cette image affreuſe redoublait ſon déſeſpoir & rallumait ſa rage.... « Non, s'écriait-il, « je ne ſerai point témoin de leur bonheur, » de ce bonheur que j'avais mérité, que l'on m'avait » promis, qui m'était dû. Mes yeux ne verront point le

» ſpectacle inſupportable de leurs amours. Barbare Sigé-
» bert! parjure Brunehaut! c'eſt dans votre ſang que j'é-
» teindrai ma flâme & mon déſeſpoir. Je ſuis malheu-
» reux..... Vous le ſerez, vous ſentirez combien il eſt
» affreux de perdre ce qu'on aime. Je mourrai, mais
» vous ne me ſurvivrez pas. Vous n'inſulterez point ſur
» ma tombe aux maux effroyables que vous m'avez cauſé.
» Je n'y deſcendrai qu'avec vous, nous périrons enſem-
» ble, & j'emporterai du moins en mourant l'eſpoir de
» vous pourſuivre l'un & l'autre, & de vous perſécuter
» encore juſqu'au fond des enfers ».

Tantôt furieux, tantôt repentant, brûlant d'amour, égaré par le déſeſpoir, déteſtant le crime, & prêt à le commettre, en proie à tout ce que les paſſions ont de plus effréné; tel était l'état funeſte de Merovée. C'eſt dans cette alternative cruelle de ſentimens tendres & barbares qu'il arrive dans Metz; & que flottant de projets en projets, il marche vers le palais. Il entre. On le reconnaît, on court à Sigebert, on lui nomme Merovée..... Sigebert va lui-même à ſa rencontre, l'appelle, lui tend les bras..... Merovée l'apperçoit, recule, béſite & tombe à ſes genoux ſans pouvoir lui parler.

Le roi d'Auſtraſie le relève avec bonté, l'embraſſe, lui donne les noms les plus chers, & n'imputant qu'à la jeuneſſe & à la timidité, compagne de cet âge, l'embarras, le trouble où lui parait ſon neveu; il s'empreſſe à le raſſurer, & le comble des marques de la plus vive tendreſſe.

Qui pourrait exprimer ce qui ſe paſſait en ce moment dans le cœur de Merovée? Mais que devint-il lorſque Sigebert lui propoſa de paſſer chez la reine. Il lui ſembla qu'un abîme s'entr'ouvrait ſous ſes pas. Il regarda le roi, voulut parler, ne put trouver d'expreſſions, ſentit ſon cœur ſe comprimer, & tout ſon ſang bouillonner dans ſes veines; enfin un reſte de raiſon le ſauva du précipice où le déſeſpoir l'entraînait, ſon trouble ſe calma, & l'infortuné recouvrit aſſez de force pour répondre au roi d'Auſtraſie qu'il était prêt à lui obéir. Sigebert le prit par la main, & le conduiſit vers l'appartement de la reine.

Elle était ſeule, & n'attendait ni le roi ni l'amant que ſon cœur regrettait encore. « Voilà, Madame, lui » dit Sigebert en paraiſſant, voilà le prince Merovée » mon neveu ». A ce nom, Brunehaut ſe retourne, apperçoit le prince, & jette un cri dont elle n'eſt pas

maitreſſe..... Vous m'avez ſurpriſe, dit-elle en rou-
» giſſant, au roi. Je ne vous attendais pas, Seigneur,
» & vous voyez ſur mon viſage les marques de l'effroi
» que vous m'avez cauſé ». Ah, Madame! répondit Sigebert avec un ſoupir, le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt pas là le ſentiment que je veux vous inſpirer. J'ai cru ne pas vous déplaire en interrompant un moment votre ſolitude pour vous préſenter ce jeune prince digne par ſes vertus de ma tendreſſe & de votre eſtime. Des affaires indiſpenſables m'appellent en cet inſtant loin de vous & de lui; j'ai cru qu'auprès de vous il me pardonnerait plus aiſément de le quitter ſitôt. Il eſt de votre âge, Madame, le ſang vous unit l'un & l'autre vos vertus réciproques doivent vous inſpirer mutuellement une amitié que je ſerai trop heureux de partager. Prince, ſouffrez que je vous laiſſe. Obtenez, s'il ſe peut, de la reine, de ſortir d' ne triſteſſe que tous mes ſoins ne peuvent diſſiper. Elle regrette encore la cour d'Eſpagne, & le roi d'Auſtraſie ne peut remplacer dans ſon cœur les objets chéris dont l'hymen vient de la ſéparer. Puiſſent votre préſence, votre eſprit, puiſſent les agrémens de votre âge, réuſſir mieux que ma tendreſſe. « Sigebert prit la main de Brunehaut

» qu'il

qu'il baiſa reſpectueuſement, embraſſa ſon neveu & ſortit.

Merovée reſte ſeul avec la belle Eſpagnole. Il a les yeux fixés ſur elle, il tremble, il pâlit, il veut parler, & la parole expire ſur ſes levres. La fille d'Athanagilde, les regards attachés ſur la terre, tremblante, éperdue, cede au trouble mortel dont elle eſt agitée. Son viſage ſe couvre de larmes, & d'une voix étouffée elle dit..... « Ah Merovée! que venez-» vous chercher ici? » Le prince de Soiſſons lui répond avec un profond ſoupir..... « Je viens deman-» der à la reine d'Auſtraſie ce qu'eſt devenu Brune-» haut? Je viens ſavoir de l'épouſe de Sigebert par » où Merovée a mérité la plus cruelle de toutes les » perfidies.— Ah prince! plaignez-moi, & ne m'outra-» gez pas. Le ciel témoin de mon innocence..... » Vous n'êtes point coupable, vous Brunehaut! & c'eſt » dans Metz que je vous retrouve! & vous êtes aſſiſe » ſur le trône d'Auſtraſie! Merovée reçut de vous l'eſ-» poir flateur de vous appartenir un jour, & Sigebert » eſt votre époux! Enhardi par votre aveu, je quitte » l'Eſpagne, je revole à Soiſſons demander à mon » pere votre cœur & votre main; j'arrive, & les

» ambaſſadeurs Auſtraſiens ſont partis. Mon oncle
» aſpire à cet heureux hymen dont vous aviez flaté
» ma tendreſſe. Athanagilde conclut le traité, & vous
» y ſouſcrivez ! Vous, Brunehaut ! un trône offert
» vous fait oublier l'amant qui n'a que l'eſpoir d'un
» trône à vous offrir. Les apprêts d'un mariage qui
» doit cauſer ma mort, tout rapides qu'ils ont été,
» vous ont paru ſans doute d'une lenteur extrême !
» Vous partez, vous épouſez Sigebert, vous ne vous
» informez pas ſeulement ſi le malheureux fils de
» Chilperic a pu ſurvivre à ce coup affreux ! Merovée
» apprend votre manque de foi, il ſuccombe à ſon
» infortune, une flamme dévorante brûle ſon ſang,
» la tombe eſt ouverte ſous ſes pas, j'y deſcendais
» avec joie !.... Je vous avais perdue, & rien ne
» pouvait vous excuſer.... Ah ! pourquoi le feu qui
» coulait dans mes veines ne m'a-t il pas entiérement
» conſumé ? Quel Dieu barbare a défendu mes jours
» contre la mort qui m'environnait ? Hélas, je l'ap-
» pellais à grands cris !.... Je l'ai trouvée inhumaine
» comme vous, comme vous elle a trompé mes vœux.
» J'ai vécu pour vous aimer, pour vous adorer toute
» ingrate, toute parjure que vous êtes ! J'ai vécu pour

» vous voir entre les bras d'un autre, pour ſouffrir
» ſans relâche tout ce qu'inventa l'enfer de plus affreux
» tourmens, pour être l'éternelle victime de l'amour
» & du déſeſpoir, pour ſentir mon cœur déchiré par
» la jalouſie, enfin cruelle, j'ai vécu, je vis encore
» pour mourir à chaque inſtant. —

» Merovée, je devrais me taire, vous quitter, & ne
» jamais vous revoir. Vous m'outragez; vous m'avez
» mal connue, vous m'avez mal aimée;..... mais j'ai
» pitié de votre état. Je me juſtifierai, non pour moi,
» mais pour vous. J'excuſe votre emportement, je
» vous plains..... Ingrat, ſi vous liſiez dans mon
» cœur, vous me plaindriez vous-même. Ecoutez-
» moi. Il vous ſouvient du jour où Clodomir ôſa
» m'avouer ſa tendreſſe..... Sachez que Clodomir
» était loin d'être indifférent à mon cœur. Je rou-
» giſſais de ma faibleſſe, je luttais contre un pen-
» chant condamnable; mais je ſentais trop bien que
» la raiſon eſt ſouvent le déſeſpoir de l'amour, & n'en
» eſt pas toujours le remede. Jugez de ma joie, quand
» je trouvai dans Clodomir, & le fils de Chilperic,
» & un amant digne de moi! Je ne cherche point
» à vous le déguiſer. Oui Merovée, je m'abandonnai

» ſans réſerve à l'eſpoir d'être un jour votre épouſe.....
» mais je ne vous promis rien, je ne pouvais rien
» vous promettre. Soumiſe aux volontés d'un pere,
» je vous dis que j'obéirais aux loix qu'il voudrait me
» preſcrire. Le ciel qui s'oppoſait à notre bonheur mu-
» tuel, inſpira dans ce tems à votre oncle le deſſein de
» m'épouſer. Athanagilde promit ma main, & je ne fus
» inſtruite de mon ſort que lorſque les ambaſſadeurs
» Auſtraſiens eurent reçus pour leur maître la parole &
» les ſermens de l'auteur de mes jours. J'appris enfin
» qu'il fallait renoncer pour jamais à l'amour, ainſi
» qu'à la félicité. Ce coup fut pour moi plus affreux
» que n'eût été la mort. Pour comble de tourmens,
» il fallut dévorer ma douleur. Une ſœur adorée fut
» ſeule témoin de mon déſeſpoir. C'eſt dans ſon ſein
» que j'épanchai les regrets de mon cœur. Je pleu-
» rai, je gémis;..... mais je devais obéir. Mon pere
» avait promis..... J'euſſe encouru ſon indigna-
» tion & ſa haîne, le mépris de l'Europe entiere, je
» n'euſſe pu même prétendre à votre eſtime, ſi par
» une déſobéiſſance infructueuſe & criminelle, j'avais
» ôſé lutter contre mon devoir. Je l'ai rempli,.....
» non pas entier, car je ſuis épouſe de Sigebert, &

» le ſeul Merovée regne encore dans mon cœur. Je
» n'ai pu juſqu'à ce moment étouffer un amour qui
» fait mon déſeſpoir. Je n'ai pu, maîtreſſe de moi-
» même, voiler une triſteſſe dont on ignore la cauſe
» & dont mon époux ſe plaint avec raiſon. Sa ten-
» dreſſe, ſes vertus, ſes ſoins les plus touchans, tout
» ce que la paſſion invente pour captiver ce que l'on
» aime, ne m'ont encore inſpiré pour lui que l'eſti-
» me & la ſimple amitié.... Quel prix pour l'amour
» le plus tendre! Il ſe plaint, mais avec douceur. Il
» ſouffre, mais ſans me condamner. Il reſpecte juſ-
» qu'à ma froideur..... Je me blâme, je me hais, je
» rougis de ma faibleſſe..... Elle eſt ma honte, &
» mon état eſt affreux. Voilà, Merovée, quel fut
» quel eſt mon cœur. Je vous en ai développé tous
» les replis. Vous pouvez y lire, ... & maintenant
» accuſez-moi ſi vous l'oſez. »..... Ah, Brunehaut!
s'écrie le prince de Soiſſons, en tombant aux genoux
de la reine « que venez-vous de me dire? Quelle femme
» vous êtes!.... & moi, ... moi? Ah, reine! Je ſuis
» un monſtre, un furieux! un déſeſpéré! Savez-vous
» ce qui m'amenait ici? Savez-vous quel horrible deſ-
» ſein la rage m'avait ſuggéré?.... Je venais poi-

tous ſes dons, le plus cher au jeune prince, ce fut un coffret recouvert de plaques d'or, orné de pierres précieuſes, & qui renfermait le portrait de Sigebert, & celui de la fille d'Athanagilde. L'empire de l'univers n'eût été rien pour Merovée auprès de ce tréſor, dont le généreux & confiant Sigebert le rendait poſſeſſeur. Il partit de Metz plus tranquile, mais plus amoureux encore que lorſqu'il ſortit de Soiſſons.

Il y rentra pour eſſuyer de nouveaux malheurs, cependant n'anticipons point ſur les événemens, & voyons s'ouvrir devant Merovée une nouvelle carriere.

A peine était-il de retour à la cour de Chilperic, qu'une femme touchée des graces répandues ſur toute ſa perſonne, ſéduite par ſa beauté mâle, & par une mélancolie douce qui donnait à ſa figure l'intérêt le plus touchant, une femme, dis-je, conçut pour lui un amour violent, effréné, & forma le deſſein de lui plaire. Elle ſe nommait Frédégonde. Un jour elle devait jouer dans le monde un rôle auſſi terrible qu'intéreſſant & inattendu. Elle était belle, & joignait aux charmes ſéduiſans d'un beau viſage, tout ce que l'art ajoute à la Nature. De l'eſprit, mais artificieux, mais ſouple, mais inſidieux. De la pro-

» & votre nom. Songez que Sigebert eſt digne de » toute votre eſtime, qu'il eſt mon époux, que la mort » ſeule doit nous déſunir, & que l'Europe entiere a » les yeux attachés ſur nous. Adieu. Partez, ſoyez » digne du nom que vous portez, & rendez à la gloire » un cœur qui déſormais doit ſe fermer à l'amour ».

Accablée de l'effort qu'elle venait de ſe faire, Brunehaut ſortit précipitamment, & laiſſa le triſte Merovée en proie au trouble de ſes ſens. Le roi reparut. Merovée contraignit le déſordre de ſes ſentimens, & l'époux de Brunehaut ne ſoupçonna rien de ce ſecret terrible auquel ſon bonheur & le repos de ſa vie ſe trouvaient attachés.

Pendant le ſéjour que fit le prince de Soiſſons à la cour de Sigebert, la reine prétexta une incommodité ſérieuſe, & ne ſortit plus de ſon appartement. Le fils de Chilperic à qui tout rappellait en ces lieux le ſouvenir de ſon malheur, feignit bien-tôt d'avoir reçu les ordres les plus précis de ſe rendre ſans délai auprès du roi ſon pere, & prit congé de l'époux de Brunehaut. Ce monarque, en partant, lui témoigna la tendreſſe la plus ſincere, & le combla de préſens magnifiques, mais le plus ineſtimable de

bleſſé de la réſiſtance de Merovée, lui rendait cette conquête encore plus précieuſe. Elle ignorait que le cœur de ce prince n'était plus à donner, qu'une reine dont les appas pouvaient le diſputer aux ſiens, & dont les vertus l'euſſent fait rougir, ſi ſon front en eût été capable, elle ignorait, que Brunehaut poſſédait ſeule un cœur où vainement elle cherchait à s'introduire.

Elle voyait le fils de Chilperic ne témoigner pour aucune femme de la cour cette diſtinction qu'il lui refuſait. Elle penſait qu'il ne connaiſſait point l'amour, & que le moment de ſa défaite n'était point encore venu. Cette perſuaſion nourriſſait ſon eſpoir. Elle attendait de l'aſſiduité de ſes ſoins, des charmes de ſon eſprit, des attraits de ſon viſage, du tems & de ſon opiniâtreté un retour qu'elle aurait payé de ſa vie.

Cependant Chilperic que Merovée entretenait ſans ceſſe de la beauté de Brunehaut, & du bonheur de Sigebert, conçut le deſſein de former comme ſon frere, une alliance digne de lui; & renonçant, ou du moins voulant renoncer à ces honteuſes amours (9),

(9) Nos premiers rois, outre la pluralité des femmes, ſe per-

qui n'avaient que trop deshonoré ſon regne, inſtruit par le prince de Soiſſons que l'aînée des filles d'Athanagilde ne le cédait en rien aux charmes de ſa cadette, il réſolut de la faire demander en mariage. Ses ambaſſadeurs partirent & porterent au roi d'Eſpagne les vœux du monarque Français. Ce ne fut pas ſans difficulté qu'Athanagilde conſentit à lui donner ſa fille.

L'Europe parlait encore d'Audouëre, mere de Mé-

---

mettaient encore l'uſage paſſager des maitreſſes. Ce n'était pas toujours dans une famille royale qu'ils choiſiſſaient leurs épouſes. Caribert répudia Ingoberge pour épouſer Mirefleur, fille d'un artiſan; celle-ci fut remplacée par ſa ſœur Marcoueſe, qui était conſacrée à Dieu par les vœux de religion. On vit enfin dans la perſonne de Teudegilde, la fille d'un ſimple Berger, élevée ſur le premier trône de l'Empire français. *Cher prince*, dit un jour Ingonde à Clotaire I ſon mari, *j'ai une ſœur que j'aime, elle s'appelle Aregonde, & demeure à la campagne; j'eſpere que vous voudrez bien vous charger de ſon établiſſement, & lui choiſir un époux.* Clotaire alla voir cette Aregonde *à la maiſon des champs*, la trouva jolie, l'épouſa, & revint enſuite dire à Ingonde qu'il n'avait point imaginé de parti plus ſortable pour ſa ſœur que lui-même; qu'il l'avait épouſée, & que déſormais elle l'aurait pour compagne.

rovée & de Clovis, que Chilperic avait ſacrifiée à des favorites indignes de lui. Audouëre était née d'un ſang illuſtre, elle fut répudiée (10) par le roi de Soiſſons, & reléguée au Mans, où elle traînait des jours malheureux. Le roi des Viſigots, effrayé du caractere inconſtant & volage de Chilperic, exigea des ambaſſadeurs Français, de jurer, au nom de leur maître, que tant que vivrait Galſuinde, aucune autre femme n'aurait le rang & le titre de reine. Ils tirerent leurs

(10) Rien n'eſt plus étonnant que la légereté avec laquelle nos anciens rois traitaient le mariage. Gontran, honoré depuis du nom de Saint, ne ſe laiſſa point accabler par les chaînes de l'hymen, & ſa piété ne lui défendit pas d'en alléger le poids. Après avoir eu pour maitreſſe une eſclave qu'il avait enlevée à un ſeigneur de ſa cour, il épouſa Marcatrude, fille du duc Magnacaire. Il la répudia bien-tôt après pour prendre une de ſes ſuivantes. Elle s'appelait Auſtrigilde Bobile. Il en eut deux fils. On dit que ce qui prétexta la répudiation d'Audouëre, fut que cette reine ſe laiſſa perſuader imprudemment par Frédégonde, de tenir elle-même ſur les Fonds de baptême une fille dont elle était accouchée pendant l'abſence de ſon mari, ce qui produiſit une alliance ſpirituelle entre ſes deux époux, capable en ce tems-là de diſſoudre un mariage.

épées (11), les agiterent & promirent, en les ſecouant, que Galſuinde regnerait ſeule dans l'empire de Chilperic, & que nulle autre femme ne partagerait avec elle le lit de ſon époux. La nouvelle reine partit de Tolede, emportant avec elle des richeſſes immenſes.

Rouen la vit arriver montée ſur un char d'argent qui était de figure ronde (12). Rien n'égalait la magnificence

(11) C'était l'uſage des anciens Francs, lorſqu'ils s'engageaient par ſerment de faire obſerver quelque choſe.

(12) Nos reines allaient en litiere ou à cheval. Clotilde, fille de Gondebaud, roi des Bourguignons, épouſée au nom du roi Clovis I, par Aurélien, illuſtre Gaulois, ſe mit en chemin montée ſur une eſpece de charriot qu'on appellait une baſterne. C'était la voiture la plus décente & la moins rude de ce tems-là. Elle était tirée par des bœufs, dont la marche plus lente que celle du cheval, eſt auſſi beaucoup plus douce. Les dames allaient en croupe derriere leurs écuyers. Les conſeillers de la cour ſur des mulets. Les rois ne voyageaient qu'à cheval, ſoit qu'ils vinſſent à Paris, ſoit qu'ils allaſſent à leur maiſon de plaiſance, ſoit qu'ils ſe tranſportaſſent au palais pour y donner leurs ordres. Preſqu'à toutes les portes des maiſons, il y avait des montoirs de pierre pour la commodité de ceux qui montaient à cheval. Catherine de Medicis eſt la premiere qui ait eu un carroſſe.

de cette entrée. C'eſt dans cette ville qu'elle reçut les ſermens de fidélité de ſes nouveaux ſujets. On croit qu'Athanagilde avait exigé cette marque d'honneur pour rendre ſa fille plus reſpectable à la nation ſur laquelle elle allait régner. Chilperic, en l'épouſant, lui donna pour appanage (13) le Bordelais, le Limoſin, le Querci, le Bearn & le Bigorre.

Ces carroſſes ou coches étaient faits comme le ſont ceux des meſſageries, avec de grandes portieres de cuir qu'on abaiſſait pour y entrer. On n'y mettait que des rideaux. Baſſompierre, ſous le regne de Louis XIII, fut le premier qui fit faire un petit carroſſe avec des glaces. Pendant la minorité de Louis XIV, preſque tous les gens de la cour qui n'avaient point d'incommodités, allaient encore à cheval, ſe préſentaient chez les Dames, dans les aſſemblées, & ſe mettaient à table avec leurs bottines & leurs éperons.

(13) C'eſt ce que l'on appellait le préſent du matin, *Morganegiba* ou *Morgangeba*. On déterminait cette dot avant le mariage. La donation ne s'en feſait que le lendemain des nôces. Les Français ne recevaient point de dot de leurs femmes; c'étaient eux au contraire qui les dotaient. Selon la loi Salique, on les achetait, pour ainſi dire, en préſentant un ſol & un denier aux parens de la fille que l'on voulait épouſer. Si c'était une veuve, on donnait trois ſols & un denier, & cette ſomme

Il conçut pour elle dès le premier moment un amour qu'il croyait devoir être éternel. Mais ſon cœur pouvait-il brûler long-tems de la même ardeur? Né volage, né voluptueux juſqu'à la débauche, un amour légitime, une union tendre & pure n'était pas faite pour lui plaire long-tems.

La préſence de Galſuinde r'ouvrit la bleſſure de l'infortuné Mérovée. Cette princeſſe avait vu naître ſon amour. Elle avait été le ſeul tiers qui ſe fût jamais trouvé entre l'aimable Brunehaut & le fils de Chilperic. C'eſt dans ſon ſein que la fille d'Athanagilde avait épanché ſa douleur dans le tems de cet arrêt cruel qui les ſépara pour jamais. Galſuinde ne pût revoir Mérovée ſans attendriſſement. Elle jugea de maux qu'il avait ſoufferts par ceux que ſa triſte ſœur avait éprouvés. La mélancolie où le prince était plongé, lui prouva que le tems n'avait point affaibli ſa paſſion. De fréquens entretiens où le fils de Chilperic lui peignait l'état affreux de ſon cœur, & pro-

---

appartenait aux plus proches parens de la veuve du côté de ſes ſœurs. Les rois même ne payaient pas une ſomme plus conſidérable.

nonçait mille fois le nom de Brunehaut en verſant des larmes ameres, la conſtance de ce jeune prince, une connaiſſance entiere de la nobleſſe de ſon ame, tout inſpira à la reine de Soiſſons l'eſtime la plus diſtinguée pour le malheureux Mérovée.

Cependant Frédégonde continuait d'employer auprès de lui les reſſources ſans nombre de ſon art ſéducteur. Toujours préſente à ſes yeux, toujours parée de ces ornemens brillans par qui le luxe & la coquetterie donnent un nouveau luſtre à la beauté, en varient le magique éclat, & ſemblent multiplier les grâces; toujours prévenante, toujours attentive, Frédégonde n'oubliait rien pour plaire à Merovée, & ne réuſſiſſait qu'à ſe rendre importune. Son orgueil était bleſſé. Plus elle trouvait de réſiſtance, plus ſa vanité s'obſtinait à la vaincre.

Une année entiere s'était écoulée, & ſes artifices n'avaient encore produit aucun effet. Elle changea de ſyſtême. Son cœur, à qui les démarches les plus aviliſſantes, ne repugnaient jamais lorſqu'il s'agiſſait d'en venir à ſes fins, ſon cœur ſe perſuada que le ſentiment, l'amour n'étaient pas ce qui pouvait réuſſir auprès du fils de Chilperic. Elle forma bientôt

un

un autre plan. Tout ſon eſpoir ſe fonda ſur la jeuneſſe de Merovée, ſur la pente naturelle qu'à ſon âge on a pour les plaiſirs. Elle n'avait pu plaire à ſon ame, elle voulut captiver ſes ſens. Elle gagne un des gens qui approche le plus de ſon amant. Elle obtient de lui de l'introduire en ſecret le ſoir dans l'appartement du prince. Elle réuſſit. Cachée derriere d'épais rideaux qui ferment une croiſée, elle attend le retour de Merovée.... Il arrive. Mais que l'inſtant choiſi par Frédégonde était peu propre au ſuccès qu'elle en attendait.

Galſuinde venait d'entretenir un courier d'Auſtraſie, Chilperic & Merovée préſens. Ce courier avait appris à la reine de Soiſſons que Brunehaut, qui depuis quelque tems avait abjuré l'Arianiſme, venait enfin de donner à Sigebert un fils, un héritier demandé depuis ſi longtems au ciel, attendu avec tant d'impatience, & reçu avec les tranſports de la joie la plus vive. Un coup de poignard eût été moins ſenſible à Merovée que cette nouvelle affreuſe. Il fit de vains efforts pour renfermer ſon trouble, & ſaiſit un léger prétexte pour ſe retirer. Il rentra chez lui le cœur déchiré.

La jalouſie aſſoupie par le tems, dormait au fond de ce cœur malheureux. Cet inſtant la réveilla. L'infortuné fils de Chilperic ſentit bientôt l'horrible effet de ſes poiſons cruels. Il demande qu'on le laiſſe ſeul, il ſe promene à grands pas, il s'agite, il ſoupire, il verſe des larmes. Frédégonde témoin de ſon déſordre affreux, en ignore la cauſe. Elle doute, elle tremble..... Son inquiétude égale le déſeſpoir de ſon amant. Enfin il éclate en imprécations. Il accuſe le ciel, il parle d'amour, d'inconſtance, de trahiſon..... Il nomme Brunehaut.... Quel trait de lumiere vient luire à Frédégonde ! D'un regard elle embraſſe le préſent & le paſſé. Tout s'éclaircit à ſes yeux. Elle voit & la cauſe des mépris de Merovée, & l'objet qui lui ferme à jamais ſon cœur. Son ſort ſe décide, elle a pris ſon parti. Mais il lui reſte encore des ſecrets à ſavoir, elle ſe tait, elle obſerve, elle écoute.

Merovée ouvre une porte ſecrette. Il tire de cet endroit caché le coffret qui renferme les portraits de Sigebert & de Brunehaut. Il s'aſſied le dos tourné contre les rideaux qui dérobent Frédégonde à ſes regards, & ſe place involontairement de façon que les yeux de cette femme peuvent diſtinguer les por-

traits. Il ouvre la boëte, il regarde en ſilence, ſes larmes recommencent à couler en abondance. Elles ont calmé ſa fureur. L'amour ſeul eſt dans ſon cœur. La raiſon a fait taire la jalouſie. Il s'écrie.... « O » fortuné Sigebert! ſens-tu bien ta félicité? Oui, » Brunehaut ne peut qu'être adorée, & tu méri- » tes ſa tendreſſe. O Sigebert, fais donc ſon bon- » heur, puiſque le Ciel a défendu à Merovée d'y » prétendre. Mais Brunehaut! elle m'oublie! Le roi » d'Auſtraſie regne ſeul à préſent dans ſon cœur... » Etait-ce là, cruelle, ce que tu m'avais promis?.... » Ah, Brunehaut, pardonne! Mon cœur, tu le ſais, n'a » pas les vertus du tien; pardonne, je ſuis malheu- » reux, il m'eſt permis d'être injuſte. Non, non, fem- » me adorée! Tu ne m'as rien promis qui bleſſa ton » devoir. Tu ne dois plus m'aimer. L'honneur aujour- » d'hui te fait un crime de cet amour dont tu payais » le mien. Ma tendreſſe ne finira qu'avec ma vie, » & la tienne a dû s'éteindre lorſque Sigebert t'a » conduite aux autels. Eh bien, ſois heureuſe! Ne » crains pas que je trouble jamais le repos de tes » jours. Je reſpecte ta gloire. Je vivrai pour pleu- » rer ta perte, pour m'entretenir éternellement du

» bonheur qui m'eſt ravi, pour être encore heureux » du tien, & pour t'adorer juſqu'à mon dernier ſoupir. »

Merovée demeure quelques momens encore à contempler le portrait dans un profond ſilence; & fermant avec vivacité le coffret, il le remet dans l'armoire ſecrette, & ſort avec précipitation de ſon appartement. Frédégonde, certaine qu'il ne reparoîtra plus, quitte la place, où, ſpectatrice ignorée, tant d'évenemens ſinguliers viennent de ſe paſſer à ſes yeux. Elle ſort du palais ſans être apperçue, & rentre chez elle, inſtruite d'un myſtere fatal qui ſervira déſormais de regle à toutes les actions de ſa vie.

Ce n'était plus l'amour qui maîtriſait ſon cœur. Le deſir de plaire n'était plus ce qui l'agitait. La haîne avait ſuccédé à la tendreſſe, la haîne cruelle & la vengeance impitoyable. Merovée n'était plus pour elle qu'un objet odieux, Brunehaut qu'un monſtre déteſté. Galſuinde elle-même ne parut à cette ame féroce & vindicative qu'une victime digne de ſon courroux. Elle jura leur perte.

« Oui, tu périras, prince ingrat, s'écria-t-elle; tu » périras; rivale odieuſe que le perfide adore, qu'il

» jure d'adorer toujours. O fureur ! Elle eſt belle, elle
» eſt vertueuſe ; & pour comble de tourmens, le reſ-
» pect, l'eſtime de l'ingrat ſurpaſſent encore l'amour
» qu'il a pour elle !.... Tu périras : ta mort, mais
» une mort affreuſe ſatisfera du moins à mon orgueil.
» Et toi, digne ſœur de cette Brunehaut, toi en qui
» le perfide aime encore ſon amante, toi qui ſans
» doute ſais leurs ſecrets, toi, confidente de ſa ten-
» dreſſe, qui le conſoles, qui le plains, ne crois pas
» échapper à ma fureur. Je n'ai pu me rendre aima-
» ble aux yeux du barbare, je n'ai pu mériter ſon
» amour, je mériterai ſa haîne, ſon exécration. Je
» veux ſavourer à longs traits tout le plaiſir de la
» vengeance.... Je veux ſur lui diſtiler goute à goute
» le mortel poiſon de ma haîne ; l'accabler tout d'un
» coup, le faire périr en un moment ?.... Ah, je ſais
» mieux haïr, je ſais mieux me venger. C'eſt lente-
» ment, c'eſt par des coups progreſſifs & terribles,
» que je veux déchirer ſon cœur.... Qu'il maudiſſe
» mille fois la vie, qu'il meure mille fois, l'ingrat,
» avant de deſcendre au tombeau ».

Mais elle était ignorée, mais les objets que mena-
çait ſon inimitié étaient élevés, puiſſans. Il fallait

attaquer deux reines & le fils d'un grand Roi. Faibles obſtacles ! Son eſprit infernal avait conçu le projet, il en applanit les difficultés. Les moyens s'offrirent aiſément, le plan fut concerté, & le ſuccès en parut infaillible. Frédégonde ne remit qu'au lendemain à en commencer l'exécution.

Elle ſe préſenta devant Chilperic, embellie par tout ce que l'art le plus ſéduiſant pouvait ajouter à ſes charmes naturels. Le roi de Soiſſons fut frappé de ſa beauté. Il en parla. Ce manége renouvellé chaque jour, fixa l'attention de l'époux de Galſuinde. Son cœur naturellement facile à s'enflammer, ne réſiſta point aux ſéductions de l'adroite Frédégonde. Elle voulait plaire, elle plût. Elle n'oppoſa point à ſon maître une fierté qui peut-être eût rebuté ſa tendreſſe ; il fut heureux. Frédégonde jouit bientôt d'un crédit éminent. Le premier pas était fait. Elle ourdit pour lors la trame de ſa vengeance. Elle ſavait que Galſuinde aimait éperdument ſon époux, elle n'ignorait pas le ſerment qu'Athanagilde avait exigé des ambaſſadeurs Français, pour aſſurer le repos de ſa fille. C'eſt là-deſſus qu'elle établit l'intrigue la plus exécrable. Elle connaiſſait ſon empire ſur l'eſprit de

Chilperic. Leur commerce était trop récent pour appréhender que rien la deſſervit auprès de lui; d'après cette certitude, elle fit apprendre ſous main à Galſuinde, par des gens qui lui étaient vendus, que le roi de Soiſſons, infidele à ſes nœuds, brulait pour Frédégonde, que cette nouvelle favorite pouvait tout ſur ſon cœur; qu'ambitieuſe autant qu'adroite, elle aſpirait au trône, & que Chilperic, trop faible pour lui rien refuſer, s'apprêtait à la faire entrer publiquement dans ſon lit. Iſſue d'un ſang qui régnait ſur l'Eſpagne depuis une longue ſuite de ſiecles, Galſuinde en avait toute la fierté. L'artifice eut tout le ſuccès que Frédégonde en avait eſpéré.

La fille d'Athanagilde ouvrit ſon cœur aux ſoupçons inſidieux qu'on voulait y répandre. Sa tendreſſe allarmée, ſon orgueil bleſſé lui fermerent les yeux ſur le piége qu'on tendait à ſa crédulité. Elle commença par ſe plaindre avec douceur, on envenima ſes plaintes. On redoubla d'inſinuations artificieuſes. Ses allarmes augmentèrent. Sa douleur employa pour ramener Chilperic ces moyens ſi touchans dont l'amour ſeul imagine l'uſage. Sa douleur fut repouſſée. Les outrages réitérés aigrirent ſon déſeſpoir, &

ne conſervant plus de ménagemens pour qui ceſſait d'en garder pour elle, elle éclata ouvertement.

C'était l'effet que l'on attendait de ces confidences ſimulées que l'on réitérait ſans ceſſe, & dont à chaque fois on aggravait les circonſtances. Mais l'éclat n'était point encore aſſez authentique. Le roi de Soiſſons ſe croyait enchaîné par le ſerment fait en ſon nom. Il reſpectait Galſuinde, il rendait juſtice à ſes vertus, à ſa tendreſſe, & ne pouvait ſe déguiſer l'injure publique qu'il lui faiſait. Un reſte de bienſéance luttait encore contre les efforts que l'on tentait pour l'entraîner dans le précipice. Frédégonde dont l'eſprit fertile en invention ne tariſſait jamais ſur les moyens du crime, Frédégonde porta, ou du moins fit porter à Galſuinde le dernier de ſes coups, le coup le plus terrible, enfin celui qui devait la perdre.

Les gens ſoudoyés par elle, ces méchans qui s'étaient emparés de la confiance intime de l'infortunée reine de Soiſſons, après avoir déploré ſon état, après avoir exagéré les torts de Chilperic, après avoir bien tourmenté ſon cœur, l'avoir infecté ſans retour du venin mortel de la jalouſie, après avoir par degrés

amené ſon eſprit à des projets de vengeance, ces monſtres, dignes émiſſaires de l'infame Frédégonde, conſeillerent à Galſuinde de ſe plaindre hautement à l'aſſemblée des Etats, de la conduite injurieuſe de Chilperic à ſon égard; de demander à la nation en corps le renouvellement & l'exécution du ſerment ſacré que les ambaſſadeurs Français firent au nom de leur maître, entre les mains du roi d'Eſpagne ſon pere; enfin de réclamer publiquement ſes droits bleſſés par la plus horrible de toutes les perfidies.

La malheureuſe fille d'Athanagilde vit avec effroi les ſuites dangéreuſes de la démarche que l'on exigeait d'elle. Elle en ſentit toute la hardieſſe, & refuſa de s'y prêter. On inſiſta. Sa gloire, ſa fierté, ſon amour furent intéreſſés dans la perſécution qu'on lui fit eſſuyer; elle balança, l'on porta des coups preſſés; on redoubla d'inſtances, on l'accabla de conſeils colorés d'un vernis d'équité; ſa raiſon affaiblie par la jalouſie, ne put réſiſter à tant d'impulſions violentes; on l'engageait à ſe perdre, elle y conſentit.

Cette ſcene horrible ſe paſſait la veille de ce jour mémorable, où les états de la nation aſſemblés dans

le champ de Mars (15), allaient régler les affaires du royaume.

On n'abandonna point l'infortunée Galſuinde à elle-même, on craignait trop le danger des réflexions

(15) Les Français avaient coutume de s'aſſembler chaque année dans un champ qu'on appellait *le champ de Mars*, parce que ces dietes ſe tenaient au commencement du mois qui porte ce nom. C'eſt par la même raiſon que dans la ſuite il fut nommé *le champ de Mai*. Les Merovingiens commençaient l'année du jour de cette revue. Les Carlovingiens la commençaient à Noël. Ce fut Charles IX qui en fixa le commencement au mois de Janvier. Les aſſemblées de la nation qui ſe tenaient dans le champ de Mars, avaient pluſieurs objets; on y faiſait la revue des troupes, on y délibérait de la guerre ou de la paix. Quand Clovis voulut déclarer la guerre à Alaric, roi des Viſigots, il aſſembla les grands du royaume dans *le champ de Mars*. Il leur repréſenta quelle honte c'était pour la nation de ſouffrir qu'un prince *Arien* poſſédât paiſiblement la plus belle partie des Gaules. Son diſcours remplit les aſſiſtans d'une généreuſe colere, & tous, les mains levées, lui jurerent que pas un d'eux ne ſe ferait la barbe qu'ils n'euſſent vaincu & chaſſé Alaric. On travaillait encore *au champ de Mars* à la réformation des abus du gouvernement, de la juſtice & des finances. C'était-là qu'on donnait des tuteurs aux rois mineurs, qu'on faiſait le

Ses cruels perſécuteurs ne la quitterent qu'au champ de Mars, au pied du trône ſur lequel elle monta pour s'aſſeoir à côté de Chilperic. Ses ennemis l'environnaient, ils tremblaient que la préſence de ſon époux, un retour ſur elle-même, un reſte de ten-

---

partage des tréſors & des états du Monarque défunt, qu'on déterminait le jour & le lieu pour l'inauguration du prince ſucceſſeur au trône; qu'on inſtruiſait le procès des grands criminels; enfin c'était-là que les rois recevaient tous les ans le don gratuit. On appellait ainſi le préſent volontaire en argent, en meubles ou en chevaux, que les grands du royaume faiſaient à leur Souverain. Ce nom lui eſt toujours reſté, quoique par la ſuite il ait ceſſé d'être libre. Le roi préſidait à ces dietes générales de la nation, il était accompagné des grands officiers de la couronne, du maire du palais, de l'apocriſiaire ou aumônier, du chambellan, du connétable, du grand échanſon, & du référendaire ou chancelier. Les évêques & les abbés n'étaient point diſpenſés de s'y trouver. On y mandait auſſi les ducs & les comtes. Ces dignités, héréditaires de nos jours, n'étaient alors que de ſimples commiſſions que le prince donnait pour un tems. Le roi ou le maire de ſon palais propoſait les queſtions qu'on devait examiner. L'aſſemblée délibérait; la pluralité des voix emportait la déciſion; ce que la diete avait prononcé devenait loi de l'état.

dreſſe, ne renverſaſſent l'édifice d'iniquité qui leur coûtait tant de ſoins & de travaux.

L'aveugle & crédule reine de Soiſſons ne ſuivit que trop bien leurs perfides conſeils. Elle parla, ſe plaignit hautement. Plus elle approchait de l'abîme, plus ſon courage ſemblait augmenter, enfin elle s'y précipita. Elle demanda juſtice à la nation du parjure, & de l'infidélité de ſon époux. Sa beauté, le ſang dont elle était iſſue, ſes vertus qui l'avaient rendu l'objet du reſpect & de l'amour des Français, tout réveilla dans le cœur de ſes ſujets la pitié qu'on devait à ſes malheurs. Les états exigerent de Chilperic de renouveller devant eux à ſon épouſe le ſerment fait au roi d'Eſpagne, & qu'il avait enfreint au mépris de l'honneur & des loix. Chilperic indigné, mais contraint par la néceſſité de plier ſous le joug impoſé, prononça pour la ſeconde fois, d'une voix tremblante de colere, ce ſerment malheureux qu'exigeait l'imprudente Galſuinde, que les états reçurent, & que la nation entiere conſacra par des acclamations réitérées. Quel triomphe pour Frédégonde! Tout avait réuſſi par-delà ſes eſpérances. Quels regards elle lança ſur le roi de Soiſſons, qui cherchait vainement à déguiſer ſa fureur! Con-

bien s'applaudissaient des perfides artisans de cette infâme manœuvre !

Mais que l'on juge du trouble & de l'étonnement de Merovée, témoin de ce spectacle. Il n'ignorait aucun des chagrins de Galsuinde. Confident de ses peines, mais l'exhortant toujours au silence, à la modération, elle n'avait jamais parlé à ce prince du parti violent que l'on lui suggérait. Elle n'ignorait pas les obstacles qu'il y opposerait, & cette persuasion jointe aux conseils des traîtres qui l'environnaient, lui avaient toujours fait observer le plus profond silence. Merovée la vit se lever, haranguer le peuple, & se crut abusé par un songe. Il recusait le témoignage de ses yeux & de ses oreilles, mais le serment renouvellé par son pere, mais les acclamations du peuple & la joie perfide peinte sur le front de Frédégonde, ne le convainquirent que trop que tout ce qu'il voyait était réel, & que Galsuinde était perdue.

Cependant la reine de Soissons revenue de l'espece d'égarement où l'avait plongée la hardiesse de sa demarche, jetta les yeux sur cet époux qu'elle venait d'outrager. Que devint-elle quand elle vit sur son

viſage & dans ſes yeux l'indignation, la rage, & ce mépris ironique mille fois plus cruel que les tranſports d'une colere effrénée. Le voile ſe déchira. Le nuage épaiſſi qui l'environnait s'ouvrit, & la raiſon acheva de le diſſiper. Elle deſcendit dans ſon cœur, connut l'énormité de ſa faute, & la connut trop tard. Le coup était porté, & le mal ſans remede. C'eſt alors qu'elle ouvrit les yeux ſur l'intrigue exécrable dont elle était l'inſtrument & la victime. C'eſt alors qu'elle vit d'un coup d'œil l'avenir affreux qu'elle s'était préparé; des larmes ameres ſuccéderent à cette réflexion cruelle & trop tardive. Tout ſon ſang ſe retira vers ſon cœur, les forces lui manquerent; & perdant connaiſſance, elle tomba renverſée ſur le ſein de Chilperic, qui la repouſſa inhumainement dans les bras des gardes dont il était environné. Les femmes, les officiers de ſa ſuite l'emporterent au palais ſans qu'elle revint de ſon évanouiſſement. On la coucha dans ſon lit, l'infortunée n'en devait ſortir que pour deſcendre dans la tombe. L'aſſemblée ſe ferma.

Chilperic rentra dans ſon palais, & Frédégonde ne tarda pas à l'y rejoindre. On conçoit aiſément qu'elle n'employa point ſon adreſſe, & l'aſcendant qu'elle

avait ſur l'eſprit du roi pour juſtifier la malheureuſe Galſuinde. Chilperic était irrité, ſon orgueil venait d'eſſuyer le plus ſanglant de tous les outrages; ſon ame naturellement cruelle n'avait pas beſoin d'être excitée pour ſe livrer à toute ſa barbarie; le poiſon fermentait dans ſes veines. L'inhumaine Frédégonde y joignit le fiel amer dont la haine & la vengeance avaient infecté ſon cœur. Elle attiſa ce feu qui ne cherchait qu'à dévorer, & l'arrêt de mort de la triſte Galſuinde fut bientôt prononcé.

La vindicative favorite prépara de ſes mains le breuvage empoiſonné qui devait la délivrer de ſa rivale. Hélas! ils pouvaient s'épargner un crime! La fille d'Athanagilde déchirée par ſes remords, accablée par le déſeſpoir, expirait dans les horreurs d'une lente agonie. Mais la fureur de Frédégonde n'eût point été ſatisfaite, ſi une fin naturelle eût ſouſtraite à ſa vengeance la victime qu'elle voulait immoler elle-même. Le poiſon fut porté. Galſuinde n'ignora point que c'était la mort qu'elle faiſait couler dans ſes veines, & que ſa rivale ſeule avait proſcrit ſes jours. La vie n'était plus pour cette reine infortunée que l'attente d'un long ſupplice; elle vit avec joie

qu'on en abrégeait les horreurs. Elle ranima ſes forces défaillantes, prit la coupe, la but entiere, & dit avant d'expirer.... « Ils ne ſavent pas le ſervice qu'ils » m'ont rendu. Je leur pardonne mon trépas. » Elle exhala le dernier ſoupir dans les bras de Merovée, que cette mort réduiſit au plus affreux déſeſpoir.

Il perdait le ſeul appui, la ſeule conſolation qu'il eût dans ſon malheur. Il ſentait que ce premier attentat n'était que le ſignal des forfaits qu'on allait commettre, il ne doutait pas qu'il ne fût une des victimes dévouées, mais ſa propre ſûreté n'était pas le plus preſſant de ſes ſoins. Il tremblait pour un objet chéri. Quoique Frédégonde eût fait une étude particuliere de la diſſimulation, la fureur & la jalouſie avaient quelquefois trahi le ſecret de ſes deſſeins. Merovée ſavait la haine qu'elle avait jurée à la reine d'Auſtraſie, & c'eſt ſur elle que ſe raſſemblaient toutes ſes craintes.

La mort de Galſuinde ſe répandit dans Soiſſons. Elle était trop précipitée pour paraître naturelle; les ſoupçons tomberent ſur Frédégonde, & bientôt ils furent confirmés. A peine la fille d'Athanagilde était enfermée dans la tombe, que ſa rivale épouſée publiquement

quement par Chilperic, monta ſur le trône, & remplit la place qu'avait occupé la feue reine. On avait aimé Galſuinde, on déteſtait Frédégonde. On murmura, mais avec timidité. La crainte avait glacé tous les cœurs, & chaque citoyen appréhenda pour ſoi le ſort de la jeune & malheureuſe Eſpagnole.

Caribert mourut ſur ces entrefaites, & les rois d'Auſtraſie, de Bourgogne & de Soiſſons ſes freres, partagerent la ſucceſſion. Chacun voulait avoir Paris. Il fut décidé qu'ils le poſſéderaient par indivis, & qu'aucun des trois ne pourrait y entrer que de l'aveu des deux autres. Ils confirmerent ce traité par un ſerment authentique, & ſe ſoumirent à la malédiction de Dieu & des Saints, s'ils oſaient jamais l'enfreindre. Mais cette paix ne fut pas de longue durée. Brunehaut n'ignora pas long-tems la mort funeſte de Galſuinde. Elle apprit bientôt quels en avait été la cauſe & les auteurs. Sa douleur fut ſans bornes, ainſi que la tendreſſe qu'elle avait eu pour ſa ſœur.

Sigebert vit avec horreur l'attentat auquel il ne doutait pas que Chilperic n'eût participé. Mais combien redoubla leur indignation, lorſque des lettres anonymes, écrites au roi d'Auſtraſie, eſſayerent d'allumer

la jalouſie dans ſon cœur, & de répandre ſur la conduite de Brunehaut le ſoupçon odieux du parjure & de l'adultere. On accuſait la reine & Merovée d'un commerce criminel avant le mariage de cette princeſſe avec Sigebert. On l'accuſait d'aimer encore le fils de Chilperic. On n'imputait qu'à ſa tendreſſe, & à cette intrigue condamnable le voyage qu'avait fait Merovée l'année précédente à la cour d'Auſtraſie. On ſuppoſait à Brunehaut l'horrible deſſein d'attenter aux jours de ſon époux, pour placer ſon amant ſur le trône de ce monarque; enfin tout ce que le menſonge le plus artificieux a jamais imaginé d'atroce, tout ce qu'inventa jamais la calomnie de plus ſpécieux pour perdre l'innocence, empoiſonnait chaque ligne de ces lettres qu'une main inconnue fit parvenir au roi d'Auſtraſie.

Il eſtimait trop Brunehaut pour tomber dans le piége où l'on cherchait à l'entraîner; il fut trouver la reine, & lui remit ce libelle diffamant qu'on avait l'audace de lui adreſſer. Brunehaut n'eut point de peine à deviner la main d'où partait ce coup ténébreux & terrible; elle nomma Frédégonde, & Sigebert lui promit la vengeance la plus ſignalée, & de la

mort de ſa ſœur, & des calomnies dont ce monſtre avait oſé la noircir elle-même.

Chilperic n'était plus ſon frere ; Chilperic abandonné aux horribles conſeils d'une femme perfide, ſouillé, non moins qu'elle, de l'attentat affreux dont Galſuinde était la victime ; Chilperic parjure à ſes ſermens, inhumain, ſacrilége, avait briſé les liens ſacrés du ſang qui les uniſſait. Sigebert jura ſolemnellement de le punir de tous ſes crimes. Il intéreſſa dans ſa querelle Gontran, roi de Bourgogne, & tous deux déclarerent à Chilperic une guerre qui ſemblait ne devoir finir que par ſa perte.

Ils fondirent l'un & l'autre ſur les états de ce prince ; déjà même ils s'étaient emparés de la plus grande partie de ſon royaume : la néceſſité, les circonſtances, l'intérêt, rétablirent en un moment la tranquillité & la concorde.

Les Huns avaient recommencé leurs incurſions ſur les terres des Français, au delà du Rhin. Sigebert ſe vit obligé de retourner défendre ſes propres états, & d'accorder la paix à Chilperic. Les clauſes du traité furent que le roi de Soiſſons céderait à la reine d'Auſtraſie les domaines que Galſuinde avait reçu de

lui pour sa dot; cette cession forcée ne fit que l'aigrir encore, mais il fallut obéir à la nécessité.

Sigebert marcha contre les Huns; & la fortune qui l'avait favorisé jusqu'alors, l'abandonna dans cette expédition. Son armée fut défaite. Les troupes qui combattaient autour de lui, prirent la fuite; le roi resta seul au milieu des ennemis. Accablé sous le nombre, il fut obligé de se rendre, & se vit prisonnier de ces mêmes Hongrois qu'il avait si souvent vaincu. Mais sa figure aimable, sa prudence, ses libéralités, mille vertus qui le rendaient cher, même à ses ennemis, subjuguerent ces barbares que ses armes n'avaient pu dompter. Ils lui rendirent la liberté, firent alliance avec lui, s'engagerent par serment à ne lui faire jamais la guerre, & le comblerent de caresses & d'amitiés.

Pendant cette expédition des Huns au delà du Rhin, les Lombards, possesseurs du nouveau royaume qu'ils venaient de fonder en Italie, se répandirent en Bourgogne, défirent & tuerent le patrice Amé (16),

(16) Ce titre était affecté aux gouverneurs de la province de Bourgogne.

attaquerent Gontran & ſon armée, la taillerent en pieces, & repaſſerent les Alpes, chargés d'un immenſe butin. L'impunité de cet attentat les enhardit à tenter une nouvelle entrepriſe. Ils entrerent dans le Dauphiné peu de tems après leur irruption en Bourgogne, ils y recommencerent leurs brigandages; mais Mummol, un des généraux de Sigebert, & le plus grand homme de guerre qu'il y eût alors en France, les ſurprit aux environs d'Embrun, & remporta ſur eux une victoire complete.

C'eſt dans cette occaſion que Salone & Sagittaire firent une action juſques-là ſans exemple. Tous deux évêques, l'un d'Embrun, l'autre de Gap, le caſque en tête & l'épée à la main, ils chargerent l'ennemi avec un courage, une intrépidité qu'on eût admiré dans un ſoldat, mais que leur caractère rendait répréhenſible, & qui fut univerſellement blâmée (17).

(17) On vit par la ſuite en France & en Allemagne plus d'un évêque aller au combat avec ſes Serfs. Charlemagne, dans une lettre à une de ſes femmes, nommée Fraſtade, lui parle d'un évêque qui a vaillamment combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avares, peuples deſcendus des Scythes,

La France fut long-tems déchirée par les guerres civiles, & par les diſſenſions de trois freres qui ne pouvaient s'accorder. Chilperic tenta pluſieurs fois inutilement de dépouiller le vertueux Sigebert. Mummol renverſa tous ſes deſſeins. La paix fut pluſieurs fois jurée, mais Chilperic qui ne cédait qu'aux circonſtances, trahiſſait ſans ſcrupule des ſermens arrachés par la néceſſité, ou prononcés par l'intérêt. Il ne ſe croyait plus lié quand le péril était paſſé, ou quand l'ambition exigeait le parjure.

Après pluſieurs entrepriſes inutiles, Chilperic & Théodebert ſon fils ſe jetterent, l'un ſur la Champagne, l'autre ſur l'Aquitaine, & tous deux ſaccagerent tous les lieux qu'ils traverſerent. Theodebert fut tué dans cette guerre en faiſant des prodiges de

---

qui habitaient vers le pays qu'on nomme à préſent l'Autriche. On voit de ſon tems quatorze monaſteres qui doivent fournir des ſoldats. Pour peu qu'un abbé fut guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même au combat. Il eſt vrai qu'en 803, un Parlement ſe plaignit à Charlemagne du trop grand nombre de prêtres qu'on avait tués à la guerre. Il fut défendu alors aux miniſtres de l'autel de tremper leurs mains dans le ſang des hommes.

valeur; la mort de ce prince, la réconciliation de Gontran avec le roi d'Auſtraſie, & les approches de l'armée Germanique que Sigebert avait appellé à ſon ſecours, porterent la conſternation & l'effroi à la cour de Soiſſons. Chilperic appréhendant à juſte titre le ſort affreux que devaient lui attirer des pariures tant de fois récidivés, ſe ſauva dans Tournai, où il s'enferma avec ſa femme & ſes enfans.

C'était à Frédégonde, à ſa vengeance implacable, plus encore qu'à la mauvaiſe foi du roi de Soiſſons, qu'on devait imputer les ravages ſans nombre exercés par Chilperic, les guerres criminelles recommencées à chaque inſtant, & l'oubli des traités & des ſermens les plus ſacrés. Sigebert ne l'ignorait pas; & rendue vindicative par les perſécutions éternelles de ſon impitoyable ennemie, Brunehaut excita ſon époux à ſévir enfin ſans pitié contre tant d'attentats trop long-temps impunis.

Le prince Auſtraſien ſe livra tout entier à la ſoif de ſe venger; il fondit ſur les états de Chilperic, & comme un torrent, il renverſa tout ce qui s'oppoſait à ſon paſſage. Tout plia bientôt ſous ſon joug. Paris, Rouen, les principales villes du royaume de Soiſſons

le reconnurent pour leur maître. Il avait juré la perte de ſon frere, & rien ne pouvait le ſauver. Envain S. Germain, évêque de Paris, avait employé auprès du monarque Auſtraſien toutes les reſſources de ſon zele, & le pouvoir de ſon éloquence ; envain Radegonde avait imploré la grace de Chilperic ; cette religieuſe ſi recommandable par ſa piété, & par le reſpect que la France entiere avait pour elle, n'avait pu fléchir un vainqueur irrité. Sigebert perſiſtait inébranlable dans ſa réſolution.

Déjà Tournai était inveſti, Tournai qui ne promettait pas une longue réſiſtance ; tout ſecondait Sigebert, & Chilperic était perdu ; mais Frédégonde eſpérant du crime ſeul un ſalut qui paraiſſait déſeſpéré, gagna deux ſcélérats, à qui elle promit les plus fortes récompenſes, s'ils pouvaient arriver juſqu'au roi d'Auſtraſie, & lui plonger un poignard dans le ſein. L'appas d'un gain immenſe leur fit braver aiſément les difficultés de cette entrepriſe. Ils partirent munis de toutes les inſtructions que Frédégonde avait pu leur donner.

Sigebert était dans Vitri, où il s'était rendu pour recevoir les hommages de ſes nouveaux ſujets. Les deux aſſaſſins y arriverent pendant la nuit. Ils ſe ren-

dirent au lever du jour dans le château, attendant avec impatience un moment favorable à leur affreux deſſein ; Sigebert ne tarda point à l'offrir. Vainqueur, aimé de ſes ſujets, & cher aux peuples qu'il venait de ſoumettre, il marchait ſans aucun appareil, & n'était gardé que par l'amour qu'il ſavait inſpirer. Il ſortit de ſon appartement pour ſe rendre dans celui de la reine, & paſſa devant les ſcélérats apoſtés pour l'aſſaſſiner. Il les vit s'avancer vers lui, les prit pour des infortunés qui venaient lui demander une grace, & marcha lui-même à leur rencontre. Ils s'agenouillerent comme pour lui parler & lui baiſer la main, mais tirant leurs poignards, ils l'en frapperent à coups redoublés l'un & l'autre. Le malheureux Sigebert tomba noyé dans ſon ſang en jettant pluſieurs cris lamentables. On accourut. Les ſcélérats s'échapperent ; la reine ſortit de ſon appartement, vola vers ſon époux ; on lui prodigua les ſecours les plus prompts, mais inutilement ; il expira quelques minutes après dans les bras de Brunehaut, d'Ingonde & de Clodoſinde ſes deux filles.

Les deux aſſaſſins traverſerent rapidement l'armée Auſtraſienne, & rentrerent dans Tournai, où ils ren-

dirent compte à Frédégonde du ſuccès de leur ſcélé-rateſſe.

Merovée, que l'ambitieuſe reine avait rendu trop ſuſpect à ſon pere pour être chargé dans cette guerre du ſoin de défendre ſa patrie, Merovée apprit la mort de Sigebert & de quel horrible moyen on s'étoit ſervi pour arrêter le cours de ſes deſſeins. Qu'on ne lui ſuppoſe point un ſentiment dont il était incapable. Il ſe voyait délivré d'un rival heureux. Ce trépas rendait Brunehaut à elle-même. Le prince de Soiſſons l'adorait encore, mais il n'enviſagea dans cet événement que la honte éternelle dont il couvrait ſa famille. Il ne vit que la mort d'un grand homme, il en gémit, & ſon cœur généreux déſavoua juſqu'à l'eſpoir qui ſemblait renaître à ſon amour.

De ſon côté, Brunehaut, malgré le penchant qui l'entraînait toujours vers Merovée, ne put refuſer aux manes de ſon époux des larmes tendres & ſinceres. Elle perdait un ami, dont les ſoins, dont l'attachement ne s'étaient jamais démentis. Il n'avait pu obtenir ſon amour, mais il avait mérité ſon eſtime. Elle ſentit combien cette ſéparation était affreuſe; & l'image de Merovée toujours préſente à ſa penſée, ne

ſecha point ſes larmes, & ne put de long-tems calmer ſa douleur.

Cependant tout avait changé de face en un moment. Jamais révolution ne fût plus univerſelle & plus ſubite que celle qui ſuivit la mort du roi d'Auſtraſie. Frédégonde trop adroite pour ne pas ſe ménager des intelligences même parmi ſes plus grands ennemis, avait eu l'art de ſéduire quelques-uns des chefs de l'armée Auſtraſienne ; ils commencerent par lever le ſiége de Tournai, & par engager pluſieurs villes du royaume de Soiſſons à rentrer dans l'obéiſſance. Le reſte ne tarda pas à ſuivre cet exemple, & Brunehaut ſe vit de tous côtés environnée d'ennemis acharnés à ſa pourſuite.

Merovée toujours inquiet de ſon ſort, toujours attentif à tout ce qui l'intéreſſait, fut inſtruit ſecrettement qu'on voulait attenter à la liberté de ſon amante. Il connaiſſait trop bien Frédégonde pour ne pas tout appréhender de ſa haîne, ſi jamais Brunehaut tombait entre ſes mains. Il la fit avertir par des gens affidés, du danger qui la menaçait. La veuve de Sigebert effrayée, voulut ſe ſauver avec ſes enfans, mais trop bien obſervée par les ordres de ſa

rivale, elle ne put échapper, & fut arrêtée ainſi que toute ſa famille.

Rien ne peut exprimer la joie de Frédégonde, lorſqu'elle apprit que la fille d'Athanagilde était en ſon pouvoir. C'était pour parvenir à ce but qu'elle avait tout entrepris. C'était là l'objet de ſa haine, & la victime qu'elle vouloit immoler à l'amour mépriſé. Avant de conduire la veuve de Sigebert dans l'affreuſe priſon où l'on allait l'enfermer, elle la fit amener devant elle pour jouir de ſon humiliation, pour inſulter à ſon malheur & l'accabler d'outrages. Mais Brunehaut, auſſi grande, auſſi tranquille, auſſi fière dans l'infortune, qu'affable, bienfaiſante & modeſte au ſein de la proſpérité, ne répondit que par le ſilence & par le mépris aux diſcours inſultans que lui tint l'épouſe de Chilperic.

Elle fut traînée dans les priſons de Tournai, accompagnée de Chlodoſinde & d'Ingonde ſes filles, & tenant dans ſes bras Childebert, fils & unique héritier du malheureux roi d'Auſtraſie. On l'enferma dans une tour, & tout ce que jamais la tirannie invenra de plus cruel fut mis en uſage pour les perſécuter.

Tandis que Frédégonde s'occupait à Tournai des moyens de faire ſouffrir ſa rivale, Chilperic après avoir reconquis ſes états, ſe vit au moment de monter ſur le trône de ſon vainqueur. Déjà Sigulphe & pluſieurs autres Seigneurs Auſtraſiens l'avaient reconnu pour leur mairre; Sigon, grand référendaire, (18) avait ſuivi leur exemple, & le roi de Soiſſons était entré dans Paris à la ſuite de pluſieurs reliques qu'il avoit fait porter en proceſſion. On ſe ſou-

(18) C'eſt le nom qu'on donnait ſous les Mérovingiens à celui qui gardait le ſceau royal, expediait les lettres & ſcellait les ordonnances. On l'appella Chancelier chez les Carlovingiens, ou parce qu'il barrait les lettres, ou parce qu'il les ſcellait dans un lieu fermé de grilles ou *chanceaux*, ſuivant le langage de ce tems-là. Ce n'était autrefois que la cinquieme charge du royaume. Ce ne fut pas ſans peine qu'en 1224 on lui accorda voix délibérative dans l'aſſemblée des pairs, & pendant longtems il n'eut place au Parlement qu'après les princes & les évêques. Il eſt enfin devenu le premier officier de la couronne, le préſident né de tous les conſeils, le chef de la juſtice, le diſpenſateur de toutes les graces, abolitions & pardons. C'eſt le ſeul homme du royaume qui ne porte point le deuil, le ſeul qui reçoive & ne rende point de viſites.

vient qu'après la mort de Caribert, après le traité fait entre Chilperic, Gontran & Sigebert de ne poſſéder Paris que par indivis, & de n'y entrer que du conſentement de ſes freres, les trois princes s'étaient ſoumis par leur ſerment à la malédiction de Dieu & des Saints ſi l'un d'entre eux oſait jamais ſe parjurer. Le roi de Soiſſons crut, par une dévorion ſuperſtitieuſe, ſe ſouſtraire à la malédiction qu'il attirait ſur ſa tête, & que le crédit de tous les ſaints dont il ſe faiſoit précéder, contrebalanceroit celui des ſaints Polieucte, Hilaire & Martin qu'ils avaient pris à temoins de leurs ſermens.

Ce n'était point aſſez de régner dans Paris, il fallait éteindre une race qui n'avait des droits que trop réels au royaume que Chilperic uſurpait. L'arrêt de mort du jeune Childebert fut porté. Les ordres du roi partirent en conſéquence, & Frédégonde fut chargée de veiller elle même à leur execution. L'ordre étoit digne d'elle, auſſi le reçut-elle avec joie & ſe diſpoſa-t-elle à le remplir avec autant d'exactitude que d'empreſſement. Mais Brunehaut en avait empêché l'effet. Trop inſtruite de l'ambition, des projets, de la haine & de l'inhumanité de ſes vain-

queurs, tremblante avec raiſon pour les jours d'un fils ſon unique eſpérance, elle ſut trouver les moyens de faire parvenir une lettre à Gondebaud. Ce ſeigneur, un des plus puiſſans de la cour d'Auſtraſie, était reſté fidele au ſang de ſes maitres.

D'après l'inſtruction que lui donnait dans ſa lettre la veuve de Sigebert, Gondebaud ſe rendit pendant la nuit au pied de la tour où ces illuſtres infortunés étaient renfermés. Brunehaut ſaiſit le moment où ſes gardes, ſurpris par le ſommeil, n'épiaient plus ſes actions. Elle parvint à ouvrir une des fenêtres de la tour, & deſcendit dans une corbeille ce fils ſi cher, ce fils menacé de périr ainſi que ſon malheureux pere. Gondebaud le reçut dans ſes bras, & chargé de ce precieux fardeau, il échappa par mille détours aux regards vigilans des ennemis de ſon prince, reuſſit à ſe faire ouvrir les portes de la ville, & conduiſit heureuſement juſqu'à Metz ce dépôt ſacré confié à ſa fidelité.

A peine l'aurore venait de naître, que Frédégonde un poignard à la main, & ſuivi de nombreux ſatellites, ſe preſente à la porte de la priſon. Elle demande d'un ton terrible à Brunehaut de lui remet-

tre ſon fils. Que lui voulez vous, repond fièrement la reine d'Auſtraſie? — Lui plonger moi-même ce poignard dans le cœur, te forcer à le voir languir dans les tourmens, à le regarder expirer ſous mes coups, jouir de ton déſeſpoir, & te punir par des ſupplices toujours nouveaux de tous les maux que j'ai ſouffert par toi ſeule & pour toi. Voilà ce qui m'amene. Où eſt ton fils? — Cherches-le, barbare... Trouves-le, s'il eſt encore en ton pouvoir. Dévores ta victime; je vais jouir moi-même des vains efforts de ta fureur. Ce diſcours, la tranquillité de Brunehaut, font trembler Frédégonde.... Elle regarde, elle doute, elle pâlit, s'élance vers le berceau qui devait renfermer Childebert, le découvre & s'écrie.... O rage! Ils m'ont trompé, ma proie m'eſt échappée. Ses yeux étincellent de colere; dans le tumulte des ſentimens qui l'agitent, elle ne peut trouver d'expreſſions qui rendent l'excès de ſa fureur.... Enfin, après un aſſez long ſilence.... Ne crois pas, dit-elle à la veuve de Sigebert, ne crois pas l'avoir ſauvé ſans retour. Sa vie eſt toujours entre mes mains. Je la pourſuivrai juſqu'aux enfers. Pour toi que je hais, à qui je jure une haine immortelle.... tremble! tu ne ſais

pas

pas l'horreur des maux que je te prépare.— Je ſuis tranquille, lui repond Brunehaut, j'ai pour moi le témoignage de mon cœur, la fierté, le courage de mon ſang & le mépris que je dois au tien. Frédégonde veut repondre, s'arrête & ſort de la priſon en lançant ſur ſa rivale un regard foudroyant.

On revint quelques momens après. Des gardes inhumains entraînerent la reine d'Auſtraſie hors de la tour. Ingonde & Chlodoſinde voulurent la ſuivre, ſe jetterent dans ſon ſein & jurerent de ne point abandonner leur mere. Les ſatellites de Frédégonde arracherent de ſes bras ſes deux filles déſeſperées. On les conduiſit à Meaux & la veuve de Sigebert, traînée ignominieuſement comme un criminelle, fut transférée à Rouen & plongée dans l'horreur d'un cachot.

Quelle fut la ſurpriſe & la colere de Chilperic lorſqu'il apprit que l'on avait ſouſtrait à ſa fureur la victime dont il brûlait de repandre le ſang ! Il s'en vengea en s'emparant des tréſors de Sigebert & en redoublant les tourmens que ſouffrait la triſte Brunehaut.

Cependant les principaux ſeigneurs du royaume

d'Auſtraſie s'aſſemblerent. Ils reçurent des mains de Gondebaud le fils, l'héritier de Sigebert, ce monarque le plus grand qui eût encore paru ſur le trône français. Childebert, à peine âgé de cinq ans, fut couronné roi d'Auſtraſie, le jour de noël, aux acclamations du peuple & des grands. Ils eſpererent retrouver en lui les qualités qui brillaient en ſon pere, la généroſité, la bienfaiſance, la bravoure, la conſtance dans l'adverſité, la régularité des mœurs, enfin ce talent ſi rare de ſe rendre cher à ſes ſujets & de mériter l'eſtime de ſes ennemis.

Au milieu des troubles qui déchiraient la France, Frédégonde ne perdait jamais de vue l'objet de ſon ambition, celui de ſa vengeance & le but de toutes ſes démarches. Chilperic avait des fils dont le droit au trône était trop inconteſtable pour que ſes propres enfans puſſent un jour y prétendre. Elle voulait détruire ces obſtacles puiſſans. Elle avait ſçu ſe defaire de Theodebert. C'était par ſes ordres ſeuls que ce prince avait péri dans les champs de l'Aquitaine; déjà Merovée rendu ſuſpect à ſon pere, ne lui paraiſſait plus un rival redoutable. Elle l'aimait encore, mais depuis longtems elle avait perdu l'eſ-

poir de parvenir à s'en faire aimer, & la ſoif de la vengeance avait ſuccedé à l'ivreſſe de l'amour. Elle ſeule avait attiré ſur lui la haine de Chilperic, il fallait achever ſon ouvrage & commencer par porter à l'amant de Brunehaut des coups d'autant plus inévitables que lui-même travaillerait à ſa perte. Lui mort, il ne reſtait plus que Clovis, le plus jeune des héritiers de Chilperic. Quelque tendreſſe qu'eût pour lui le roi de Soiſſons, c'était ſur l'inexpérience de ſon âge que Frédégonde fondait tout ſon eſpoir. Elle ſe promettait de l'engager dans quelques démarches inconſidérées, dont tôt ou tard il ſerait victime. La connoiſſance qu'elle avait du caractère de ſon époux ne lui laiſſait pas craindre qu'il pardonnât jamais à celui de ſes fils qui l'aurait offenſé.

Merovée ignorait le deſtin de Brunehaut. Il la ſavoit au pouvoir de ſes cruels ennemis, mais il n'était point inſtruit des maux affreux qu'on lui faiſoit ſouffrir. Le lieu de ſa retraite était encore un ſecret pour lui. Fredegonde le lui fit apprendre; on lui détailla par ſes ordres les perſécutions qu'elle avait eſſuyées, & celles qu'elle éprouvait encore.

On ne lui en déguiſa point l'horreur. On ne voulait qu'enflammer ſon courroux, le porter à quelque éclat funeſte, on y reuſſit. Le malheureux Merovée, au recit des fureurs qu'on avait exercées ſur la reine d'Auſtraſie, perdit le peu de fermeté qu'il avait conſervée parmi tant d'infortunes. Il exhala ſa douleur & ſa rage par les imprécations & par les menaces. Il ſe permit tout ce qu'inſpire l'excès de la colere, l'emportement du déſeſpoir, le déſordre impétueux des ſens, tout ce que haſarde une aveugle fureur, tout ce que déſavoue la raiſon quand elle a repris ſon empire.

Frédégonde n'ignora rien des imprudentes menaces du fils de Chilperic, mais elle feignit de ne rien ſavoir, & pour mieux voiler ſes projets, lorſque le roi de Soiſſons envoya Rocolene, un de ſes généraux, pour ſe rendre maitre du Maine, qui appartenait au fils de Sigebert, elle porta ſon époux à confier une petite armée à Merovée, & à l'envoyer en Poitou pour s'emparer de cette province. Chilperic ſe rendit à ſes deſirs, & le jeune prince reçut les ordres néceſſaires pour cette expédition.

Il partit trop diſpoſé à remplir les intentions de

Frédégonde. En effet, à peine s'eſt-il rendu à Tours, que quittant ſon armée & feignant de paſſer au Mans, ſéjour d'Audouere ſa mere, il prend le chemin de Rouen, accompagné ſeulement de quelques amis qu'il avait engagé à ſeconder ſes deſſeins. Déguiſés ainſi que Merovée, ils arrivent de nuit aux portes de la ville, traverſent les foſſés à la nage, eſcaladent les murs & s'avancent juſqu'à la priſon qui renfermait la reine d'Auſtraſie.

Le plus profond ſilence regnait dans ces lieux écartés. Des ſoldats gardaient la premiere entrée. Merovée en les menaçant de la mort, les contraint à appeller celui qui avait les clefs de la premiere porte. Il deſcend, il ouvre. Le jeune prince ſe jette ſur lui, ſe ſaiſit de ces clefs formidables. Ses amis veillent ſur les gardes, & Merovée, les clefs d'une main & ſon épée de l'autre, contraint le geolier tremblant à marcher devant lui, à obſerver le ſilence & à le conduire juſqu'au cachot ou languit la veuve de Sigebert. Le geolier obéit. Ils traverſent les plus horribles lieux, deſcendent dans des caveaux profonds & arrivent enfin au ſouterrain qui renferme Brunehaut. La porte s'ouvre, ils entrent. Une ſeule

lampe repandait dans ce cachot un jour ſombre & funebre. Quel ſpectacle s'offre aux yeux de Merovée ! Brunehaut couverte de lambeaux, pâle, défigurée, aſſiſe ſur une pierre & le corps enchaîné à l'un des piliers qui ſoutiennent la voûte du ſouterrain. Elle voit le fils de Chilperic, elle jette un cri de ſurpriſe & de joie..... Eſt ce vous, Merovée, dit-elle ? ô mon dieu tutelaire ! venez-vous m'arracher aux tourmens dont je ſuis la proie ? — Ah ! Brunehaut ! s'écrie le prince de Soiſſons, dans quel horrible état vous retrouve votre amant ! vous des fers ! vous au fond d'un cachot ! ah, les cruels ! leur inhumanité juſtifie mon audace. Il oblige le geolier à briſer les chaînes de la fille d'Athanagilde, elle eſt libre. Mais ce n'eſt point aſſez. Le jour va paraitre, cette nouvelle va ſe répandre, on les pourſuivra & le deſtin de Brunehaut n'en ſera que plus affreux ſi jamais elle retombe au pouvoir de ſes ennemis. Merovée enchaine lui-même le geolier à cette colomne où la triſte Brunehaut a langui ſi long-tems enchaînée. Ils referment le cachot, arrivent aux portes de la priſon, forcent les gardes commis pour y veiller, d'entrer dans une enceinte d'où l'on ne

peut entendre leurs cris, les y barricadent fortement, & ſortent de ce ſéjour d'effroi.

Ils ſe rendent chez Prétextat, évêque de Rouen & leur ami commun. Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſqu'au milieu de la nuit il voit chez lui Merovée & cette reine qu'il croit languiſſante dans l'horreur d'un cachot ! Le fils de Chilperic & la reine d'Auſtraſie ſe jettent à ſes pieds, lui font le récit de ce qui vient de ſe paſſer, & le conjurent de ne les point abandonner. Prétextat attendri les releve, leur promet ſon appui, ſes ſecours..... « Ce n'eſt point aſſez, s'écrie vivement Merovée ! « ô reine ! ma vie eſt entre vos mains. Je ne veux point me prévaloir du danger où je la mets pour vous.... Je ne reclame que les droits de l'amour. Si vous m'aimez encore, ne ſouffrons pas qu'il ſoit au pouvoir des hommes de nous ſeparer jamais. Je dûs être votre époux, ſoyez ma femme. Je n'ai plus de trône à vous offrir. Fugitif, proſcrit, il ne me reſte que l'amour que vous avez fait naître & qu'un cœur qui ne peut aimer que vous. » .... « Je l'accepte, repond Brunehaut ſans balancer. Voilà ma main. Vous n'avez plus de trône, vous n'en êtes que plus digne de moi.

Grand dieu ! faites que je lui rende un jour ce qu'il n'a perdu que pour moi. » Merovée embraſſa ſes genoux & Pretextat les unit à l'inſtant par des liens ſacrés.

Brunehaut prit un déguiſement qui pût tromper les yeux de ſes perſécuteurs, & dès le point du jour ils ſortirent de Rouen, & prirent le chemin d'Auſtraſie.

Frédégonde ne s'attendait pas que le fils de Chilpéric la ſervirait par cette démarche haſardée au de-là de ſes eſpérances. Elle venait d'obtenir de nouveaux ordres pour rendre la priſon de Brunehaut plus cruelle & pour ajouter encore à ſes tourmens. Ces ordres arrivent au point du jour. On court à la priſon. Nul garde ne parait aux portes de la tour. On frappe, on appelle en vain, perſonne ne répond. On n'entend que des ſons inarticulés, des cris comme perdus dans un long éloignement. On enfonce les portes, on trouve les ſoldats enfermés dans un des ſouterrains, & le geolier ſeul enchaîné dans ce même cachot où l'on vient chercher la reine d'Auſtraſie. Ils racontent l'événement de la nuit & l'entrepriſe téméraire que vient de mettre

à fin un jeune guerrier aidé ſeulement d'un petit nombre d'amis. On court aux portes de la ville. Des gardes ſe diſperſent ſur tous les chemins. On pourſuit Brunehaut & ſes libérateurs.

Cette reine infortunée, affaiblie par les horreurs d'une longue miſere & d'une captivité douloureuſe, peu faite à la fatigue d'une marche auſſi précipitée, accablée ſous le poids de l'armure dont on l'avait revêtue pour la ſouſtraire aux regards ennemis; Brunehaut, dis-je, venait de ſuccomber ſous tant de maux réunis. Merovée l'avait reçue dans ſes bras, mourante de laſſitude, conſumée par la ſoif & par une faim dévorante. Merovée pâle, tremblant, ſouffrant des maux de ſon épouſe mille fois plus encore que de ſes propres tourmens, éperdu, déſeſpéré lui prodiguoit tous les ſecours que le malheur & les circonſtances laiſſaient encore en ſon pouvoir. Il invoquoit le ciel & les hommes, il implorait leur pitié, leur aſſiſtance. Le ciel enfin paraiſſait touché de tant de calamités & du danger que couraient ces infortunés.

Dejà Brunehaut ouvrait une faible paupière, elle reprenait ſes ſens. Ils entendent dans le lointain un

bruit d'hommes & de chevaux. Le bruit s'accroît de momens en momens. L'effroi les ſaiſit. Ils veulent ſe retrancher derriere un épais taillis. Ils ſont apperçus. Les gardes les environnent; on combat. Animé par l'amour & par le déſeſpoir, Merovée fait des prodiges de valeur. La mort marche devant lui. Il eſt environné de corps expirans & maſſacrés par ſon bras. Mais le nombre augmente à chaque inſtant. Brunehaut couverte de ſang, à genoux au milieu de ces monceaux de cadavres, éleve en vain vers le ciel une voix & des mains ſuppliantes, en vain elle crie au dieu qu'elle adore de la ſecourir dans ce moment affreux, le ciel, dont les décrets ſont impénétrables, eſt ſourd en cet inſtant aux cris de l'infortune.

Merovée criblé de bleſſures, accablé par le nombre, épuiſé par les efforts ſurnaturels qu'il vient de faire, ſent ſes forces défaillir, il ſe voit prêt à tomber au pouvoir de ſes ennemis, il les voit déjà s'avancer vers Brunehant..... Le déſeſpoir, l'excès de la fureur raniment ſon courage; ils s'élance vers elle, la prend entre ſes bras, pique ſon cheval, & s'éloigne au grand galop; des ſoldats ſe mettent à ſa pourſuite, ils ne peuvent l'atteindre. Son courſier

rapide ſemble connaître le péril, & vouloir l'y ſouſtraire en redoublant la vîteſſe de ſa courſe. Vingt fois ils le perdent de vue; mais le ſang qui ſort de ſes bleſſures laiſſe ſur le chemin des traces de ſon paſſage; guidés par lui, ils arrivent preſqu'auſſi-tôt que Merovée aux portes de Rouen. Il les voit, il n'a que le tems de ſe précipiter en bas de ſon cheval, & toujours Brunehaut entre ſes bras, de ſe jetter dans l'égliſe de S. Martin, bâtie ſur les remparts de la ville.

A peine a-t-il touché le ſeuil de la porte, à peine eſt-il dans cet azile ſacré, que les forces lui manquent tout-à-fait, & qu'il tombe étendu ſur le marbre, ſanglant, défiguré & privé de tout ſentiment. Les gardes ont manqué leur proie. Ils n'oſent violer la ſainteté du lieu qui ſert de refuge à ces illuſtres infortunés. Les prêtres qui deſſervent ces autels ſacré ſont autour de Merovée & de la reine d'Auſtraſie. Ils prodiguent avec humanité au jeune prince les ſecours les plus touchans. La fille d'Athanagilde baignée de larmes, ſeconde leurs efforts. Enfin Merovée ouvre les yeux, il regarde autour de lui .... Il apperçoit Brunehaut. « Grand dieu! je

l'ai ſauvée, dit-il, d'une voix faible... Elle n'eſt point en leur pouvoir ! ô mon dieu ! que j'ai de graces à te rendre ! prens ma vie & conſerve la ſienne. » Il ranime ſes forces, il la prend par la main, il la montre au peuple qui accourt en foule dans le temple, aux ſoldats qui n'oſent mettre un pied téméraire dans cette enceinte ſacrée..... Il montre Brunehaut. « C'eſt ma femme, leur dit-il, le ciel a reçu nos ſermens. Ils ont été conſacrés par un Prélat reſpectable. Rien ne peut plus briſer les nœuds qui nous uniſſent. C'eſt ma femme que j'ai ſouſtrait à ſes perſécuteurs; c'eſt la veuve, c'eſt la mere d'un roi que j'ai arrachée aux horreurs d'un cachot. Prêtres ſaints, c'eſt en vos mains que je la remets, veillez ſur ſes jours infortunés. Peuples qui m'écoutez, ayez pitié de nôtre ſort affreux. Ne ſouffrez pas qu'on viole cet azile ſacré, le ſeul qui nous reſte dans l'univers. Protégez l'innocence, elle a défendu les droits de l'humanité. »

Attendri par les charmes de Brunehaut, par ſa douleur, par ſa miſere, par les larmes de Mercvée, que ſa jeuneſſe, que ſa généroſité, que ſon ſang qui coule encore rendent intéreſſant autant

que reſpectable, maitriſé par les ſentimens les plus tendres, le peuple s'agite, murmure, éclate, veut mettre en pieces les ſoldats inhumains qui pourſuivent ces malheureux époux. Effrayés du péril, les gardes prennent la fuite. Ils échappent avec peine à la populace effrénée. Merovée & ſa tremblante épouſe ſe refugient dans l'intérieur du ſanctuaire; on ferme les portes du temple, & les émiſſaires de Frédégonde accourent vers Paris, volent au palais des Thermes, & apprennent à Chilperic la nouvelle de cet évènement auſſi terrible qu'inattendu.

La reine de Soiſſons ſe fit détailler toute cette aventure; & chaque circonſtance, en déchirant ſon cœur, l'affermit plus que jamais dans ſes projets de vengeance. Plus Merovée avait fait d'éclat, plus ſa perte était ſûre. Chilperic la jura. Le lion chérit ſa progéniture, le tigre le plus féroce ne dévore point ſes petits, & l'on ne voit, dans ces premiers regnes de notre monarchie, que des peres armés contre leurs fils, que des fils perſécutant leurs peres; les freres s'égorgent ſans pitié. Le lien du ſang n'eſt qu'un titre funeſte qui ſemble faire naître la haine & qui parait autoriſer la cruauté. L'infortuné prince de Soiſſons en ſera bientôt un triſte exemple.

Chilperic fut indigné de l'audace de ſon fils. Frédégonde lui peignit Brunchaut comme une femme ambitieuſe & hardie qui n'aſpirait qu'au trône de Soiſſons, & qui, pour y monter, avait ſéduit le fils & l'avait armé contre ſon pere. Elle rejetrait ſur la reine d'Auſtraſie le meurtre de Theodebert, qu'elle-même avait fait aſſaſſiner dans l'Aquitaine. Ces inculpations achevaient de rendre Chilperic implacable. Mais il fallait pour ſe venger tirer Merovée & ſon épouſe du ſaint azile où ils s'étaient refugiés, & l'on ne pouvait y réuſſir qu'en diſſimulant les projets de vengeance.

Chilperic fit porter à ſon fils des paroles de paix, que celui ci rejetta, trop ſûr qu'elles cachaient un poiſon mortel. On employa vainement pour leur faire quitter l'égliſe de S. Martin, l'artifice & les promeſſes les plus flatteuſes. Merovée connaiſſait ſon pere. Brunehaut & le prince de Soiſſons ſavaient qu'il n'y avait nulle pitié à attendre de Frédégonde. Ils crurent que retenus par un engagement ſolemnel, le reſpect de ſoi-même les forcerait au moins à modérer leur fureur. Les deux époux, ſur cette vaine perſuaſion, exigerent du roi de Soiſſons & de Fré-

Frédégonde un ſerment authentique que non ſeulement il ne leur ſerait fait aucun mal, mais encore que leur mariage ſerait confirmé ſi les évêques le jugeaient légitime. Le roi promit tout, reſolu de n'obéir qu'à ſa colere & à ſes projets.

A peine Merovée & la fille d'Athanagilde avaient quitté leur azile, que Chilperic contraignit ſon fils de le ſuivre à Soiſſons. Ils atteſterent en vain la foi des ſermens les plus ſacrés, en vain ils prirent le ciel à temoin du parjure odieux dont ils étaient les victimes, il fallut céder à la force. On arracha la reine d'Auſtraſie des bras du malheureux Merovée. Elle fut replongée dans l'horreur de ſon ancien cachot, & le prince de Soiſſons déteſtant & ſa crédulité & la barbarie de ſes tirans, fut attendre à la cour de ſon pere de nouvelles perſécutions & de nouveaux malheurs.

Childebert affermi ſur le trône d'Auſtraſie, réclama enfin ſa mere. Il était impoſſible de la garder ſans s'expoſer à une guerre que l'on n'était point en état de ſoutenir, & Chilperic, malgré ſa haine & les conſeils de Frédégonde, fut obligé de renvoyer à Metz la veuve de Sigebert. Merovée apprit ſon

retour en Auſtraſie. Il ne put déguiſer les tranſports de ſa joie, & on lui en fit un nouveau crime. Un reſte de reſpect pour ſon ſerment avait ſeul empêché le roi de Soiſſons de le faire périr. Mais on n'attendait que l'inſtant favorable. Il allait arriver. On ne voulait qu'un prétexte, & la malignité cruelle de Frédégonde le fit naître aiſément.

Brunehaut aigrie par les tourmens qu'elle avait ſouffert, n'oublia rien pour engager ſon fils à déclarer la guerre au roi de Soiſſons. Le jeune monarque ne ſe fit pas long-tems ſolliciter. Il engagea Gontran, roi de Bourgogne, à défendre ſa querelle, & réunis tous deux ils s'avancerent contre Chilperic. La fille d'Athanagilde n'avait point oublié que c'était à la ſeule Frédégonde qu'elle devait imputer tous ſes malheurs paſſés. Elle brûlait du deſir de ſe venger. Elle ordonna à Godin, l'un des principaux ſeigneurs de ſa cour, de marcher vers Soiſſons & de tâcher d'y ſurprendre Frédégonde. Elle fut avertie à tems, s'échappa, & Godin ne la manqua que de quelques heures. L'Auſtrafien ſurpris lui-même, fut défait & périt dans le combat. La cruelle marâtre ſaiſit l'occaſion propice & rejetta ſur Merovée l'entrepriſe

treprise formée contre elle. Chilperic, qui ne cherchait qu'à le trouver coupable, se laissa facilement persuader. On s'assura de la personne du prince, où le désarma, & il fut gardé à vue.

Clovis, jeune frere de Merovée, avait conduit une des armées de son pere dans la Saintonge, l'autre avait marché dans le Limosin sous les ordres du général Didier. Le patrice Mummol le joignit, l'attaqua, & le défit. Le combat fut sanglant. Il y périt vingt-cinq mille hommes des troupes de Chilperic, & cinq mille Bourguignons. Frédégonde n'avait pas manqué de faire entendre au roi de Soissons que Merovée avait des intelligences secrettes avec les deux armées ennemies. La défaite de Didier acheva d'accréditer cette calomnie. Le malheureux époux de Brunehaut devint seul responsable du mauvais succès de cette guerre.

Animé par sa cruelle épouse, Chilperic lui-même se rendit à la prison qui renfermait son fils, ce fils innocent autant qu'infortuné ; il l'accabla des plus sanglans reproches. « Tu périras ignominieusement » sur un échafaut, lui disait-il. Tes cendres seront » jettées au vent, & rien ne restera d'un rebelle dont

» le nom ſeul me fait horreur. » Tremblant devant un pere dont il n'avait jamais éprouvé la tendreſſe, anéanti ſous les inculpations les plus atroces & les moins méritées, déchiré par l'horreur d'un deſtin ſi funeſte, Merovée ne répondit au roi que ces ſeuls mots étouffés encore par ſes larmes. « Je ſuis innocent, on veut me perdre, & je mourrai puiſque vous en croyez mes ennemis plus que votre tendreſſe. » Chilperic ne fût point attendri du déſeſpoir de ſon malheureux fils. Il donna de nouveaux ordres pour qu'on augmenta le nombre & le poids de ſes chaînes, pour qu'on les rendit encore plus inſupportables. Il ne ſortit de la priſon qu'après avoir vu le prince tomber ſur la terre, entraîné par ſes fers, & briſé par leurs nœuds étroits & cent fois redoublés.

« Ah ! mon pere, lui cria Merovée d'une voix gémiſſante, en le voyant ſortir, « ah mon pere ! eſt-ce ainſi que vous m'abandonnez. » Le barbare ne l'entendait déjà plus ; déjà des portes épaiſſes le ſéparaient de ſon malheureux fils, & cet infortuné frappait les voûtes du cachot de cris plaintifs & ſuperflus.

Seul dans cette effroyable priſon qu'éclaire à peine une lampe faible, & qui s'éteint dans un long éloi-

gnement, Merovée reſte vingt jours, n'obtenant pour ſoutenir ſa vie que des alimens groſſiers, accompagnés des plus cruels traitemens. Vingt fois il veut mourir, vingt fois il cherche à briſer ſa tête contre la colonne à laquelle il eſt enchaîné. Mais la forme de ſes liens s'oppoſe à ce funeſte deſſein. Quelquefois dans ſa rage il mord ſes fers, il veut les dévorer; quelquefois il les baigne de larmes. Il appelle Brunehaut... « Viens, chere épouſe, dit-il, viens voir Merovée expirant dans les chaînes comme le plus vil criminel! viens me délivrer, me venger.... hélas! tu ne m'entends pas, & je meurs loin de toi. »

Le vingt & unieme jour de ſa détention, ſe préſente à lui un garde qu'il ne connaît pas, qui paraît gémir ſur ſon ſort, qui le plaint, qui l'encourage, qui lui donne de légers ſecours, & une nourriture plus reſtaurante. Le prince de Soiſſons eſt touché des ſoins compatiſſans de ce ſoldat. Il leve ſur lui des yeux mouillés de larmes moins ameres.... « Ah! qui que vous ſoyez, lui dit-il, puiſſe le Ciel bénir votre bonté compatiſſante! Vous êtes le ſeul dans le monde qui preniez pitié du malheureux Merovée..... Brunehaut m'abandonne, je n'ai plus de pere, &

j'attends la mort. « N'eſt-il point, lui répond le garde, quelqu'un que vous puiſſiez informer de votre ſituation, qui ait quelque empire ſur l'eſprit du roi, qui ſollicite pour vous, qui vous juſtifie & puiſſe obtenir vôtre grace ? je ſuis malheureux, interrompt Merovée, qui parlerait pour moi ? tout me trahit, tout m'abandonne, qui éléveroit la voix pour ma juſtification ? je ſuis dans un cachot traité comme un criminel, prêt à périr ſur un échafaut, ai-je encore des amis ? en a-t-on dans mon état ? —

Si vous vous adreſſiez à la reine ? — à mon ennemie ? — elle peut vous ſauver. — Elle veut ma mort. — Une ſoumiſſion peut la déſarmer. — M'abaiſſer devant Frédégonde ? . . . Oubliez-vous qui je ſuis ? — Vous êtes, pourſuit le garde, un prince innocent peut-être, mais accuſé, mais au pouvoir de ceux qui vous accuſent, mais prêt à être condamné. Vous êtes l'hétitier d'un grand empire, mais on proſcrit vos jours, & demain peut-être vous porterez vôtre tête ſur un échafaut. Frédégonde peut tout ſur Chilperic, & peut-être il ne tient qu'à vous de vous ſauver. » Merovée garde un moment le ſilence. Il eſt abſorbé dans ſes réfléxions. Supplier

ſon ennemie, & ſurtout Frédégonde ! c'eſt une humiliation qui révolte ſon grand cœur. Il va refuſer, rejetter fiérement ce moyen..... Brunehaut s'offre à ſes yeux, Brunehaut qu'il adore encore toute ingrate qu'il la ſuppoſe ; il peut vivre encore & vivre pour Brunehaut..... « eh bien, dit-il au garde, que faut-il faire ? je m'abandonne à vous. — Écrivez » lui répond le ſoldat, écrivez à la reine. Je puis vous en faciliter les moyens. Je porterai l'écrit, & parviendrai, je vous jure, à le faire tenir à Frédégonde. Je n'ai point de parchemin, mais voilà des tablettes enduites & un ſtilet. Vous pouvez vous en ſervir. Je vais alléger vos chaînes, & vous donner plus d'aiſance. Prenez courage, & croyez que votre ſort eſt dans vos mains. —

Merovée prit en ſoupirant ce que le garde lui préſentait, & dit en levant les yeux au Ciel : » O toi, pour qui je ſacrifie & ma gloire & ma répugnance, un tel effort peut-il encore te plaire ? Je t'ai conſacré ma vie, & je la perdrais ſans peine, ſi je n'avais l'eſpoir que mes jours te ſont encore chers. « Approche cette lampe, pourſuivit-il en s'adreſſant au » garde. Hélas ! ſa lumiere pâle & tremblante, eſt la

» ſeule conſolation qu'on m'ait laiſſé dans cette pri-
» ſon horrible. » Le ſoldat obéit, & Merovée grava ſur les tablettes cette lettre dont chaque mot lui ſemblait une tache à ſa gloire.

« C'eſt Merovée qui vous écrit, oui, Madame, c'eſt
» lui-même. Votre ſurpriſe ſans doute en ce moment
» égale la haîne que vous avez pour moi. Soyez plus
» étonnée encore. C'eſt à vous que je m'adreſſe pour
» fléchir un pere irrité qui m'a condamné ſans m'en-
» tendre, c'eſt votre crédit que je réclame pour par-
» venir à me juſtifier; enfin c'eſt à vous que je de-
» mande & l'honneur & la vie que l'on veut m'ar-
» racher. Songez que je ſuis fils de Chilperic, de ce
» roi à qui vous devez le trône. Songez que je ne
» ſuis point coupable.... & vous ne l'ignorez pas.
» Qui mieux que vous connaît mon innocence ? Son-
» gez que je n'ai jamais mérité cette haîne dont vous
» m'accablez, & dont vous rougiriez vous-même, que
» vous vous reprocheriez ſans doute ſi vous en voyez
» les funeſtes effets. Je ſuis dans la priſon la plus
» affreuſe. J'y reſpire un air contagieux, j'y ſuis écraſé,
» meurtri, déchiré par des chaînes dont le poids me
» tient renverſé ſur une terre humide & fangeuſe.

» Ces alimens dégoûtans & groſſiers que l'on ne refuſe
» pas aux plus vils criminels, ne me ſont donnés qu'a-
» vec épargne ; à peine ont-ils juſqu'à préſent ſoutenu
» mes miſérables jours. Une eau corrompue, loin d'é-
» tancher ma ſoif, en irrite l'ardeur ; je meurs lente-
» ment de mille morts effroyables.... & je ſuis fils
» de Chilperic ! & je ſuis innocent ! & il ne m'eſt pas
» permis de me juſtifier !.... Si la pitié peut émou-
» voir votre ame, ſi l'humanité ſouffrante a des droits
» à votre ſenſibilité, informez-vous du ſort de Mero-
» vée. Apprenez qu'il eſt tellement horrible, que vingt
« fois j'ai voulu m'arracher la vie, & que le plus
» grand de mes malheurs eſt peut être de n'avoir pu
» y réuſſir encore. Ceux qui me perſécutent m'ont
» fermé tous les chemins qui conduiſent au trépas.
» Ils veulent ma mort, mais ils la veulent honteuſe,
» flétriſſante. C'eſt peu de ma vie, il leur faut ma
» gloire !.... Frédégonde ! ai-je mérité cet horrible
» deſtin ? Quel eſt mon crime ?... mais, Madame,
» vous pouvez ſauver & mes jours & ma renommée du
» ſort infâmant qu'on leur prépare. Mon pere.... ſe fût-
» il jamais déterminé de lui-même à ſe priver d'un
» fils ! Un pere eſt il volontairement le bourreau de

» ſon ſang?.... Chilperic ne vous refuſera pas la
» grace d'un infortuné dont vous pouvez manifeſter
» l'innocence. Je ne vous ai connue juſqu'ici qu'à
» des marques de haîne ; forcez-moi de vous connoî-
» tre enfin par un acte d'équité. Etouffez un reſſen-
» timent injuſte, ſauvez le fils de votre maître, épar-
» gnez le ſang de vos rois, & contraignez mon cœur
» à perdre la mémoire des offenſes paſſées, pour ne
» ſe ſouvenir que des bienfaits préſens ».

Merovée ferma les tablettes, les remit au garde officieux qui voulait bien ſe charger de ſes intérêts, lui recommanda la promptitude, le ſecret, & le vit s'éloigner en rougiſſant d'une démarche qu'il regardait comme humiliante, autant qu'infructueuſe.

Le reſte du jour s'écoule. La nuit vient, & Merovée n'a point encore revu le mortel compatiſſant qui s'intéreſſe à ſes malheurs. Déjà le fils de Chilperic a entendu fermer ces formidables portes qui le ſéparent du reſte des humains. Déjà tout eſt plongé dans un profond ſilence. Tout dort, excepté l'innocence enchaînée & ſouffrante dans ces funeſtes lieux deſtinés aux forfaits. La ſeconde heure de la nuit vient de ſonner, & Merovée entend un bruit de clefs, des portes s'ou-

vrir; celle qui ferme ſon cachot s'ouvre elle-même. A la lueur d'une torche que porte le même garde qu'il a chargé de ſa lettre, il apperçoit une femme.... Il regarde.... C'eſt Frédégonde! Merovée jette un cri de ſurpriſe. Son ſang ſe glace, une ſueur froide ſe répand ſur tout ſon corps; il veut parler, la parole expire ſur ſes levres.

— Oui, Merovée, c'eſt moi, lui dit la reine de Soiſſons. C'eſt Frédégonde. Je viens voir ſi vous voulez vivre ou mourir. — Le garde ſe retire ſous la premiere voûte du ſouterrain, & Frédégonde reſte ſeul avec Merovée.

Ils obſervent tous deux le ſilence. Merovée, dans l'horreur qui l'agite, en proie à mille ſentimens contraires, ne ſait ce qu'il va dire, & frémis de dire ce qu'il penſe. L'épouſe de Chilperic a les yeux fixés ſur lui. Ce cachot, ce ſéjour effroyable, les chaînes peſantes ſous leſquelles Merovée ſuccombe, le déſordre de ſes vêtemens, que l'humidité du lieu fait tomber en lambeaux, la pâleur répandue ſur ce viſage autrefois un modele de beauté, la mort empreinte ſur un front qui brillait n'aguères des fleurs de la jeuneſſe & de la ſanté; tous ces objets hideux ſont

ſur ſon cœur une impreſſion dont elle veut envain ſe défendre. Elle aime encore Merovée. Voit-on ſans émotion ſouffrir ce que l'on aime? Quelque raiſon qu'on croye avoir de ſe plaindre de lui, à l'aſpect des maux dont il eſt accablé, le premier ſentiment naît de l'amour, il eſt de compaſſion; l'amour-propre ſeul produit le ſecond, s'il eſt de haine & de vengeance.

Frédégonde ſoupire, ſon cœur s'attendrit; & ſes yeux, qui n'ont jamais verſé que des pleurs de colere & de rage, ſont pour la premiere fois mouillés des larmes douces de la ſenſibilité.

— Vous me regardez, interrompt enfin Merovée.... Vous me regardez, Madame, & vos yeux cherchent ſans doute envain le fils de Chilperic. Où le trouveriez-vous? Il n'y a ici qu'un malheureux abandonné du ciel & des hommes. Ces voûtes ſombres ne ſont frappées que des cris de l'Innocence. Elle gémit dans les fers; & ceux qui l'ont précipitée dans cet horrible abîme triomphent ſans remords, vivent heureux & tranquilles.... Frédégonde! eſt-ce là le ſort que je méritais? qu'ai-je fait? quel eſt mon crime? —

Quel eſt ton crime, ingrat? & tu me le demandes?

& ton cœur ne te dit pas tout ce que je puis te reprocher? — Vous, Frédégonde! — Oui, perfide. Tu n'ignores pas mon ſecret, puiſque tu connais l'amour. Et que n'ai-je point fait pour éclaircir à tes yeux un myſtère que j'aurois dû ſans doute envelopper d'un ſecret éternel? Que n'ai-je point fait pour te prouver que je t'aime? Diras-tu que mes démarches ont échappées à ta pénétration? Si tu m'avais aimé, perfide, ton cœur en devinant le mien, m'eût épargné la honte de tant de démarches infructueuſes. J'en ai trop fait pour que tu puiſſes douter de mes ſentimens, tu n'en as point fait aſſez pour répondre à l'amour que j'avais pour toi. — Vous m'aimez! vous, Madame! — Et je n'ai jamais aimé que toi, — & vous me perſécutez? — Cruel, fais-toi moins aimer, ou aimes-moi davantage, & je ceſſe d'être ton ennemie! Je te hairais moins, ingrat, ſi je ne t'avois adoré; que dis-je! ſi je ne t'adorais encore!.... Tu ne me réponds rien? Tu te tais? .... Ah perfide! ſi Brunehaut te tenait ce langage, que ton cœur aiſément te dicterait une réponſe. — Frédégonde, laiſſons-là cet amour infortuné que le ciel ſemble avoir proſcrit. Hélas! les nœuds qui m'ont

uni à la reine d'Auſtraſie, n'ont duré qu'un moment! quels maux affreux ils ont attiré ſur ſa tête! De quels fléaux ils accablent la mienne! O Brunehaut! c'en eſt fait, je le ſens, & nous ne nous reverrons plus. —

Tu l'aimes donc toujours ? — Que me demandez-vous ? — Tu me hais donc ? — Les perſécutions les plus affreuſes font elles naître l'amour ? — Mais enfin quelle eſt à préſent la ſituation de ton ame ? — Celle d'un malheureux qui n'attend que la mort, qui s'y prépare, & qui veut du moins mourir avec courage, s'il n'a pû vivre ou mourir avec gloire. —

Ta vie eſt entre mes mains. Je puis d'un ſeul mot t'arracher au trépas honteux que l'on te prépare. Tu peux vivre, mais il me faut un ſacrifice.... qui te coûtera ſans doute, & que cependant il faut me faire, ſi tu veux échaper au ſupplice qui t'attend. La vie, le trône & ma main en ſeront le prix. Je me charge d'applanir les difficultés que tu peux trouver dans les deux dernieres propoſitions. Je te repons de tout & prens ſur moi le danger de l'entrepriſe. —

Vous m'offrez le trône & votre main ? vous, Madame ! & mon pere..... — Je me charge de tout,

te dis-je. Obéis-moi, & laiſſes faire à Frédégonde.... Tu leves les yeux au ciel ? tu pâlis... tu ne me répons rien Eſt-ce refus ? eſt-ce aveu ? — Vous me faites trembler.... Et par quel crime, ô dieu ! faut-il mériter le prix d'un crime effroyable ſans doute — Il faut verſer le ſang d'une ennemie que je déteſte. Il faut me délivrer toi-même d'une rivale dont tu peux ſeul approcher, à qui toi ſeul n'es point ſuſpect, & dont je te demande de m'apporter la tête — Frédégonde ! juſte ciel ! — Implores, ſi tu veux, le ciel, mais obéis, mais pars pour l'Auſtraſie ; entre dans Metz, introduis-toi dans le palais des rois, prens ce poignard, que Brunehaut, que mon exécrable rivale tombe & périſſe ſous tes coups, apporte moi ſa tête.... la vie, le trône, ma main, voilà ta recompenſe..... Eh ! quoi ? tu t'obſtines à garder le ſilence ? quels regards lances-tu ſur moi ? prens ce poignard, te dis-je, prens, ou prépares-toi demain à monter ſur l'échafaut. —

Eh bien, femme cruelle, ou plutôt furie impitoyable, donne-moi ce glaive, donne. Si je ne puis t'en déchirer le flanc, qu'il me ſerve du moins à m'arracher une vie que ton aſpect remplit d'horreur...

Monſtre d'iniquité! tu veux que je plonge mes mains dans le ſang d'un objet adoré?... Tu m'oſes propoſer, pour prix du plus horrible de tous les attentats, une main dont tu ne peux diſpoſer qu'en aſſaſſinant ton époux & mon pere? tu m'offres un trône où je ne puis monter qu'en égorgant celui qui m'a donné la vie, qu'en maſſacrant ton maître & mon roi?... Fuis loin de moi, tigre féroce..... Fuis.... Ma priſon, mes malheurs, les ſupplices, la mort ſont moins affreux pour moi que ta préſence. —

Merovée, obéis, ou ton trépas eſt ſûr!..... la mort de ma rivale, ou l'échafaut; choiſis. —

L'échafaut, barbare, & fuis loin de moi. Ton ſouffle infecte encore l'air contagieux de mon cachot. —

Adieu, perfide. Je ne te reverrai que lorſque tu marcheras au ſupplice. Tu pouvais vivre, tu veux mourir, meurs. Toi ſeul as fait tes deſtins. Tu viens de prononcer ton arrêt.

Frédégonde s'éloigne, le flambeau diſparaît, le cachot ſe referme & Merovée, ſaiſi d'horreur, attend avec l'aurore le coup qui doit finir ſes miſérables jours.

Frédégonde dans les tranſports de ſa rage, voulait effectivement qu'il périt par le dernier ſupplice, mais Chilperic n'oſa livrer à des bourreaux un fils cher à ſes peuples, & dont on voulait vainement rendre la vertu ſuſpecte. On craignit par cette démarche haſardée d'exciter un ſoulevement qu'il n'eût pas été facile d'appaiſer. L'injuſte peine que devait ſubir Merovée fut commuée, malgré les efforts de Frédégonde.

A peine le jour venait de naître, qu'on entra dans la priſon de ce prince infortuné. Il attendait la mort, & ſon grand cœur ne la regardait plus que comme un port heureux qui le mettait à l'abri de ſes perſécuteurs..... Il vit avec déſeſpoir que ſes tourmens n'étaient point encore prêts à finir. On lui coupa les cheveux; il fut déshérité, ordonné prêtre, & confiné dans un monaſtère. On ne peut donner qu'une faible idée de ſa rage & de ſon déſeſpoir. Il perdait Brunehaut. Il ſe voyoit enfermé dans des lieux d'où jamais il n'eſperait ſortir. Il ignorait le ſort de la fille d'Athanagilde. Il imaginait à chaque inſtant la voir retomber au pouvoir de Frédégonde. La cruelle reine de Soiſſons, pour ajouter à ſon

malheur, ne ceſſait de lui faire appréhender pour Brunehaut le deſtin le plus funeſte. Tant de maux aſſemblés triompherent de ſon courage. Sa raiſon s'égara & ſa ſituation attendrit tous les cœurs, hors ceux de Chilperic & de ſon impitoyable épouſe.

Le tems & les ſoins que l'on prit de ſon état appaiſerent au moins en apparence le déſordre de ſon eſprit. Il parut plus calme. On crut le ramener entiérement en lui laiſſant un peu plus de liberté. Les religieux dont il était environné n'avaient pû lui refuſer une compaſſion que ſes malheurs avaient ſi bien mérités. Malgré les expreſſes défenſes du roi de Soiſſons & de la barbare Frédégonde, ils allegerent le poids de ſes chaînes, & s'efforcerent d'adoucir l'horreur de ſa captivité.

Merovée, plus tranquille au dehors, feignit de ſe prêter à leurs vues, & d'avoir enfin obtenu ſur lui-même de fléchir ſous le joug de ſon infortune. Mais ſon deſſein n'était que de tromper leur vigilance, de détourner leurs yeux de ſes démarches, de franchir les barrières qui l'arrêtaient & de fuir en Auſtraſie. Le ciel en avait autrement ordonné.

Le fils de Chilperic crut avoir une nuit trouvé l'inſtant

l'inſtant favorable. Il deſcendit dans les jardins du monaſtère, s'avança ſans être apperçu juſqu'au pied d'un mur à demi ruiné, qui ne lui paraiſſait qu'un faible obſtacle, il le ſurmonta. Un bois s'offrit à ſes yeux. Il s'enfonça dans ce taillis épais; mais la nuit, jointe à l'ignorance où il était des chemins, l'empêcherent de démêler la route qu'il devait ſuivre. Il s'égara, & vers le point du jour il découvrit les murailles de Tours. On s'était apperçu de ſon évaſion, on courait après lui; il n'eut d'autre reſſource que d'entrer précipitamment dans la ville & de ſe refugier dans une égliſe. Elle était ſous l'invocation du même ſaint qui n'aguères dans Rouen lui avait préſenté le ſeul azile qui pût ſauver ſes jours & ceux de ſon amante.

Chilperic inſtruit du lieu de ſa retraite, employa vainement pour l'en tirer la ruſe, les menaces, les trahiſons, la perfidie. Rien ne put obliger Merovée à le quitter. Son pere furieux de l'inutilité de ſes artifices, entreprit de l'arracher par force de ſon azile. L'évêque de Tours le menaça hautement du courroux de S. Martin & des vengeances du ciel. On ſait à quel point Chilperic pouſſait la ſuperſti-

tion. Qui croirait que ce prince écrivit une letrre à ce ſaint, qu'il lui demandait par cet écrit, s'il ſerait offenſé qu'il violât la franchiſe & les priviléges de ſon égliſe en y faiſant enlever un transfuge, un criminel, un apoſtat? qui croirait que la lettre fut dépoſée ſur le tombeau de ce thaumaturge de la France; que le roi, telle était la ſimplicité, l'ignorance de ces tems barbares, que la roi fit accompagner ſa lettre d'un parchemin ſur lequel rien encore n'avait été tracé, & où il ſe flattait que le bienheureux pontife écrirait ſa reponſe? S. Martin n'en fit aucune. Le parchemin au bout de trois jours fut trouvé ſans écriture; le ſuperſtitieux monarque prit ce ſilence pour un déſaveu & ſe déſiſta de ſon entrepriſe.

Merovée dont une longue ſuite d'infortunes avait épuiſé le courage, devenu faible comme ſon pere, implorait comme lui par des actes ſuperſtitieux la protection de S. Martin. Il le conjurait de lui dévoiler ſon ſort par les endroits ſur leſquels il tomberait en ouvrant les livres ſaints. Il ne s'en préſentait aucun qui lui fût favorable. Tout lui préſageait une mort affreuſe. Ce malheureux ptince,

privé de repos, déchiré par d'éternelles appréhenſions, ſortit enfin de cet aſile où tout lui annonçait un deſtin funeſte autant qu'inévitable.

Proſcrit, fugitif, errant, trahi partout, partout perſecuté, pourſuivi ſans relâche par un pere impitoyable, & par une amante mépriſée & furieuſe, abandonné de Brunehaut, de Brunehaut qui n'avait jamais ceſſé de l'adorer, mais qui ne pouvait rien pour lui, prêt à ſe voir livré par les principaux de Terouanne au pouvoir de ſes ennemis, entraîné par ſon funeſte aſcendant, Merovée vint enfin ſe jetter lui-même ſous le glaive de ſa cruelle marâtre. Quatre aſſaſſins gagnés par Frédégonde, l'atteignirent au milieu d'une forêt qu'il traverſait dans ſa fuite. Ils le percèrent de vingt coups de poignard. Son ſang coulait à gros bouillons, la pâleur de la mort était ſur ſon viſage; il tomba évanoui. Les meurtriers crurent lui voir rendre le dernier ſoupir, ils s'éloignerent, abandonnant ſon cadavre aux bêtes féroces dont ce bois était rempli.

Cependant la fraicheur de la terre ranima pour quelques inſtans les forces défaillantes du malheureux Merovée. Il ouvrit ſa mourante paupiere, porta de

tous côtés des regards faibles & incertains, & apperçut enfin dans l'éloignement une miſérable chaumiere. Il eût encore le courage de ſe trainer juſqu'à la porte de cette ruſtique habitation. Ses cris plaintifs la firent ouvrir. Il en ſortit une jeune payſanne qui recula d'horreur à l'aſpect de ce corps ſanglant & défiguré étendu ſur la terre. Elle appella du ſecours. Un payſan qui paraiſſait être ſon époux accourut.

« Qui que tu ſois, prens pitié de moi, lui dit le » prince de Soiſſons d'une voix expirante. Je ſuis » Merovée..... Tu vois le fils de ton roi. Il m'a » ſacrifié à la haine de Frédégonde..... C'eſt elle..... » Ils m'ont aſſaſſiné. »

Etonnés, attendris, ils portent Merovée dans leur chaumiere, le couchent dans leur lit, lui donnent tous les ſecours qui ſont en leur pouvoir.... Mais il n'eſt plus tems. L'infortuné prince de Soiſſons ſent arriver ſa derniere heure. Il demande à ces bons payſans s'ils peuvent lui procurer dequoi écrire une lettre. Ils n'ont rien, ils en gémiſſent. Merovée les prie de déchirer un morceau de ſes vêtemens; ils obéiſſent. Il prend le lambeau, y trace de ſon propre

ſang & en caracteres informes ce peu de mots qu'il adreſſe à la plus tendre épouſe.

« Je meurs, aſſaſſiné par mon pere..... par Fré-
» dégonde... je n'ai jamais aimé qne toi..... Mon
» dernier ſoupir eſt pour toi. Sauve tes jours de leurs
» fureurs, ils ont juré ton trepas.... Vis pour m'ai-
» mer... Ne m'oublies jamais... Chere Brunehaut...
» Merovée emporte avec lui ton image... Venge ma
» mort.... Mais que Frédégonde ſeule.... »

Il ſent ſes forces l'abandonner tout-à-coup..... L'écrit ſanglant lui tombe de la main, la mort s'avance à grand pas; déjà tout s'obſcurcit à ſes yeux, il n'a que le tems de dire aux deux païſans « par-
» tez... remettez à la reine d'Auſtraſie... Vous ſerez
» récompenſé... Dieu de Clovis, prens pitié de Me-
» rovée!..... Brunehaut..... Brunehaut ». ..... Il expire.

La jeune payſanne & ſon époux ne l'avaient vû qu'un moment, mais ils ne purent refuſer des larmes à ſon trépas. Ils laverent le ſang dont tout ſon corps était ſouillé, lui creuſerent une foſſe dans un verger qui leur appartenait, & l'inhumerent de leurs propres mains. Ils n'oublierent jamais le ſpectacle

affreux dont ils avaient été témoins, & tous les jours ils vinrent ſur la tombe de Merovée bénir leur obſcurité.

Ainſi périt à la fleur de ſon âge ce prince digne d'un meilleur ſort, vaillant, humain, généreux. L'origine de ſes malheurs fut d'aimer une femme vertueuſe & d'être aimée par une femme abandonnée au crime.

Les meurtriers coururent apprendre à Frédégonde que ſon ennemi venait de tomber ſous leurs coups. Ils furent payés relativement à l'importance du ſacrifice qu'ils avaient fait à ſa vengeance. Des victimes malheureuſes qu'elle voulait immoler, quatre avaient déja péri par ſes ordres. Galſuinde, le frere de Chilperic, Theodebert & Merovée étaient deſcendus dans la nuit de la tombe. Il ne reſtait plus que Clovis, Chilperic lui-même, & ſurtout Brunehaut. C'était pour arriver juſqu'à elle qu'il avait fallu tant de meurtres. C'était elle que ſa rage voulait ſacrifier & pour y parvenir, le fer, le poiſon, les aſſaſſinats, rien n'avait pû l'intimider. Elle n'avait point oublié que Prétextat avait conſacré l'union du prince de Soiſſons avec la veuve de Sigebert.

Hélas ! ils n'avaient été unis qu'un moment, encore n'en n'avaient-ils pas éprouvé les douceurs ; mais ce moment avait été pour la jalouſe Frédégonde un coup d'autant plus ſenſible, que malgré ſes fureurs, elle adorait encore Merovée, même après avoir ordonné ſon trépas.

C'eſt à Prétextat que Brunehaut devait le bonheur d'avoir été, ne fut-ce qu'un inſtant, la femme de Merovée ; c'était un titre pour que la cruelle reine le perſécuta, le pourſuivit & l'accabla de ſa vengeance. Elle entreprit de faire dépoſer ce prélat dans un concile tenu à Paris dans l'égliſe de ſainte Genevieve. Le roi excité par ſon épouſe, fut lui-même l'accuſateur. On fit entendre des témoins qui chargerent l'évêque de Rouen de mille crimes ſuppoſés ; effrayé par l'appareil de ſon jugement, naturellement faible & timide, le prélat convint de tout ce qu'on lui reprochait, même des crimes atroces, que non-ſeulement il n'avait pas commis, mais dont il ignorait même juſqu'aux noms.

Combien l'on doit être étonné lorſqu'on lit pour la premiere fois qu'un roi, que le monarque d'un grand empire ne rougit point de ſe jetter aux pieds des

évêques ſes vaſſaux, d'embraſſer leurs genoux pour leur demander la condamnation d'un de ſes ſujets. Tant l'aveugle colere, tant le beſoin de la vengeance étouffent les autres paſſions, rabaiſſent l'homme & lui font oublier juſqu'à ſon orgueil!

Chilperic demandait qu'en plein concile, on déchira la robe de Prétextat, qu'on recitât ſur lui les malédictions contenues dans le pſeaume cent huitieme, ou du moins qu'on l'excommunia pour toujours. Le concile ſe refuſa à l'une & à l'autre demande. L'évêque cependant fut condamné ſur ſa propre confeſſion, enfermé dans une étroite priſon, exilé enſuite dans une des îles du Cotentin. La mort de Merovée & la condamnation du prélat n'étaient que le prélude des fureurs de Frédégonde. Le tour du malheureux Clovis arriva. C'eſt contre lui que l'impitoyable marâtre dreſſa toutes ſes batteries. Il ne reſtait plus que lui des fils du premier lit. C'était le ſeul obſtacle qui s'oppoſait à la grandeur de ſes enfans, elle reſolut de le ſacrifier à leur élévation. Un événement imprévu lui fournit ſes premieres armes.

On découvrit une conjuration tramée par Leu-

daſte, comte ou gouverneur de Tours. Cette homme oſa former le projet de perdre Frédégonde. Il ſe ſervit d'un moyen qui paraiſſait d'autant plus infaillible qu'il était plus détourné. Des témoins ſubornés par lui accuſerent Gregoire de Tours, d'avoir des intelligences avec le jeune roi d'Auſtraſie & de s'être permis des diſcours indécens ſur les amours de Frédégonde & de Bertrand évêque de Bordeaux. L'accuſé ſe juſtifia. Les accuſateurs appliqués à la queſtion, avouerent que cette intrigue n'avait été combinée que pour noircir la reine dans l'eſprit de ſon époux, & que le deſſein des conjurés était d'aſſaſſiner Chilperic, de perdre tous les enfans qu'il avait eu du ſecond lit & d'élever Clovis ſur le trône.

Ce jeune & malheureux prince ignorait ce qu'on entreprenait pour lui. Mais il était aimé, ſon droit au trône était inconteſtable, & Frédégonde avait juré ſa perte. Elle n'oublia rien pour en preſſer le moment. De nouvelles circonſtances vinrent encore à l'appui de ſon projet. Le ciel qui voulait la punir, lui enleva ſes trois fils, qu'une diſſenterie emporta dans l'eſpace de peu de jours. Elle fit tour-

ner au profit de ſa haine ce qui n'était ſans doute que le chatiment de ſes crimes. Elle gagna des témoins qui accuſerent Clovis d'avoir empoiſonné ces trois jeunes princes. Chilperic, ce cruel, qui ſemblait avoir juré d'exterminer ſa famille entiere, fit arrêter ce dernier des freres de Merovée. Il fut enfermé dans le chateau de Noiſi, & quelques jours après on le jetta, percé de coups, dans la riviere de Marne (19).

Frédégonde fut elle même annoncer à la malheureuſe Audouere que Clovis, le dernier de ſes fils, venait d'être percé de cent coups de poignard. Audouere déſeſpérée courut ſe jetter aux pieds des autels, & demander à Dieu de punir l'exécrable marâtre dont la main cruelle s'etait plongée dans le ſang de ſes fils. Frédégonde telle qu'une furie, s'élança vers ces autels qu'Audouere tenait embraſſés; ſans reſpect pour la ſainteté du lieu, ſans pitié,

(19) On lit dans Grégoire de Tours que le corps de ce jeune prince poignardé & jetté dans la Marne par l'ordre de ſa belle-mere, s'arrêta dans les filets d'un pêcheur qui ne pût pas douter *à ſa longue chevelure*, que ce ne fût le fils du roi.

ſans remords, elle voulut l'en arracher, mais après d'inutiles efforts, elle lui perça le cœur, & l'abandonna aux aſſaſſins qui l'avaient ſuivie & qui acheverent de mutiler ſon corps ſanglant. Baſine ſœur de Clovis, propre fille de Chilperic & de l'infortunée Audouere, livrée à d'infames ſatellites, deſhonnorée par jeux, couverte d'opprobre & preſque expirante ſous l'horreur des tourmens, fut reléguée pour jamais dans un cloître.

On dit que le ciel irrité de tant de crimes, donna des marques ſenſibles de ſa colere. L'ordre fut bouleverſé. La Nature oublia les immuables loix auxquelles elle eſt aſſervie. Les tremblemens de terre, les inondations, les pluyes de ſang, les incendies, la famine, la peſte précéderent & ſuivirent ces effroyables cataſtrophes. Les arbres au mois de Janvier ſe couvrirent de fleurs & porterent des fruits. La vigne en décembre ſe chargea de feuilles & l'on vit des grappes formées, & preſque mûres dans cette ſaiſon où la terre attriſtée n'eſt ordinairement couverte que de neiges & de frimats.

La France entiere devînt bientot un nouveau théatre d'horreurs. Les deux rois d'Auſtraſie & de

Bourgogne s'étaient rendus à Pont-pierre, petit village ſur les bords de la Meuſe. Il s'agiſſait de former entre eux alliance ſincere & durable. Gontran venait de perdre ſes deux fils; il adopta ſolemnellement le jeune roi d'Auſtraſie, & le déclara ſeul héritier de ſes états. Childebert moins fidele à ſes ſermens que ſon pere, oublia peu de tems après ſon adoption, ce qu'il devait à ſon pere adoptif, & ſe ligua avec ſon mortel ennemi contre le roi de Bourgogne. La guerre civile s'alluma plus que jamais dans le royaume, & n'eut d'autres ſuccès que nombre de combats, pluſieurs villes priſes & rendues, beaucoup de ſang verſé de part & d'autre, & partout le pillage & la dévaſtation. On convint enfin d'une ſuſpenſion d'armes; les deux freres & le neveu ſe jurerent une amitié à toute épreuve.

Athanagilde, pere de Brunehaut & de Galſuinde, mourut ſur ces entrefaites & dans l'inſtant même où il ſe préparait à venger le trépas de la reine de Soiſſons. Sa mort changea la face de l'Eſpagne, & les intérêts du nouveau roi ſe trouverent entierement oppoſés à ceux du monarque défunt. Leuvi-

gilde ſon ſucceſſeur envoya demander à Chilperic Rigunthe ſa fille & celle de Frédégonde pour Recarede le cadet de ſes fils. La cour de Soiſſons affecta de n'y conſentir qu'avec peine, mais enfin ce mariage fut conclu. C'eſt là le dernier événement heureux du regne de Chilperic. Thierri le ſeul qui lui reſta de tous ſes fils, mourut ſubitement la même année du mariage de Rigunthe.

Pendant que la guerre déchirait toutes les parties du royaume, excepté Chilperic & Frédégonde, tout le monde ignorait ce qu'était devenu Merovée. Il avait diſparu. Les uns le croyaient paſſé chez quelques peuples barbares, d'autres le ſuppoſaient renfermé dans une priſon obſcure, ou dans la ſolitude d'un cloître; ceux qui connoiſſaient mieux le caractère de Chilperic & la haine de Frédégonde ne pouvaient douter qu'on n'eût employé pour ſe défaire de lui le poiſon ou l'aſſaſſinat.

Brunehaut, la tendre Brunehaut ne ſavait elle-même qu'augurer du ſilence de ſon époux. En proie à mille appréhenſions, elle penſait quelque fois que rebuté des obſtacles qui les avaient toujours traverſés, Merovée avait triomphé du penchant qui

l'entraînait vers elle ; que parjure à ſes ſermens il avait formé d'autres liens, & s'était livré aux charmes d'un amour moins infortuné ; mais rappellée bientôt à elle-même par la raiſon, pat cette longue expérience qui devait l'éclairer ſur les ſentimens du prince de Soiſſons, raſſurée par le ſouvenir des ſacrifices ſans nombre qu'il n'avait fait qu'à ſa paſſion pour elle, ce n'était plus ſon infidélité qui la feſait trembler. C'était ſur Frédégonde que s'arrêtait ſon eſprit agité ; alors ſes terreurs augmentaient, elle preſſentait ſon malheur & fremiſſait d'avance du coup qu'on allait lui porter.

Les grands de l'Auſtraſie avaient craint que ſon amour pour Merovée ne nuiſit aux intérêts de Childebert. Ils avaient employé tout leur crédit auprès du jeune monarque pour qu'il perſiſta dans le refus qu'il avait deja fait de recevoir à ſa cour le malheureux fils de Chilperic. Brunehaut n'avait pû le fléchir, & s'était vue contrainte, malgré tout ſon amour, d'abandonner, pour ainſi dire, ſon époux à ſes cruels perſécuteurs.

Plaintive, dévorée par des chagrins toujours nou-

veaux, livrée aux tourmens affreux de l'incertitude, elle traînait à la cour de ſon fils des jours languiſſans & penibles, lorſqu'on vint l'avertir un jour qu'un jeune payſan demandait à la voir, à lui parler. On avait voulu l'écarter, mais il venait, avait-il dit, pour apprendre à la reine un ſecret important, un ſecret qu'il ne pouvait communiquer qu'à elle. Brunehaut à qui tout ſemblait parler de Merovée, pour qui tout était Merovée, s'imagina que ce jeune payſan ne pouvait être que ſon époux qui s'était ſervi de ce déguiſement pour arriver juſqu'à elle avec moins de danger.

Elle ordonne qu'on l'introduiſe dans un appartement écarté. Elle s'y rend bientôt après lui, pâle, tremblante, flotant entre la crainte & l'eſpoir. Elle ouvre la porte, elle regarde d'un œil inquiet..... Elle apperçoit un jeune homme interdit qui ſe jette à ſes genoux, & lui préſente une boëte. Elle le releve avec bonté. « Ce n'eſt pas, lui dit-elle en ſoupirant ». « Que voulez-vous? continue-t-elle enſuite? que renferme cette boëte? qui êtes vous? » je ſuis, répond le payſan, un pauvre bucheron qui demeure dans la forêt près de Terouanne. Il y a un

mois qu'un jeune prince..... C'eſt Merovée, interrompt vivement Brunehaut! — C'eſt lui-même — ou eſt-il? que fait-il? pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné?..... le bucheron baiſſe les yeux, laiſſe tomber quelques larmes, & lui répond d'une voix tremblante:... « Ouvrez cette boëte, elle vous apprendra ce que je n'oſe vous dire. »

Brunehaut jette ſur le jeune payſan des regards où ſe peignent la douleur, l'incertitude & l'effroi. La pâleur de la mort couvre ſon viſage, ſes yeux ſont baignés de larmes.... Elle prend la boëte, s'arrête... héſite, l'ouvre enfin d'une main tremblante, apperçoit les lambeaux ſanglans.... Il eſt mort, s'écrie-t-elle! la boëte tombe de ſes mains, elle perd connoiſſance & reſte évanouie dans les bras du bucheron, dont ce ſpectacle a déchiré le cœur..... Mais que va-t-il devenir lui-même? il n'oſe appeller du ſecours. Il ſent trop que tout ce qui ſe paſſe eſt un myſtère qu'il faut dérober à tous les yeux. Il s'efforce de rappeller à la vie l'infortunée veuve de Merovée..... Ses ſoins ſont inutiles, elle ne donne aucun ſigne d'exiſtence, il croit qu'elle a rendu le dernier ſoupir... effrayé du danger qui l'environne,

une

une ſueur froide couvre ſon corps, ſon ſang s'eſt glacé dans ſes veines, il veut fuir; il traîne la fille d'Athanagilde vers une pile de carreaux, il eſt prêt à l'y abandonner... Elle jette un profond ſoupir, ouvre enfin les yeux à la lumiere, & prononce d'une voix faible... « Il eſt mort!... je l'ai perdu... vous l'avez vû mourir... » Le païſan raſſuré ſur les jours de la reine, ſe jette à ſes pieds, lui demande pardon de la triſte nouvelle qu'il s'eſt chargé de lui annoncer. Elle ne lui repond qu'en verſant un torrent de larmes... Après un moment de ſilence... « Rendez-moi le funeſte préſent que vous m'avez offert tout-à-l'heure, dit-elle ».

Elle reprend la boëte, en tire l'écrit ſanglant qu'elle inonde de ſes pleurs, & lit ces triſtes caracteres qu'a tracé Merovée avant que d'expirer. Elle s'arrête à chaque inſtant, chaque mot enfonce le poignard dans ſon cœur. Elle regarde enſuite le jeune païſan... Détaillez-moi, continue-t-elle, les circonſtances affreuſes de la perte que j'ai faite. Ne craignez-pas d'aggraver ma douleur, elle eſt au comble.

Il parle, il lui raconte comment, & dans quel

état le prince de Soiſſons s'eſt traîné juſqu'à la porte de leur chaumière, il rapporte mot à mot tout ce que leur a dit Merovée, il rend un compte fidele de ſes derniers momens, de ſes dernieres paroles, de ſa mort, du tombeau que lui ont creuſé leurs mains, & du ſéjour tranquille où repoſe la cendre de ce prince infortuné.

« Allez, lui dit Brunehaut, après ſon récit. Gardez le ſecret ſur tout ce dont vos yeux ont été les témoins. Un jour vous me verrez chez vous. Partez. Voilà, pourſuit-elle, en lui donnant une bourſe pleine d'or, voilà dequoi vous garantir de la pauvreté. Vous voyez le ſort des rois, n'enviez jamais un rang élevé. Merovée vivrait encore, il ſerait mon époux, & je ſerais heureuſe, ſi nous étions nés l'un & l'autre ſous votre humble chaumière ». Le païſan attendri leve les yeux au ciel, jette un ſoupir, s'incline & s'éloigne de Brunehaut, qui ſeule, abandonnée à elle-même demeure quelques momens plongée dans une eſpece d'anéantiſſement. Elle n'en ſort que pour verſer un torrent de larmes.

« Voilà donc, dit-elle en r'ouvrant la boëte, voilà tout ce qui me reſte de toi, cher Merovée !

& c'eſt Frédégonde qui t'a aſſaſſiné!...& je ne vengerais pas ta mort! ſi tu m'entens encore, ſi les cris de ta malheureuſe épouſe peuvent encore arriver juſqu'à toi, ô mon cher Merovée, reçois le ſerment que je fais d'immoler à tes mânes, le monſtre infernal qui nous a ſeparés pour jamais. Je ne me ſervirai pas des moyens qu'elle employe; ils ſont faits pour elle, c'eſt dire aſſez qu'ils ſont indignes de moi. J'intéreſſerai tous les rois à ma vengeance, j'armerai contre elle toute la terre, & ſi le ciel ſe range du plus juſte parti, ô Merovée! ô mon époux! le ſang de Frédégonde arroſera bien-tôt ton humble ſépulture».

L'habitant de la forêt de Terouanne vint prendre congé de Brunehaut avant de partir de Metz. Cette entrevue renouvella les douleurs de cette infortunée; elle confirma au jeune bucheron la promeſſe qu'elle lui avait faite de ſe rendre un jour chez lui, & de recueillir elle-même les cendres du plus adoré des amans, du plus tendre des époux. Le païſan comblé de ſes bienfaits ſortit de Metz; bientôt il eût quitté l'Auſtraſie, & de retour dans ſon paiſible aſile, il ſe retrouve dans les bras de ſa jeune épouſe.

Ce voyage, cette longue abſence, la premiere dont il ait éprouvé les tourmens, ſemblent la lui avoir rendue plus chère encore. Il s'arrache avec peine à ſes embraſſemens pour ſatisfaire à la tendreſſe de deux petits enfans, fruits adorés de la plus douce union ; ils ſont ſuſpendus à ſon col, ils le couvrent d'innocens baiſers, à peine lui laiſſent-ils le loiſir de rendre careſſe pour careſſe. Il les prend ſur ſes genoux. Leurs petits bras s'entrelacent autour de ſes reins. Sa femme eſt derriere lui. Elle voudrait le ſerrer contre ſon cœur, & n'oſe l'enlever à ſes enfans. Il la regarde d'un œil amoureux, elle pleure de joie, & ſes larmes arroſent les joues de ſon mari dont la tête eſt penchée ſur ſon ſein. Quelques mots entrecoupés échappent de loin en loin.... leur bouche eſt preſque muette, leur âme ſeule s'exprime & ſon langage eſt le ſilence ou le délire de l'amour.

Après de ſi doux tranſports, le ſenſible villageois fait le récit de ſon voyage. Comme la jeune épouſe eſt attentive ! comme elle frémit au moindre danger qu'il a couru ! combien elle s'attendrit ſur le ſort de Brunehaut ! combien elle plaint ſon malheur !

le païſan lui donne en finiſſant le tréſor dont la reine d'Auſtraſie a recompenſé ſes travaux & ſon zele A peine le regarde-t-elle.... elle ſe rejette dans les bras de ſon époux, elle le preſſe contre ſon cœur palpitant, elle ſemble lui dire.... c'eſt toi qui eſt toute ma richeſſe, c'eſt toi que j'aime, il ne faut que toi pour me rendre heureuſe. Ils ſortent de la chaumière, ſuivis des deux jeunes enfans. Ils s'avancent vers la ſépulture de Mérovée. Là, quelques momens en ſilence, ils regardent la terre: & diſent; ici, ſous cette pierre informe, repoſe le fils d'un grand roi. Leurs cœurs s'attendriſſent, ils répandent des larmes, & leurs petits enfans enjoués & tranquilles folâtrent gaiement ſur la tombe.

L'eſpoir de la vengeance auquel Brunehaut ſe livrait toute entiere, apporta quelque ſoulagement à ſa douleur. Elle ne ſongea plus qu'à déterminer ſon fils à déclarer de nouveau la guerre à Chilperic. Elle y trouva moins de difficulté qu'elle n'auroit oſé le penſer. Le jeune roi d'Auſtraſie ne pouvait oublier que ſon pere, aſſaſſiné dans Vitri, n'avoit ſuccombé que ſous les coups de Frédégonde & de ſon époux. Tout récemment encore

lui-même, comme par un miracle, venait d'échaper aux poignards de deux Meurtriers gagés par la Reine de Soiſſons. Gontran ſe joignit à lui, & tous deux firent une guerre ſanglante à Chilperic.

Mais l'inſtant arrivait ou ce roi barbare allait éprouver ce qu'il avait fait ſubir à tant de malheureux. La meſure était comblée & le bras d'un Dieu vengeur allait s'appeſantir ſur lui.

Frédégonde n'avait voulu plaire au roi de Soiſſons que pour aſſouvir plus aiſément ſa haine & ſes fureurs. Elle ne l'avait épouſé que par ambition & par eſprit de vengeance. Elle avait affecté tous les dehors de la tendreſſe, mais ſon cœur n'avait jamais eu de part à ce lien. Le ſeul Merovée avait attendri ce cœur féroce, & malgré le feu dont elle brûlait pour lui, livrée en ſecret aux paſſions les plus effrenées, ſes fréquens adulteres deshonoraient depuis long-tems la couche de Chilperic. Landri, un des Seigneurs de la Cour de Soiſſons, était depuis pluſieurs années l'amant favoriſé. Le roi ſoupçonnait cette intrigue. Ce ſoupçon en d'autres tems leur eût coûté la vie; mais déchiré par les remords, preſſé de tous côtés par les dangers d'une guerre malheureuſe,

tremblant lui-même d'être la victime d'une femme dont il connoiſſait la perverſité, Chilperic dévorait ſa honte & ſa fureur.

Gontran & le fils de Brunehaut marchaient cependant de conquête en conquête. Tout pliait devant eux. La reine d'Auſtraſie voyait avec joie s'approcher le moment où l'ombre de Merovée allait être ſatisfaite & vengée. Chilperic obligé de ſe renfermer dans Cambrai avec tous ſes tréſors, ne paraiſſait preſque plus à la tête de ſes armées. Il n'oſait plus rien entreprendre & s'avançait à pas précipités vers le terme de ſes forfaits. Il s'était rendu à Chelles. De toutes ſes maiſons de plaiſance, c'était celle qu'il aimait de prédilection. Ce lieu où il eſpérait de trouver le repos & les plaiſirs devint pour lui le lieu le plus funeſte.

Il allait partir pour la chaſſe. Il monte chez Frédégonde, il entre. La Reine était aſſiſe de façon à ne le point appercevoir. Elle le croyait déja parti, elle attendait ſon amant. Elle entend ouvrir la porte. L'obſcurité du lieu aide à ſa mépriſe.... viens donc, mon cher Landri, dit-elle, ton amante ne vit point loin de toi.... Elle avance quelques pas & continue...

» le roi doit être parti depuis long-tems, viens jouir de tous les plaiſirs... » Elle reconnait le roi, jette un cri terrible... Chilperic ſort bruſquement, monte à cheval, & s'enfonce dans la forêt le cœur déchiré par la rage & par la jalouſie.

Landri entre un moment après chez la reine. « Nous ſommes perdus, lui dit-elle; j'ai cru Chilperic à la chaſſe. On eſt entré dans mon appartement, je me ſuis imaginé que c'était toi, il m'eſt échapé des expreſſions qui ne ſont point équivoques; le roi m'a entendu, il eſt ſorti précipitamment, nous ſommes perdus, ſi la mort ne prévient la vengeance. Il n'y a point à balancer. Il s'agit de notre vie ou de la ſienne. Si tu m'aimes, ſi mes jours te ſont chers, ſi tu veux conſerver une vie que mon amour doit rendre heureuſe.... voilà un poignard.... Chilperic erre dans la forêt.... tu peux trouver un moment, pars, & ne reviens que pour m'annoncer que notre tiran n'eſt plus ».

Landri trop ſûr que ſa perte eſt jurée, que l'implacable roi de Soiſſons n'eſt maintenant occupé que des moyens de ſa vengeance & du choix de leur ſupplice, Landri n'héſite point. Il s'arme du poignard,

entre dans la forêt, ſuit les traces du roi, ſe dérobe à ſes yeux, & attend avec impatience le moment où il s'écartera de ſa ſuite.

Dans la rage qui le dévore, moins emporté par le plaiſir de la chaſſe que par le trouble affreux de ſon eſprit, Chilperic cherche la ſolitude. Il s'enfonce dans l'épaiſſeur du bois & ſe dérobe à la foule qui l'environne. L'amant de Frédégonde épie ſes moindres démarches. Son maître eſt ſeul, les chaſſeurs ſont éloignés, ſes cris ne peuvent plus être entendus, tout favoriſe ſon exécrable attentat. Il s'élance ſur le roi, le renverſe à ſes pieds & lui perce le cœur. Chilperic jette à peine un cri lamentable, il expire, & Landri ſatisfait & vengé retourne vers Frédégonde. « Sommes-nous en ſûreté, dit-elle du plus loin qu'elle l'apperçoit ?... Regarde ce poignard, répond Landri, il eſt encore teint du ſang que je viens de répandre. Sois tranquille, mes yeux lui ont vu rendre le dernier ſoupir. « C'en eſt aſſez, interrompt Frédégonde, il s'agit maintenant de regner & d'anéantir mes derniers & mes plus grands ennemis. Childebert eſt dans Meaux. Tu connais ſon ambition, la juſte horreur qu'a pour moi Brunehaut, mais qui n'égale pas la

haine que j'ai pour elle..... Nous touchons au moment d'une révolution terrible, il faut en prévenir tous les dangers. Fuyons vers Paris. Réfugions-nous dans la cathédrale de cette ville. L'évêque Raguemode ne nous refuſera point un aſyle. Delà j'écrirai au roi de Bourgogne, je lui offrirai la couronne de Chilperic. Je mettrai mon fils ſous ſa ſauve-garde, je le prierai de tenir lieu de pere à ſon neveu. Je paraitrai ne ſonger moins à régner qu'à groſſir le nombre de ſes ſujets. Gontran ébloui par mes offres deviendra mon plus zélé protecteur. Il nous défendra des entrepriſes de Childebert, & quand l'orage ſera calmé, quand l'ocaſion ſe montrera propice, je ſaurai bien me ſouſtraire ainſi que mon fils au joug que la néceſſité nous impoſe pour le préſent ». Frédégonde exécuta ſur le champ le plan qu'elle avait projetté & partit pour Paris accompagnée de Landri.

Cependant on ignorait ce qu'était devenu le roi. On le cherchait avec empreſſement, & l'on parvint enfin au lieu ou le traître Landri avait traîné le cadavre de ſon maître. On trouva Chilperic ſouillé de ſang & de pouſſiere. Son corps était déjà glacé. Ce ſpectacle, tout horrible qu'il était, ne trouva que

des cœurs froids & inſenſibles; même des Courtiſans qui lui avaient paru les plus attachés, aucun ne plaignit la deſtinée de ce monarque, nul ne donna des pleurs à ſon trépas. Effrayante leçon pour les rois ! tant qu'ils peuvent nuire on les craint, on les flatte, on affecte de les aimer. Ceux qui ne regnent que par les forfaits, ſont ceux à qui ſouvent on rend des hommages qui tiennent de l'idolatrie. L'amour, le reſpect ſont ſur le bord des levres, le mépris & la haine repoſent au fond du cœur. Dieux tant qu'ils vivent, hommes après leur mort, les rois ſont jugés par les hommes avec d'autant plus de ſévérité que la contrainte a été plus forte, que les hommages ont été plus forcés. Le reſpect, les petites conſidérations font place à l'examen terrible. Tout eſt détruit, éloges, inſcriptions, ſtatues, le roi diſparaît, l'homme reſte & la vérité parle.

Le corps de Chilperic abandonné de tout le monde, reſta ſur la place où il avait été maſſacré. Il eût été la proie des bêtes féroces, ſi Maculfe, évêque de Senlis, qui depuis trois jours ſollicitoit vainement une audience, ne l'eût fait enlever, & n'eût pris ſoin lui-même de le tranſporter à Paris. Il fut en-

terré dans l'égliſe de S. Germain-des-prés. Il ne laiſſait qu'un fils âgé de quatre mois. C'eſt le ſeul des enfans de Frédégonde que le Ciel eût épargné. Il ſe nommait Clotaire, & pour le malheur de l'humanité il devait un jour n'être que trop ſemblable à ceux dont il tenait la vie.

Ce que la reine de Soiſſons avait prevu s'effectua. Gontran, dont le cœur était bon & ſenſible, ſe laiſſa ſéduire par la confiance apparente de Frédégonde. Il ſe rendit à Paris, prit le jeune Clotaire ſous ſa protection & ſe déclara hautement pour la veuve de Chilperic contre Childebert, qui lui demanda vainement juſtice de la mort d'un pere, d'une tante, d'un oncle & de deux couſins-germains. Les portes de Paris lui furent fermées. Un de ces ambaſſadeurs eut l'indiſcrétion de menaçer de poignards & d'aſſaſſinats, on le renvoya avec ignominie. On empêcha le roi ſon maître de s'emparer de Tours & de Poitiers qui jadis avaient été du domaine de ſon pere. Ces deux villes céderent à la force & prêterent ſerment de fidélité à Gontran, qu'on regardait comme tuteur des deux jeunes rois & comme le chef de la nation.

Clotaire fut reconnu roi de Soiſſons. Il reſta poſſeſſeur de la troiſieme partie du royaume de Caribert qui avait appartenu à Chilperic ſon pere. Mais il perdit la Saintonge, le Limoſin, le Périgord, la Touraine, l'Agénois & l'Albigeois, que Chilperic avait uſurpés ſur Childebert. Rien ne prouve cependant que Clotaire aït été maître de Soiſſons. Gontran par la ſuite lui céda la propriété de Paris.

Frédégonde fut déclarée Régente. Les vexations qu'elle exerça, la molleſſe de Gontran, la faibleſſe de Childebert détruiſirent bientôt le zele qu'avaient témoigné les Seigneurs français. Ils formerent le deſſein de ſe donner un nouveau maître. Les chefs de cette conſpiration étaient des hommes auſſi redoutables par leurs talens militaires que diſtingués par leur naiſſance & leur autorité. C'était Didier, ce général des armées de Chilperic; c'était Mummol, ce patrice ſi connu dans l'hiſtoire de la monarchie par ſa vaillance & ſes hauts faits; enfin c'était le duc Boſon, courtiſan adroit & l'homme le plus fourbe que l'on eût encore vû. Il leur fallait un héros pour la cataſtrophe qu'ils méditaient. Ils ne ſe ſervirent point d'un de ces avanturiers dont les faſtes de l'hiſtoire offrent

mille exemples. Il firent entrer ſur la ſcène Gondebaud, célebre infortuné, qui paſſait dans tous les eſprits pour être fils de Clotaire premier. La diſgrace de ſa mere avait entraîné la ſienne.

Ce jeune prince éprouva tour-à-tour & les faveurs & les revers de la fortune. Accueilli par ſon oncle, livré par ce même oncle quelque tems après, déſavoué par ſon pere qui lui fit couper les cheveux, reçu de nouveau par la jeune cour de Paris, trahi par elle comme il l'avait été par l'ancienne, abandonné par Caribert qui l'aimait, & livré à Sigebert ſon perſécuteur, une ſeconde fois raſé & relégué à Cologne, ſe ſauvant de ſa priſon, ſe réfugiant en Italie, s'y mariant, paſſant delà à la cour de Conſtantinople, rappellé en France par Mummol & Didier, proclamé roi à Brive la gaillarde, obligé de fuir dans Comminges où il s'apprêtait à ſoutenir un long ſiége, trahis pour la troiſieme fois par ceux même qui l'avaient couronné, les cheveux arrachés, percé de coups, traîné ignominieuſement autour du camp de ſes ennemis, enfin laiſſé ſans ſépulture, telle fut la fin de l'infortuné Gondebaud.

Il ſembla n'ouvrir les yeux au jour que pour ſe

voir le jouet du ſort. Mort jeune il avait paſſé par toutes les viciſſitudes qui ſurprendraient dans le cours de la vie la plus longue & la plus malheureuſe.

L'horrible trahiſon qui avait fait périr Gondebaud, ne demeura pas impunie. Le châtiment la ſuivit de près. La garniſon de Comminges fut paſſée au fil de l'épée. Frédégonde fit perir Mummol dans les plus affreux ſupplices (20). Sagittaire, ce prélat guerrier dont nous avons déjà parlé, fut maſſacré malgré ſa réſiſtance & ſur le point de ſe refugier dans un azile ſacré. Le Ciel devait ſans doute ces illuſtres Victimes aux mânes d'un Prince infortuné à qui ſon courage & ſa prudence ſemblaient promettre un plus heureux deſtin.

(20) Cette reine cruelle, après l'avoir fait inhumainement flageller, lui fit enfoncer des aleines entre les ongles des mains & des pieds, lui fit briſer les os ſur une roue, & le fit enſuite empaler. La conſtance de Mummol ne fut point ébranlée au milieu de ces tourmens horribles, & ſon courage ſurpaſſa l'incroyable barbarie de Frédégonde. La femme de Chilperic eſt la ſeule qui ait fait connaître en France le ſupplice du pal. Le malheureux Mummol, & une jeune demoiſelle, dont le crime était de déplaire à Frédégonde, ſont les ſeuls dans le royaume qui ayent péri dans cet horrible tourment.

La tranquillité ſe rétablit dans le royaume de Gontran. Mais comme il commençait à démêler les vues de Frédégonde, comme il avait appris à ſe défier de ſes intrigues, avant de quitter Paris, il compoſa un conſeil de régence chargé de veiller ſur les actions de la reine & de préſider à toutes ſes démarches. Frédégonde irritée des entraves qu'on mettait à ſon ambition, fit jouer tous les reſſorts de ſon adreſſe pour traverſer les projets de Gontran & pour détruire ce conſeil qui lui portait ombrage. Le roi de Bourgogne ſentit plus que jamais de quelle importance il était pour lui de borner le pouvoir de cette femme adroite & ambitieuſe. Il l'obligea de ſe retirer au Vaudreuil, maiſon royale à quatre lieues de Rouen. La reine mit tout en uſage pour éluder cet ordre auquel la force ne pouvait réſiſter. Cependant il fallut obéir. On conçoit aiſément combien ſon orgueil était humilié. Sa colere devint d'autant plus implacable, qu'elle ſoupçonnait Brunehaut d'avoir porté Gontran à la réléguer au Vaudreuil.

Depuis longtems la mort de ſa rivale était jurée dans ſon cœur. Le haſard, les circonſtances avaient juſques à ce moment traverſé les intrigues qu'elle avait

tramées

trainées pour la perdre. Elle ne s'occupa plus dans ſa retraite que des moyens de lui porter des coups inévitables. Elle n'oſait plus prétendre à une vengeance ſignalée & publique. Brunéhaut tranquillement aſſiſe ſur le thrône de ſon fils, ſemblait n'avoir plus à craindre ces complots éclatatans dont Frédégonde avait tant de fois voulu la rendre la victime. Au défaut d'une conſpiration priſe dans le grand, la reine de Soiſſons ſe réſolut à employer le miniſtere d'un bras caché. Le poignard & les poiſons n'étaient pas pour elle des reſſources inconnues. Elle arma un de ces vils mortels que l'appas du gain conduit au crime & qui ſont toujours prêts d'affronter l'infamie & la mort pour ſervir les ſcélérats qui les ſoudoyent.

L'aſſaſſin partit. Frédégonde avait eu ſoin de l'inſtruire parfaitement de la conduite qu'il devait tenir. Il arriva dans Metz, s'introduiſit dans le palais de Childebert & parvint ſans obſtacle juſques à l'appartement de Brunéhaut. La fille d'Athanagilde tenait une portiere qu'elle ſemblait vouloir ſoulever, & les yeux tournés vers une croiſée elle regardait fixement des objets qu'elle était loin d'appercevoir.

Toute entiere occupée de Merovée, elle était plongée dans une profonde rêverie, le ſcélérat, le poignard à la main, s'avance doucement derriere elle. Brunéhaut ſe retourne involontairement, voit un homme armé d'un poignard, & jette un cri terrible. L'appartement voiſin était rempli de ſeigneurs Auſtraſiens, ils accourent. L'aſſaſſin veut fuir, on l'arrête. La reine d'Auſtraſie lui demande pour quel ſujet il s'eſt armé contre ſes jours. L'homme de Frédégonde s'obſtine quelque temps au ſilence, mais enfin menacé des plus cruelles tortures, ſa fermeté l'abandonne. Il détaille toutes les circonſtances du crime qu'il a médité, & ne cache point que la veuve de Chilperic eſt l'âme de cet horrible entrepriſe. Childebert veut qu'on livre l'aſſaſſin au dernier ſupplice, mais Brunéhaut obtient de ſon fils qu'il ne lui ſera fait aucun mal. Elle le fait venir devant toute ſa Cour, & le regardant avec tranquillité.... « Vas, malheureux, lui dit-elle, tes jours ſont trop mépriſables pour qu'on daigne s'armer contre eux. Retourne au Vaudreuil, vas y rendre compte du ſuccès de tes attentats, & dis à celle qui t'envoye, que Brunéhaut, fille, femme & mere de rois, a puiſé dans le ſang des

monarques d'Eſpagne le mépris qu'on doit avoir pour Frédégonde & pour ſes pareilles ».

Des gardes s'emparent du meurtrier, le conduiſent juſques ſur les frontieres du royaume de Soiſſons, & le livrent à d'autres gardes par leſquels il eſt mené au Vaudreuil & rendu à Frédégonde elle-même. Sa rage ne peut ſe concevoir au récit que lui fait le malheureux ſur lequel elle s'eſt repoſée du ſoin de ſa vengeance. Elle ne peut ſe déguiſer que ce dernier attentat, en ſe répandant par toute l'Europe, ne la couvre de honte ; que la modération de Brunéhaut n'ajoute à la gloire qui environne le nom de cette reine ; toutes ces conſidérations augmentent ſa fureur, & dans les mouvemens violens dont elle eſt agitée, elle fait ſaiſir le ſcélérat qui a mal rempli ſes vues, & après l'avoir accablé de reproches & d'injures, elle pouſſe la barbarie juſqu'à lui faire couper les pieds & les mains.

Elle ignorait le ſort de Gondebaud. Elle lui dépêcha un de ſes chambellans pour traiter avec lui. Elle voulait qu'il lui ſervit à ſecouer le joug de la cour de Bourgogne, mais la priſe & la mort de ce prince renverſerent tous ſes projets. Il fallut de nouveau re-

courir à Gontran. Elle le fit prier de tenir ſon fils ſur les fonds de Baptême (21). C'était alors le lien le plus fort & le gage d'un attachement inviolable. Gontran ſe rendit aux ſollicitations de Frédégonde, mais par des retardemens que la reine de Soiſſons fit naître elle-même & dont on ne peut deviner les raiſons, la cérémonie du Baptême de Clotaire ne ſe fit que ſix ans après au village de Nanterre.

---

(21) Dans les premiers tems de notre monarchie, les noms n'étaient point héréditaires ſurtout parmi les nobles. C'eſt un fait prouvé par les anciennes hiſtoires, & par les généalogies. On voit par le vingt-ſixieme titre du paragraphe de la loi Salique, que les parens s'aſſemblaient pour donner un nom au nouveau né, *la neuvieme nuit*, pour dire, *le neuvieme jour*. Les Français ſuivaient en cela la coutume des Hébreux. Les anciens Gaulois & les Allemands comptaient par *nuits*, & non par jour. Le peuple dit encore à préſent, *je ferai à nuit cela*. On célébrait les nominations par de grandes réjouiſſances, & l'on donnait au nouveau né le nom qui paraiſſait le plus agréable à la famille. Depuis que le même nom paſſe du pere au fils, on conſerve en France des traces de l'ancienne coutume : C'eſt ſurtout d'aſſembler les parens pour la nomination de l'enfant, & de prendre deux parens, l'un paternel, l'autre maternel, pour lui donner le nom de Baptême.

La France toujours partagée, toujours divisée d'intérêts fut de nouveau déchirée par des guerres dont j'omettrai les détails. Qu'y verrait-on que ce qu'on a déjà vû ? des parens armés les uns contre les autres, des traités violés, le sang le plus sacré répandu, des trahisons, des crimes, Frédégonde donnant à chaque instant des preuves de la férocité de son âme, enfin tout ce qui peut caractériser ce regne, qu'on peut appeller celui des forfaits. Ils sont tellement accumulés, tellement atroces, que pour l'honneur de l'humanité on voudroit pouvoir les révoquer en doute; & voilà cependant le tableau fidele des siecles barbares qui ont précédé le siecle de la Philosophie. Que de tems il a fallu aux hommes pour apprendre seulement à respecter les loix de la Nature !

Gontran mourut quelque tems après la guerre que Frédégonde lui avait suscitée contre Waroc, comte de Bretagne. Gontran toujours mal servi parce qu'il n'avait jamais sû faire respecter son autorité, était bon, mais faible, pacifique plutôt peut-être par timidité que par vertu. Il se livrait quelquefois à des excès de colère pendant lesquels il était dangereux de l'aborder. Le fond de son caractère était cepen-

dant la douceur & l'humanité. Il aimait, il protégeait les lettres. Ce n'eût jamais été un grand roi, dans le ſens qu'on donne à cette expreſſion, mais dans un ſiecle plus éclairé c'eût été ſans doute un bon roi, & ce titre vaut bien tous les autres.

Cependant Brunéhaut ne ceſſait de pleurer Mérovée. La fin malheureuſe de ce jeune héros était toujours préſente à ſa mémoire. De longues années s'étaient écoulées depuis cet événement funeſte, & le tems n'avait point diminué ſa douleur. Elle avait promis au Bucheron dont la piété bienfaiſante avait reçu les derniers ſoupirs de ſon époux, qu'un jour il la verrait chez lui. Les circonſtances ne lui avoient point encore permis d'entreprendre ce voyage, & ſon cœur gémiſſait des obſtacles qui s'y étaient oppoſés.

Lorſque Childebert, vainqueur des Varnes que Frédégonde avait armés contre lui, revint triomphant en Auſtraſie, Brunéhaut crut avoir trouvé le moment favorable, & prétextant un ſéjour de quelques ſemaines dans une de ſes maiſons de plaiſance; elle partit pour la Forêt de Terouane, accompagnée ſeulement de quatre cavaliers ſur la fidélité deſquels elle pouvait compter.

La paix régnait, au moins en apparence, entre les deux maiſons royales d'Auſtraſie & de Soiſſons. Mais Brunéhaut connaiſſait Frédégonde, & malgré la paix, elle ſavait qu'elle avait tout à craindre d'une ennemie qui ſe faiſait un jeu de violer les traités les plus ſacrés. Auſſi voyagea-t-elle inconnue. Un habit de guerrier, en déguiſant ſon ſexe, la rendait méconnaiſſable à tous les yeux. Elle approchait de Térouane, qu'il fallait traverſer pour gagner la forêt où repoſaient les cendres de l'infortuné Mérovée. Brunéhaut voyait arriver le moment où ſes pleurs pourraient couler ſur la tombe d'un époux adoré, où elle pourrait baiſer la pierre qui couvrait ſa dépouille mortelle. Cette idée douloureuſe lui arrachait des larmes & ſon cœur aimait à s'y livrer. Elle découvrait déjà les tours de Terouane, & trois petites lieues au plus la ſéparaient du ſéjour où elle brûlait d'arriver. Mais le Ciel en avait autrement ordonné. Le moment n'était pas venu où cette princeſſe infortunée devait embraſſer la tombe de ſon époux. Il était dit qu'un jour elle approcherait de ſa ſépulture, mais ce jour devait être le plus affreux de ſa vie.

Frédégonde était abhorrée; elle ne l'ignorait pas.

La défiance marche auprès de la cruauté. Elle craignait tout ce qui l'environnait. Toujours en garde contre les entrepriſes que l'on pouvait tenter pour délivrer la terre d'un monſtre qui la rempliſſait d'effroi, elle payait au poids de l'or des eſpions qui ſe répandaient par tout & qui lui rendaient un fidele compte de tout ce qui ſe paſſait. Inquiette, agitée, peut-être tourmentée par ſa propre conſcience, dont le plus ſcélérat ne peut pas toujours étouffer les cris, elle n'oſait longtems habiter les mêmes lieux. Elle croyait, en ſe déplaçant fréquemment, renverſer les projets qu'on aurait pû former contre elle. Cette agitation, cette terreur ſecrette qui ne la quittait jamais, venait de lui faire abandonner une maiſon qu'elle avait aux environs de Terouane. Elle ſe rendait dans une autre campagne, & vû la proximité des lieux, ſa ſuite était peu nombreuſe.

Elle apperçut Brunéhaut qui s'avançait vers elle à la tête de ſes quatre cavaliers. Un des gens de ſa ſuite ſe détacha & fut par ſes ordres demander à la reine d'Auſtraſie qui ils étaient, ce qu'ils voulaient, où ils allaient. Brunéhaut ne ſe croyait pas ſi près de ſa plus mortelle ennemie. Elle répondit qu'ils

étaient étrangers & qu'ils traverſaient le royaume de Soiſſons pour ſe rendre en Neuſtrie. Le nom d'étranger excita la curioſité & l'inquiétude de Frédégonde. Elle ordonna à celui qui lui rapportait la réponſe de Brunéhaut, d'aller dire au cavalier qui venait de lui parler, qu'elle voulait elle-même l'interroger. Le français s'approcha des Auſtraſiens, & dit à la mere de Childebert, que la reine, que Frédégonde les priait d'avancer plus près de ſon char & qu'elle avait elle-même des queſtions à leur faire.

Au nom de Frédégonde, Brunéhaut ſentit le danger qui la menaçait, elle ſe crut perdue. Mais refuſer de ſe rendre aux inſtances de la reine n'eût ſervi qu'à lui donner de nouveaux ſoupçons & à redoubler le péril..... « Suivez-moi, dit-elle à ſes gens », & prenant ſur le champ ſon parti, elle marcha intrépidement vers ſon ennemie. Son caſque qu'elle avait abaiſſé ſur ſes yeux dérobait la moitié de ſes traits; mais quels voiles ne percent point l'œil de la haine & celui de la jalouſie. Frédégonde l'examina longtems en lui parlant, Brunéhaut répondit; la douceur de ſa voix, qui démentait l'habit dont elle était re-

vêtue, décela une partie de ſon ſecret. La reine de Soiſſons, qu'un trouble involontaire ſemblait avertir que ſa victime était devant elle, lui ordonna de découvrir ſa tête & de montrer ſes traits. La fille d'Athanagilde héſita quelques momens, mais Frédégonde inſiſta avec tant de force que Brunéhaut céda. Le courage & l'audace étaient ſon unique recours, elle s'en ſervit.

« Eh bien, c'eſt moi, dit-elle en ôtant ſon caſque. C'eſt la Reine d'Auſtraſie qui parle à Frédégonde.— Toi dans ces lieux, lui répond la veuve de Chilperic !... toi, l'objet de ma haine !... quel Dieu propice te livre à ma vengeance !... Gardes ! ſaiſiſſez la, qu'on l'enchaine.... obéiſſez. — Lâches, n'avancez pas, s'écrie l'intrépide guerriere, en tirant ſon épée, & en ſe mettant en défenſe.... & toi, perfide, dit-elle à Frédégonde, ôſes-tu bien ainſi violer les droits de l'hoſpitalité ?... Ne dois tu pas ?...— Ma haine eſt tout ce que je te dois, lui répond Frédégonde, & tu ne peux échapper à mes coups. Gardes, obéiſſez, vous dis-je, déſarmez cette ennemie que je déteſte... qu'elle périſſe. — A moi, mes amis, s'écrie Brunéhaut aux cavaliers de ſa ſuite.... Mourons s'il le faut, mais

vendons-leur cher le prix de cette trahiſon». A ces mots elle s'élance comme un lion au milieu des gardes de Frédégonde. Ce bras, qui n'a jamais ſoulevé une épée peſante & meurtrière, animé par la colère, fortifié par le déſeſpoir, n'eſt plus le bras d'une femme timide, c'eſt celui d'un guerrier terrible qui porte par tout l'épouvante & la mort.

La reine de Soiſſons encourage par ſes cris, par ſes promeſſes, les guerriers qui combattent pour elle, mais c'eſt envain. Brunéhaut en a déjà renverſé trois qui expirent ſur la pouſſière. Un ſoldat lui porte ſur la tête un coup de maſſue ſi furieux que la veuve de Mérovée étourdie & chancelante abandonne les rênes de ſon cheval qu'elle tenait dans ſes dents; elle eſt prête de tomber, le ſoldat ſe précipite ſur elle, la prend au milieu du corps, l'entraîne & cherche avec un poignard le défaut de l'armure; Brunéhaut revient à elle, ſon courage ſe ranime, elle raſſemble ſes forces, lutte contre le guerrier, tantôt vaincus, tautôt vainqueurs, ils roulent ſur le ſable. Enfin Brunéhaut ſe releve & plonge ſon épée dans la gorge du ſoldat, qui vômit avec ſon ſang une âme vendue aux crimes de Frédégonde. Les bra-

ves Auſtraſiens ſecondent vaillamment les efforts de leur reine ; & quoiqu'inférieurs en nombre, la victoire ſe déclare pour eux. Frédégonde déſeſpérée du peu de ſuccès de ſa perfidie, tremblante elle-même pour ſes jours, abandonne ſes guerriers aux coups des Auſtraſiens, & ſon char guidé par elle, s'éloigne rapidement du champ de bataille. Brunéhaut ſe précipite au-devant des courſiers, ſaiſit les rênes du char. Arrête, s'écrie-t-elle ; Frédégonde qui croit toucher à ſes derniers momens, leve vers ſon ennemie des mains ſuppliantes, la pâleur de la mort eſt ſur ſon front, elle pleure & demande grâce à cette même femme, qu'un moment auparavant elle menaçait ſans pitié.... « Ne crains rien pour tes jours, lui répond alors la reine d'Auſtraſie, il n'appartient qu'à toi d'accabler l'ennemi qui t'implore.... Vis, femme impitoyable, & ſouviens-toi que j'ai pu diſpoſer de ton ſort, & que j'ai reſpecté ton malheur, quand toi ſeule as fait le mien. Elle abandonne les rênes, s'éloigne, & Frédégonde étonnée, confondue, malgré ſa haîne admirant Brunéhaut, pourſuit ſa courſe, & doute ſi ce qui vient de ſe paſſer n'eſt point l'effet d'un ſonge ; mais bientôt ſes gardes s'apperçoivent de ſa fuite, l'en-

froi s'empare de leur cœur; ils piquent leur courſiers & ſe dérobent en fuyant à la mort qui les environne. Brunéhaut ne s'obſtine point à les pourſuivre. Heureuſe & ſatisfaite d'être échappée des mains de Frédégonde, elle renonce pour le moment au deſſein d'entrer dans la forêt de Terouane, & reprend ſur le champ la route d'Auſtraſie.

Elle s'attendait bien que la veuve de Chilperic allait mettre des gens à ſa pourſuite; & pour éviter de nouveaux périls, elle courut jour & nuit, & ne ſe repoſa que lorſqu'elle fut ſur les terres du royaume de ſon fils; elle rentra dans Metz. Mais comme il était dit que tous les jours de ſa vie ſeraient marqués par le malheur, elle apprit en arrivant que Childebert atteint d'un mal incurable, était prêt de deſcendre au tombeau. Elle vôle au palais, elle entre dans l'appartement de ſon fils, elle s'élance vers ſon lit.... « C'eſt vous, lui dit-il d'une voix foible.... O ma mere! c'eſt vous! votre fils ne mourra donc point ſans vous avoir embraſſée? Qu'êtes-vous devenue? j'ai cru que vous m'aviez abandonné.... » Brunehaut éplorée allait lui répondre, & ne lui rien déguiſer de l'imprudence de ſa démarche, mais il prit une faibleſſe au jeune

fils, & accourut en diligence au ſecours des provinces que Frédégonde ravageait. Les armées ſe joignirent à Leucofao, dans les environs de Laon ou de Toul ou de Moret en Gatinois, car les Auteurs ne ſe rapportent point ſur la ſituation de ce lieu qui nous eſt inconnu aujourd'hui.

Les hiſtoriens ne diſent rien des circonſtances de cette bataille, une des plus meurtrières qui ſe ſoient jamais livrées entre les princes d'un même ſang & regnant ſur les mêmes peuples. On ſait ſeulement que des trois rois qui marchaient à la tête des trois armées, le plus âgé n'avait que douze ans, & que l'avantage de cette journée demeura tout entier au roi de Soiſſons.

Ce fut ce moment de triomphe & de proſpérité que le Ciel choiſit pour terminer la carriere de Frédégonde. Il commença le châtiment de ſes forfaits en la privant du ſpectacle de ſa gloire, & du plaiſir affreux de ſa vengeance. La Juſtice Divine parut appréhender que le brillant éclat de tant de ſuccès n'affaiblit la juſte horreur qu'on devait aux crimes de cette reine. Ses forces diminuerent. La maladie déploya ſur elle tout ce qu'elle a de douloureux

loureux & d'horrible. Les médecins conſultés par elle & priés de ne la point flatter, lui déclarerent qu'elle n'avait plus que peu de jours à vivre.

« Je mourrai donc ſans m'être vengée, s'écria-t-elle!.. Brunéhaut ! Brunéhaut ! toi ſeule m'es échappée ! Dites à Clotaire, pourſuivit-elle, que ſa mere veut l'embraſſer avant de rendre les derniers ſoupirs » On courut avertir le roi de Soiſſons. Il arriva quelques momens après dans l'appartement de Frédégonde.

« Que l'on nous laiſſe ſeuls, dit-elle à ceux qui environnaient ſon lit. Tout le monde ſe retira ». Mon fils, continua-t-elle, il faut nous ſéparer. J'arrive au terme de ma carrière, & dans quelques inſtans tout ſera fini pour moi. Vous regnez & c'eſt à moi ſeule, vous ne l'ignorez pas, que vous devez le thrône où vous êtes aſſis. Je vous demande la récompenſe de mes travaux. Promettez-moi, jurez-moi d'exécuter ma volonté derniere. Songez qu'en ſatisfaiſant à mes deſirs, vous affermiſſez votre couronne, & que vous rendez la France le plus beau des royaumes de l'Europe. Songez, mon fils, qu'il y va peut-être de votre ſûreté perſonnelle à tenir le ſerment que vous m'allez faire ».

Clotaire n'héſita point & prit le Ciel pour témoin de ſa fidélité à remplir les intentions de Frédégonde.

« Je ſuis contente, pourſuivit cette reine expirante. » Mon fils, ne quittez point les armes que vous n'ayez ſubjugué, détruit les rois de Bourgogne & d'Auſtraſie : mettez tout en uſage pour hâter leur perte, point de clémence ; exterminez leur race juſques dans ſes derniers rejettons. Sur-tout emparez-vous de Brunéhaut. Tant qu'elle vivra, vous devez tout appréhender de ſon génie, de ſon courage & de ſes intrigues ſecrettes. Il faut qu'une des deux puiſſances écraſe l'autre ; mon fils, ne vous laiſſez point prévenir. N'oubliez rien pour vous rendre maître de la reine d'Auſtraſie. N'oubliez point auſſi que jamais votre mere n'eût de plus cruelle ennemie. Vengez-vous, vengez-moi. Qu'elle meure, mais dans les ſupplices, mais d'une mort lente, douloureuſe, inouie. C'eſt à mes mânes que je veux que vous l'immoliez. Ce ne ſera point aſſez du ſang de Brunéhaut pour les appaiſer ; ſongez que je l'exige, mais que j'exige auſſi qu'il ſoit répandu goutte à goutte & dans l'horreur des plus cruels tourmens. J'ai votre promeſſe authentique & ſolem-

nelle. Ne l'abjurez vous point ? Puis-je compter ſur vous » ?

Clotaire était digne de Frédégonde. L'ambition qui le dominait était au moins égale à la haine que ſa mere avait pour Brunéhaut. Il renouvella ſes premiers ſermens & par une piété ſuperſtitieuſe, trop ordinaire en ces tems barbares, il prit Dieu & les Saints à témoin de ſes promeſſes, & ſe ſoumit à leur malédiction, s'il était aſſez faible pour les violer.

La haine, les reſſentimens, les paſſions orageuſes s'éteignent communément ſur les bords du tombeau. Mais Frédégonde féroce & ſanguinaire juſqu'au dernier ſoupir, choiſit le cœur de ſon fils pour y dépoſer ſa fureur, & ſon lit de mort fut l'autel de la vengeance. Cette femme vindicative & perfide mourut chargée de l'indignation des gens vertueux, mais trop célèbre dans l'univers par la force de ſon génie, par l'éclat de ſes charmes, par ſa politique adroite, par une regence que deux victoires avaient illuſtrée & par un nouveau royaume conquis & aſſuré à ſon fils. Tout s'affaiblit, tout ſe perd dans l'éloignement des tems, la mémoire ſeule des grands évènemens ſurvit au ravage des années, & l'on ou-

blie ſi c'eſt le crime ou la vertu qui les ont produits.

Frédégonde fut enterrée auprès de Chilperic dans l'égliſe de ſaint Vincent, aujourd'hui l'Abbaye ſaint Germain-des-prés. On y voit encore le tombeau du roi & de la reine de Soiſſons.

Quelle fut la joie de Brunéhaut lorſqu'elle apprit que la mort l'avait délivrée d'une ennemie ſi redoutable. Mais cette joie ne fut pas de longue durée. La guerre entre les jeunes rois ſe ralluma bientôt plus vivement que jamais. Après de nouveaux crimes, après de nouvelles cruautés, des trahiſons ſans nombre & le renouvellement de ces horreurs qu'on n'a vu que trop ſouvent dans le cours de cette hiſtoire, Theodebert, l'aîné des fils de Childebert, vaincu par Thierri ſon propre frere, obligé de ſe refugier à Cologne, périt dans cette ville aſſaſſiné par les habitans qui redoutaient la colère de Thierri. Ce prince ne ſurvécût pas longtems à la mort du roi d'Auſtraſie, il fût emporté lui-même par une diſſenterie; il n'avait que vingt-ſix ans & était dans la dix-ſeptiéme année de ſon règne. Il n'eut, ainſi que ſon frere, à peu près d'autre vertu que cette bravoure héréditaire parmi les deſcendans de Clovis.

La mort de Thierri produiſit une des révolutions les plus funeſtes dont l'hiſtoire fourniſſe aucun exemple. Ce prince laiſſait quatre fils, Sigebert, Childebert, Corbus & Mérovée. Le plus âgé n'avait pas onze ans.

Le feu roi avant d'expirer avait partagé ſa double couronne entre Sigebert & Childebert. Il avait laiſſé l'Auſtraſie au premier & la Bourgogne au ſecond. Brunéhaut prit les meſures néceſſaires pour aſſurer à ſes arrieres-petits-fils l'héritage de leur pere. Mais elle fût trahie de tous côtés. Arnoul & Pepin ſe liguerent pour mettre le roi de Soiſſons ſur le thrône de Thierri. Ils entraînerent dans leur parti les Seigneurs les plus puiſſans de la cour d'Auſtraſie. Garnier, maire de Bourgogne, entra dans cette conſpiration & ſon exemple fut ſuivi par la plus grande partie de la nobleſſe de ce royaume.

Aſſuré de tant de ſuffrages Clotaire conduiſit ſes troupes dans l'Auſtraſie, s'avança juſqu'à Andernac, place forte qui eſt entre Bonne & Coblents, & l'emporta d'aſſaut. Brunéhaut ignorait la perfidie des principaux ſujets de ſes fils. Ses ambaſſadeurs furent trouver Clotaire à Andernac, & lui porterent les

juſtes plaintes de cette reine ſur ſon irruption dans des états qui appartenaient aux enfans de Thierri. Le prince Neuſtrien repondit avec les apparences de la modération & de la bonne-foi, que c'était à lui qu'appartenait la ſucceſſion du feu roi d'Auſtraſie, puiſque les fils qui reſtaient de ce prince n'étaient pas légitimes, mais qu'il n'y avait qu'à s'en rapporter ſur cette grande affaire au jugement des ſeigneurs de la nation aſſemblés, & qu'il était prêt de ſe ſoumettre à leur déciſion. Cette réponſe ſi peu conforme aux ſentimens & à la conduite de Clotaire, déſilla les yeux de Brunéhaut. Elle vit que la trahiſon l'environnait, mais plus l'occaſion était périlleuſe & plus elle oppoſa de courage aux revers dont elle était menacée.

Elle ſe réſolut à faire partir Sigebert pour la Thuringe; ſon eſpoir était que la préſence de ce jeune monarque contiendrait au moins les plus rebelles & & déterminerait plus aiſément les provinces à ſe déclarer pour lui. Mais le maire de Bourgogne, à qui elle avait confié la conduite de ce prince, était entierement dévoué au roi de Soiſſons. Le perfide obtint des Thuringiens de ne faire aucun mouvement en faveur de Sigebert & même de rappeller les trou-

pes que pluſieurs d'entre eux lui avaient déjà envoyées. Tranquilles ſur les diſpoſitions des peuples Germaniques, il ramena Sigebert à Worms où était la princeſſe. Il lui conſeilla de retourner en Bourgogne. Il la flatta d'y trouver plus de ſoumiſſion à ſes ordres, plus d'amour, plus de fidélité pour ſes enfans. Le conſeil était ſpécieux. Brunéhaut ſe laiſſa ſéduire & Garnier la trahit en Bourgogne comme il l'avait trahie dans la Germanie.

Il ſe ſervit du crédit, de l'autorité que lui donnait ſa charge, pour perſuader au petit nombre de ſeigneurs qui reſtaient encore fidele au ſang de Thierri, de reconnaître hautement Clotaire pour leur roi; les Auſtraſiens pouvaient au moins couvrir leur déſertion du prétexte de venger la mort de Théodebert leur roi, aſſaſſiné à Cologne par les ordres de Thierri. Mais la défection des Bouguignons ne ſouffre aucune excuſe. C'eſt une de ces trahiſons dont rien ne peut effacer la noirceur. Les peuples ſont rarement vertueux quand ceux qui les gouvernent leurs donnent un autre exemple que celui des vertus.

Le parti de Clotaire augmentait de jour en jour. Il ne balança plus & ſe prépara à porter le dernie

coup à la race de Thierri. Il s'avança à la tête d'une nombreuſe armée juſques dans les plaines de Châlons-ſur-Marne. Les Bourguignons avaient aſſis leur camp dans le voiſinage de cette ville, à quelque diſtance de la riviere d'Aiſne. On s'apprêta de part & d'autre, non à combattre, mais d'un côté à trahir un enfant, un roi malheureux, & de l'autre à lâchement abuſer de la plus indigne trahiſon.

Nous touchons enfin au moment où le ſort, toujours contraire à Brunéhaut, va frapper cette princeſſe de la calamité la plus affreuſe. On va la voir donner à l'univers un exemple effrayant des coups de la fortune, de la fragilité des grandeurs & de l'inhumanité des hommes.

Les deux armées s'avancerent l'une contre l'autre, & dans l'inſtant où le combat paraiſſait prêt à s'engager, les généraux de Sigebert firent ſonner la retraite. L'armée entiere prit auſſi-tôt la fuite. Clotaire la pourſuivit, ſans cependant la preſſer; c'était une des clauſes de la convention. Les fuyards toujours en déſordre & jamais attaqués, marcherent de cette ſorte juſqu'à la riviere de Saone. Ce fût là que le perfide maire de Bourgogne, oubliant les loix de la religion,

les devoirs de la probité, les devoirs ſacrés de l'honneur & de l'humanité, ſe ſaiſit de l'infortuné Sigebert, de Corbus, du jeune & faible Mérovée, & les livra au cruel perſécuteur de leur maiſon. Des quatre fils de Thierri, Childebert échappa ſeul à la proſcription générale, mais ce malheureux prince ne reparut jamais, & l'on ignore encore ce que le ciel ordonna de ſon deſtin.

Que devint Brunéhaut lorſqu'elle apprit cette funeſte cataſtrophe ! elle vit d'un coup d'œil l'étendue de ſes malheurs & le ſort épouvantable dont elle était menacée. Elle ſe ſauva dans le château d'Orbe près du lac de Neuf-Châtel, mais on l'y pourſuivit. La place fut environnée. La malheureuſe reine d'Auſtraſie ne voulut point enſevelir avec elle ſous les ruines de cette fortereſſe les nombreux habitans qui l'avaient ſi généreuſement accueillie. Elle deſcendit ſeule, pendant la nuit, dans les foſſés du château. Elle échappa comme par un miracle à la vigilance des gardes avancées. A chaque pas elle croyait entendre les ſoldats de Clotaire. Le cri des oiſeaux nocturnes, les hurlemens des animaux féroces, tout ajoutait à ſa terreur. Elle fuyait à travers les campagnes

& les forêts épaiſſes, à pied, preſque nue, tremblante, déſeſpérée, & pour comble d'horreur, ne ſachant où diriger ſa fuite. Elle marcha trois jours dans cette pénible incertitude, ne prenant d'autre nourriture que celle que lui préſentaient quelques arbres ſauvages, & les racines dont la terre eſt couverte.

Elle apperçut vers la fin du troiſieme jour une ville que dominait d'un côté un bois conſidérable. Elle raſſembla le peu qui lui reſtoit de forces pour gagner cette forêt. Accablée de fatigue, ſuccombant ſous le poids de ſes douleurs, elle ſe couche au pied d'un chêne environné de buiſſons épais, & ſe réſout à attendre le jour dans cet eſpéce d'azile. Le ſommeil appeſantit ſa paupiere & bientôt elle s'endort. Mais quel repos! quel funeſte ſommeil! Tout pour les malheureux, juſqu'aux bienfaits de la nature, ſe convertit en de nouveaux tourmens.

Brunéhaut crut ſentir un bras vigoureux qui la ſaiſiſſait par ſa chevelure, & l'entraînait vers une touffe de Cyprès. La nuit la plus obſcure ajoutait à l'horreur de ce ſéjour. Elle n'était interrompue que par quelques flambeaux funèbres qui jettaient de diſ-

tance en diſtance une lumiere pâle & vacillante. Pluſieurs tombeaux étoient épars dans ces lieux. On les diſtinguait avec peine à la faible lueur de ces torches funéraires. Pâle, ſaiſie d'effroi, tremblante, Brunéhaut contemplait ce triſte ſpectacle.... une tombe s'ouvre, un ſpectre en ſort, s'approche de la fille d'Athanagilde, la frappe d'un faiſceaux de poignards & de coupes empoiſonnées....» Reconnais Frédégonde, lui dit le phantôme. Reconnais ton implacable ennemie. Ma haine te pourſuit encore du fond de mon tombeau. Mon ſeul déſeſpoir quand j'y deſcendis fut de n'avoir pû t'immoler à ma vengeance. Mais avant d'expirer, je dépoſai dans un cœur digne de moi, ma fureur & mon exécration pour toi. Mes mânes vont être ſatisfaits, tu vas périr, tu ne peux m'échaper; tu vas périr & d'une mort affreuſe, d'une mort dont il n'eſt point encore d'exemple. C'eſt toi, c'eſt ta beauté fatale qui m'a fermé le cœur de Merovée: que tu vas payer cher ce triomphe orgueilleux! encore trois jours, trois jours horribles, & tu n'es plus. — Le phantôme en achevant ces mots, la jette ſur une tombe qui s'écroule; Brunéhaut entend pouſſer un cri douloureux & ſe trouve dans les bras d'un

jeune homme ſanglant, défiguré, qui lui dit d'une voix gémiſſante.... c'eſt moi, c'eſt ton époux.... Je ſuis Merovée; encore trois jours & nous ſerons réunis. Le marbre qui couvre les autres ſépulchres ſe ſouleve, il en ſort Sigebert, Galſuinde, le jeune Clovis, les trois fils de Thierri, la malheureuſe Audouere, tous déchirés, tous couverts de ſang, tous s'écriant avec de longs gémiſſements: « encore trois jours & tu deſcends avec nous dans la tombe. »..... Brunéhaut ſe réveille, une ſueur froide couvre ſon corps.... Elle regarde autour d'elle, ſes yeux cherchent avec effroi les tombeaux, les ſpectres & la mort qui paraiſſaient l'environner. L'aurore qui vient de naître, en lui laiſſant diſcerner les objets, acheve de la convaincre que le ſpectacle effrayant qu'elle a vû n'eſt rien que l'illuſion d'un ſonge. Juſte Dieu! dit-elle, en élevant les mains vers le ciel, je te rends grace! tu viens de m'éclairer ſur mon ſort, je m'y ſoumets. Donne-moi, grand Dieu! la force & le courage qui vont m'être néceſſaires! Elle ſe leve & pourſuit ſa route au milieu de la forêt.

Cependant affaiblie par l'âge & par la douleur, épuiſée par des fatigues auxquelles elle était ſi peu

faite, elle ſe ſentit vers le midi tellement accablée qu'elle fut obligée de s'arrêter. Elle apperçut un petit verger au milieu duquel s'élevait un tertre. Il était ſurmonté par une pierre groſſierement taillée, mais dont le gazon qui l'entourait feſait éclater la blancheur. Elle cueillit quelques fruits dans le verger & fut s'aſſeoir au pied du tertre.

Un vieillard accompagné d'une femme dont l'âge paraiſſait avancé, entrerent dans cet enclos & s'approcherent de la monticule, où Brunéhaut était aſſiſe. Les chagrins, la miſere, une longue ſuite d'infortunes, le tems dont les ravages ne reſpectent point la beauté, tous ces fléaux qui dégradent imperceptiblement nôtre faible exiſtence, n'avaient point effacé dans la reine d'Auſtraſie les veſtiges de ces charmes qui l'avaient rendue ſi célèbre. Ils n'avaient pû détruire cet air de grandeur qui, ſous les habits pauvres dont elle était couverte, trahiſſait le ſecret de ſon rang. Les deux vieillards étonnés s'arrêterent & la regarderent fixement.

Pourriez-vous m'inſtruire où je ſuis, leur demanda Brunéhaut ? Aſſez près de Terouane, lui répondirent les païſans. — De Terouane, pourſuivit la malheu-

reuſe reine, en ſoupirant ? & quel eſt ce verger ?... vous appartient-il ? — Il eſt à nous, dirent les vieillards. — Mais Madame, pardonnez à ma curioſité, continua le vieux païſan, vos traits ne me ſont point inconnus. Vous reſſemblez à une grande reine dont nous bénirons à jamais la bonté. Hélas ! elle doit-être à préſent de notre âge. Nous approchons à grands pas du terme de la vie ; que le ciel prolonge la ſienne pour le bonheur de l'humanité ! — Où l'avez-vous vue, cette reine, interrompt Brunéhaut, en le fixant avec autant d'attention que d'inquiétude & de curioſité.— Je fus jadis à Metz, pourſuit l'honnête païſan, J'étais chargé d'une commiſſion bien triſte.... C'eſt vous, s'écrie vivement la fille d'Athanagilde !.... C'eſt à vous que Merovée.... Grand Dieu ! dit le vieillard, en ſe jettant aux pieds de Brunéhaut, ai-je pû vous méconnaître ſi longtems ?.... Vous êtes la reine d'Auſtraſie. — Non, je ne le ſuis plus, interrompt cette infortunée.... Je ne ſuis plus qu'une fugitive dont les jours ſont proſcrits.... J'ai tout perdu, il ne me reſte plus qu'un ſouffle de vie & je vais peut-être l'exhaler au milieu des ſupplices. Ah ! bon vieillard ! quand je te dis qu'un jour tu me verrais chez toi, je ne croyais

pas que ce ſerait dans l'état horrible où je ſuis à préſent ! Ah Merovée ! Merovée ! continua-t-elle, en verſant un torrent de larmes... conduiſez-moi vers ſa ſépulture... Allons..... Arrêtez, répondent le mari & la femme... Vous n'irez pas bien loin pour la trouver. Cette pierre qui vous ſert d'appui, couvre la cendre du fils de Chilperic, le gazon ſur lequel vous êtes aſſiſe, entoure la tombe où repoſe ce malheureux prince..... — Vous êtes ici, reſte précieux de Merovée, s'écrie la reine d'Auſtraſie, en embraſſant la terre, en la couvrant de baiſers & de larmes ! Grand Dieu, pourſuit-elle avec vivacité, ſi ta miſéricorde a réſolu d'arracher ma vieilleſſe & mon infortune au coup affreux dont je ſuis menacée, frappe... que je meure ici, ſur cette tombe, frappe ! le plus grand de tes bienfaits ſerait à préſent de terminer ma vie ! Grand Dieu ! ces bons Vieillards inhumeront mon corps à côté de celui de Merovée. Nos deſtinées n'ont été qu'un moment unies, qu'au moins nos cendres ſoient à jamais confondues !...

A peine elle prononçait ces dernieres paroles, que des ſoldats entrent dans le verger, regardent de tous côtés, l'apperçoivent, jettent un cri & s'élancent

vers elle. Le vieillard & ſa femme ſe précipitent au devant de leurs pas, ils ſont renverſés, foulés aux pieds; on marche ſur leurs corps pour arriver juſqu'à la malheureuſe reine d'Auſtraſie...» La voilà, s'écrient ces hommes féroces, voilà Brunéhaut. Ne penſe pas nous échapper aujourd'hui, pourſuivent-ils. Ils la ſaiſiſſent. Brunéhaut déſeſpérée pouſſe vers le ciel des cris lamentables & ſuperflus. Elle tient la tombe embraſſée. Ses mains déchirent la terre qui refuſe de l'engloutir & dont on s'efforce de l'arracher..... Barbares! reſpectez une reine, s'écrie-t-elle envain, ce n'eſt point la vie que je demande, mais par grace, par pitié, que je meure ici, c'eſt ici que je veux expirer!

On ne l'écoute point, on la charge de fers, on l'entraîne avec une inhumanité qui n'a point d'exemple. On la conduit vers Clotaire. Elle arrive à Ryonne, village ſitué ſur la Vingene, où ce prince avait aſſis ſon camp. Le cruel fils de Frédégonde la fait amener en ſa préſence, à la tête de ſon armée. Il l'accable des reproches les plus odieux & les moins mérités. Il oſe lui imputer des crimes qui pour la pluſpart ſont les ſiens ou ceux de Frédégonde. Il ordonne

que

que trois enfans malheureux, Sigebert, Corbus & le jeune Merovée, ſoient traînés devant lui. Il les fait égorger tous trois ſous les yeux de l'infortunée reine d'Auſtraſie.... Elle entend leurs cris plaintifs & déchirans, elle leur voit rendre le dernier ſoupir, & ſes pieds ſont baignés du ſang de ſes arrières-petits-fils.

La ſoldateſque effrenée s'écrie tumultueuſement que Brunéhaut mérite la mort & les plus rigoureux tourmens. Cet exécrable vœu, qui n'eſt unanime que par les intrigues de Clotaire, eſt la ſeule voix que l'on écoute, & devient l'arrêt de mort d'une reine, fille, femme & veuve de roi; mere, ayeule, biſayeule de rois, que l'évêque Fortunat repréſente ſous l'image des graces & de la beauté, que Grégoire de Tours propoſe comme le modèle des vertus, de la ſageſſe, de la douceur & de la décence, dont ſaint Grégoire pape a célébré la piété, la bienfaiſance, le génie, le courage & ces grandes qualités qui font la réputation d'une reine & qui rendent une mere auſſi tendre que reſpectable.

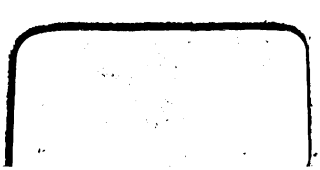
C'eſt par le jugement de ſon plus mortel ennemi

qu'une reine qui, en cette qualité, n'eſt juſticiable de perſonne, & ne répond qu'à Dieu de ſa conduite, c'eſt dans un âge qui doit inſpirer le reſpect & la compaſſion, c'eſt à près de quatre-vingt ans que Brunéhaut eſt condamnée au plus infame, au plus barbare, au plus déteſtable de tous les ſupplices. Elle paſſe trois jours dans les tortures, on la dépouille de ſes vêtemens. On la promene par tout le camp, montée ſur un chameau. Les ſoldats, excités par leurs chefs inhumains, épuiſent ſur cette infortunée tout ce que l'infamie & l'outrage ont de plus aviliſſant; enfin on l'attache à la queue d'un cheval indompté qui la traîne ſur des cailloux, parmi les ronces & les épines. Son ſang ruiſſele de tous côtés, ſon corps défiguré n'eſt bientôt qu'un amas de bleſſures, il tombe & ſe diſperſe en lambeaux. On en raſſemble les reſtes épars & ſanglans, ils ſont livrés aux flammes & réduits en cendres. Ainſi finit Brunéhaut. Ainſi périt une femme que la jalouſie pourſuivit juſqu'au tombeau, & dont l'adulation, le menſonge & la calomnie ſe ſont efforcés de flétrir la mémoire.

Frédégonde meurt dans ſon lit, Brunéhaut périt

au milieu des ſupplices ; ſans le reſpect que l'on doit aux décrets éternels, ſans l'eſpoir d'une vie a-venir, ſans la confiance, ſans la conſolation que doit inſpirer & que donne l'idée d'une juſtice divine, on demanderait à quoi ſert la vertu ?

ERRATA.

Page 30, ligne 7, *que vous m'avez cauſé*, liſez, *cauſés.*
Page 31, ligne 10, *qu'un abîme*, liſez, *qu'un abîme.*
Page 32, ligne 17, *d' ne triſteſſe*, liſez, *d'une triſteſſe.*
Page 44, ligne 17, *on dit que ce qui prétexta la répudiation d'Audouëre*, liſez, *on dit que ce qu'il prétexta pour la répudiation d'Audouëre, &c.*
Page 61, ligne 1, *s'applaudiſſaienr fides*, liſez, *s'applaudiſſaient, les perfides, &c.*
Idem, ligne 9, *& cettre perſuaſion*, liſez, *& cette perſuaſion.*
Page 72, ligne 12, *Si ebert*, liſez, *Sigebert.*
Page 74, ligne 4, *dans cette guerre*, liſez, *dans cette guerre.*
Page 76, ligne 22, *la tyrannie invenra*, liſez, *la tyrannie inventa.*
Page 94, ligne 22, *les deux épux*, liſez, *les deux époux.*
Page 109, ligne 11, *mais pars pour l'Auſtraſie? entre dans Metz*, liſez, *mais pars pour l'Auſtraſie, entre dans Metz, &c.*
Page 112, ligne 7, *appaiſerenr*, liſez, *appaiſerent.*
Idem, ligne 10, *ler religieux*, liſez, *les religieux.*
Page 114, ligne 7, *la roi*, liſez, *le roi.*
Page 117, ligne 1, *ce peu de mots qu'i*, liſez, *ce peu de mots qu'il.*
Page 119, ligne 10, *le perſecuta, le pourſuivit, l'accabla*, liſez, *le perſecutât, le pourſuivît, l accablât.*
Page 120, ligne 7, *on déchira*, liſez, *on déchirât*
Ibid. ligne 9, *qu'on l'excommunia*, liſez, *qu'on l'excommuniât.*
Page 123, ligne 7, *deshonorée par jeux*, liſez, *deshonorée par eux.*
Page 124, ligne 3, *de former entre eux alliance*, liſez, *de former entre eux une alliance.*
Page 127, ligne 19, *ce n'eſt pas, lui dit-elle*, liſez, *ce n'eſt pas lui, dit-elle.*
Page 142, ligne 17, *trahis pour la troiſième fois*, liſez, *trahi pour la troiſième fois.*
Page 161, ligne 8, *on courur*, liſez, *on courut.*
Page 168, ligne 10, *toujours contraire i*, liſez, *toujours contraire à.*
Ibid. ligne 11, *la calamite*, liſez, *la calamité.*

522475